Dr RAYMOND DE SAUSSURE

LA MÉTHODE PSYCHANALYTIQUE

AVEC UNE PRÉFACE DE
M. LE PROFESSEUR SIGMUND FREUD

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE | GENÈVE
1, RUE DE BOURG | 2, PLACE DU MOLARD

LA MÉTHODE PSYCHANALYTIQUE

Dr RAYMOND DE SAUSSURE

LA MÉTHODE PSYCHANALYTIQUE

Avec une préface de
M. le PROFESSEUR SIGMUND FREUD

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE | GENÈVE
1, RUE DE BOURG | 2, PLACE DU MOLARD

LAUSANNE, IMPRIMERIE LA CONCORDE

A mes Maîtres :

Monsieur le Dr Sigmund Freud
Professeur honoraire à l'Université de Vienne

Monsieur le Dr Rodolphe Weber
Professeur à l'Université de Genève

Monsieur le Dr Albert Mahaim
Professeur à l'Université de Lausanne

PRÉFACE

C'est avec un grand plaisir que je puis déclarer au public que le présent travail du Dr DE SAUSSURE est une œuvre de valeur et de mérite. Cet ouvrage est fait pour donner aux lecteurs français une idée juste de ce qu'est la psychanalyse et de ce qu'elle contient.

Le Dr DE SAUSSURE n'a pas seulement consciencieusement étudié mes œuvres, mais encore il a fait le sacrifice de venir chez moi, pour se soumettre à une analyse, durant plusieurs mois. Cela lui a permis de se faire une opinion personnelle sur la plupart des questions encore flottantes de la psychanalyse. Grâce à cela, il a également pu éviter les multiples erreurs et les nombreux à-peu-près que l'on est habitué à trouver dans les exposés français et allemands de la psychanalyse. Il n'a pas omis non plus de contredire certaines affirmations fausses ou négligentes que divers auteurs répètent de l'un à l'autre, ainsi, par exemple, que tous les rêves auraient une signification sexuelle, ou que la seule force vive de notre psychisme serait, selon moi, la libido sexuelle.

Etant donné que le Dr DE SAUSSURE dit dans sa préface que j'ai corrigé son travail, je dois ajouter une restriction ; c'est que mon influence ne s'est fait sentir que par quelques rectifications ou quelques remarques, mais qu'en aucune manière je n'ai cherché à modifier le point de vue de l'auteur.

Dans la première partie théorique de cet ouvrage, j'aurais

exposé certains sujets un peu différemment de lui, notamment ce difficile chapitre sur l'inconscient et le préconscient. Et avant tout, j'aurais donné un développement plus important au complexe d'Oedipe.

Le beau rêve que le Dr Odier a mis à la disposition de l'auteur peut aussi donner aux laïques une idée de la richesse des associations et du rapport qu'il y a entre le contenu manifeste de l'image onirique et les idées latentes sous-jacentes. Il démontre bien la signification que peut avoir l'analyse d'un tel rêve pour le traitement du malade.

Enfin, les remarques que l'auteur fait sur la technique de la psychanalyse sont excellentes. Elles sont exactes et, malgré leur concision, elles ne laissent de côté rien d'essentiel. Elles sont un témoignage éclatant de la compréhension très fine dont a fait preuve l'auteur. Le lecteur ne devra cependant pas se représenter que la seule connaissance de ces règles de technique serait suffisante pour entreprendre une analyse.

Aujourd'hui, la psychanalyse commence à éveiller dans une plus large mesure l'intérêt des professionnels et des laïques de France, mais elle ne trouvera certainement pas, dans ces milieux, moins de résistance qu'elle n'en a rencontré jusqu'ici dans d'autres pays.

Puisse le livre du Dr de Saussure apporter une importante contribution à l'éclaircissement des discussions précitées.

Freud.

Vienne, février 1922.

INTRODUCTION

Ce livre ne s'adresse pas au grand public, mais seulement aux médecins. Ceci nous justifie d'avoir employé un langage très libre. De même que le médecin est obligé d'analyser les produits de déchet de notre organisme, de même il doit descendre dans le fond de notre psychisme, sans craindre de mettre au jour des éléments de notre être que, dans la vie ordinaire, nous cherchons à refouler. S'il peut y avoir quelque utilité, — pour certains malades qui souffrent d'obsessions, — à faire surgir leurs pensées bestiales et instinctives, cela n'autorise nullement tous les « snobs », à se jeter avec une curiosité malsaine, sur les ouvrages traitant de psychanalyse.

Des gens trop bien intentionnés ont voulu jeter un discrédit sur une méthode qui, lorsqu'elle est employée avec tact et intelligence, peut être d'un grand secours aux personnes en détresse. Ce n'est pas parce que ces gens-là n'ont nul besoin de la psychanalyse, qu'ils ont le droit d'en priver d'autres à qui elle peut rendre de grands services. Ce n'est pas à dire que nous donnions la psychanalyse comme un dogme intangible ; elle représente un ensemble d'observations qui doivent être soumises à la critique scientifique, mais dans lesquelles les préjugés et les questions de morale n'ont rien à voir.

Le mot de psychanalyse est aujourd'hui fort répandu. Mais, la plupart du temps, les gens qui l'emploient ne lui donnent pas son sens exact. C'est ce qui nous a incité à écrire ce

bref essai. Il n'est qu'un résumé, une mise au point des idées actuelles de Freud et de ses disciples. Il ne contient rien d'original, aussi conseillons-nous à ceux qui connaissent déjà la psychanalyse, de lire directement au chapitre VI, le rêve remarquable que nous devons à l'obligeance du Dr Charles Odier, de Genève. Ce document très riche aurait pu à lui seul, faire l'objet d'une publication, et nous remercions vivement notre confrère d'avoir bien voulu nous le céder ; c'est le seul élément nouveau de ce travail.

La psychanalyse a pénétré en France très lentement. Dès 1901, Flournoy et Claparède en donnaient d'intéressants comptes rendus dans les *Archives de Psychologie* [1]. Plus tard, Morichau-Beauchamp publia quelques articles dans la *Revue de Psychothérapie*, et Vaschide en fit un premier résumé dans son livre *Le Sommeil et les Rêves* [2]. De leur côté, Ribot et Kostyleff publièrent plusieurs articles dans la *Revue de Philosophie de France et de l'étranger*, attirant l'attention des psychologues sur la richesse et l'originalité des idées de Freud. Mais ce ne fut qu'en 1914, que la psychanalyse se répandit vraiment dans le public français. Trois travaux y contribuèrent tout spécialement : 1° Celui de Régis et Hesnard, *La Psychanalyse des Névroses et des Psychoses* [3]; 2° Celui de Kostyleff, *Le Mécanisme cérébral de la Pensée* [4]; 3° Celui de Janet, *La Psychanalyse de Freud* [5].

Le premier de ces travaux est celui qui a fait le plus de bruit. Il est aussi celui qui donne le compte rendu le plus complet des idées de Freud. Mais, sans parler des quelques erreurs qu'il contient, nous lui reprochons : d'une part de vouloir embrasser une trop grande matière, et de résumer tellement les exemples qu'il cite, qu'il fait une vraie caricature de la psychanalyse. D'autre part, après avoir exposé de façon assez

[1] Kundig, Genève.
[2] Paris, Flammarion, 1911.
[3] Alcan, 1914.
[4] Alcan, 1914.
[5] Article reproduit plus tard dans les *Médications Psychologiques*, tome II, p. 214 et suiv. Alcan, 1919.

objective les principes de FREUD, HESNARD en fait une critique si sévère qu'il ne subsiste rien de la pensée de l'école viennoise. « La psychanalyse, dit-il, a été contrainte pour ne pas renoncer à ses ambitions, de recourir à des concepts vides de sens, afin de cacher son ignorance trop légitime de la nature intime des faits psychologiques [1]. » Et plus loin, il écrit encore : « Les instincts, tous fils de l'instinct sexuel [2] sont, comme leurs rejetons les complexes, des divinités parasites, des démons familiers, dont la fureur inassouvie secoue leur habitacle dans l'inconscient. Cette idée de la lutte éternelle de l'instinct du moi et de l'instinct de l'espèce est nettement mystique ; elle se retrouve à l'origine de la plupart des religions [3]. ...La psychanalyse doit être jugée elle-même comme ces œuvres d'art qu'elle a l'ambition d'expliquer ; elle est elle-même un symbole, et la pensée de ses auteurs reproduit les errements constitutionnels de l'esprit humain, qui ne peut s'empêcher, lorsqu'il abandonne la voie modeste, mais sûre, de l'enquête scientifique, d'obéir à l'éternelle illusion anthropocentrique, et d'apercevoir le monde à son image [4]. »

En passant de la critique des principes généraux, à celle des points particuliers de la doctrine de FREUD, HESNARD reste tout aussi sévère ; aussi se demande-t-on à quelle partie de celle-ci il fait allusion quand il écrit [5] : « Les critiques que nous venons de formuler à l'égard de la psychanalyse ne doivent pas nous faire oublier tout l'intérêt qui s'attache à ses principes psychologiques, à la méthode qu'elle inspire et à la psychothérapie qu'elle veut être. »

Le livre de KOSTYLEFF est plus explicite quant aux mérites qu'il accorde aux idées de FREUD, mais il voudrait les traduire dans le langage de l'école psychologique de PAWLOFF et BET-

[1] Page 294.

[2] FREUD n'a jamais dit cela, ainsi que nous l'expliquerons plus loin.

[3] Ce n'est pas parce qu'un fait a pu servir de base à certaines croyances qu'il ne peut être un fait d'expérience, et se retrouver ailleurs que dans le domaine religieux. (R. de S.)

[4] Page 272.

[5] Page 324.

CHEREFF. A notre avis la psychanalyse n'a guère gagné en clarté, ni en rigueur scientifique, en passant par cette nouvelle forme d'expression.

L'article de JANET fait également de nombreuses restrictions à la psychanalyse. Plusieurs d'entre elles sont du reste intéressantes. Ce qu'il lui reproche avant tout, c'est d'être une métaphysique, mais n'oublions pas qu'il base cette critique sur une idée fausse qu'il s'est faite de la libido. Il n'a pas distingué nettement le sens que FREUD donne à ce terme, de celui que lui accorde JUNG, et cela explique ce jugement, à notre point de vue, inexact[1].

Quoi qu'il en soit, relevons ce que JANET écrit à propos de l'opinion du public médical français : « Celle-ci est injuste et regrettable, car, au-dessous des exagérations et des illusions qui déparent la psychanalyse, et que j'ai été obligé de signaler, se trouvent un grand nombre d'études précieuses sur les névroses, sur l'évolution de la pensée dans l'enfance, sur les diverses formes des sentiments sexuels[2]. »

De 1914 à 1921, il a paru une série d'articles, surtout dans les *Archives de Psychologie* dont plusieurs sont fort intéressants. Nous n'avons pas l'intention de résumer ici cette littérature dont nous avons rendu compte ailleurs[3].

Ce n'est qu'en 1921 qu'a paru un nouveau traité français sur la psychanalyse, celui de BAUDOUIN[4]. Cet ouvrage a le mérite de donner un exposé très clair de la doctrine de FREUD qu'il rapproche d'autres écoles modernes de psychologie. Cet exposé théorique remarquable est malheureusement suivi d'une série d'exemples beaucoup moins bons. BAUDOUIN, n'étant pas médecin, se sert d'un vocabulaire qui souvent s'écarte de la psy-

[1] Nous avons uniquement en vue ici, la psychanalyse de FREUD. L'article de JANET contient du reste d'autres erreurs que JONES a relevées dans le *Journ. of Abn. Psychol.* 1915, p. 400.

[2] *Op. cit.*, p. 268.

[3] Voir RD. DE SAUSSURE : *Littérature psychanalytique française* de 1914 à 1920. *Intern. Journ. of Psychanalysis*, tome I, N° 4, p. 424, et *Bericht über die Fortschritte der Psa*, p. 311-331. Vienne, 1921.

[4] *Etudes de Psychanalyse.* Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris, 1921.

chiatrie classique, et nous faisons toutes réserves sur ses diagnostics et ses pronostics.

Aucun des ouvrages français que nous avons cités n'a cherché à donner un compte rendu exact et détaillé de la technique psychanalytique. C'est ce but que nous nous sommes proposé avant tout. Plusieurs auteurs, en effet, pour avoir mal appliqué cette méthode, se sont crus autorisés à déclarer qu'elle ne valait rien. Il nous a donc paru intéressant de la décrire telle que son fondateur lui-même la pratique. Pour cela nous avons été à la source, et nous nous sommes soumis à l'analyse du professeur Freud lui-même. Nous tenons à lui exprimer ici notre vive gratitude, pour son accueil si complaisant.

Notre livre ne s'adressant pas à ceux qui sont déjà au courant de la psychanalyse, il nous a paru indispensable, avant cette description, de donner un aperçu sur les principes psychologiques que Freud a mis en lumière, et sur lesquels repose sa technique. C'est pourquoi nous avons consacré quelques chapitres à l'activité psychique, au rêve, aux actes de distraction, aux symptômes morbides [1].

Il aurait été utile de donner l'analyse complète d'un cas, mais ceci nous eût entraîné à écrire un ouvrage beaucoup plus considérable, dont la lecture eût lassé les débutants à qui ce livre est adressé. Nous nous sommes donc contenté d'analyser un rêve, dont le contenu très riche permet de se faire une juste idée des difficultés que le psychanalyste peut rencontrer sur son chemin.

Ce livre n'est pas, et ne veut pas être un exposé complet de la doctrine de Freud. C'est intentionnellement que nous avons laissé de côté sa classification des névroses, les applications extra-médicales de la psychanalyse [2] et l'historique de cette méthode. Qu'il nous suffise de rappeler que la psychanalyse date de la publication de l'ouvrage de Breuer et Freud sur

[1] A bien des égards, il eût été plus logique de commencer par exposer la technique, et de ne parler qu'ensuite de tous les phénomènes qui font l'objet de nos premiers chapitres, mais cela nous eût obligé d'employer sans cesse des termes non encore définis.

[2] Applications à la littérature, l'art, l'éthnologie, l'histoire des religions, etc.

l'hystérie[1], et que, depuis, elle s'est considérablement développée. Certains auteurs, tels qu'Adler, Silberer, Steckel et Jung y ont apporté d'importantes modifications auxquelles Freud lui-même n'a pas pu souscrire. Ils ont formé des écoles dissidentes[2].

Que M. le professeur Freud, qui nous a fait l'honneur de bien vouloir lire et corriger ce travail, daigne accepter ici l'hommage de notre reconnaissance.

Nous remercions également, M. le professeur Weber de ses précieux conseils, et du temps qu'il nous a consacré.

Tertasse, 2, Genève Mars 1922.

[1] 1895.

[2] Sur l'histoire de la psychanalyse, consulter **Freud** : ***Zur Geschichte der Psychanalytischen Bewegung, Neurosenlehre,*** **tome IV, 1918, Heller, Leipzig et Vienne, et** ***Bericht über die Fortschritte der Psa,*** **1914-1920 Intern. Psa. Verlag. Vienne et Zurich, 1921.**

CHAPITRE PREMIER

L'activité psychique.

La psychanalyse repose sur une conception psychodynamique de la vie mentale, et sur le fait que nos représentations ne sont pas toutes affectées du même degré de conscience. Elle a reconnu que nos idées inconscientes ont une importance toute aussi grande, sinon plus, que nos idées conscientes, dans le déterminisme de nos actions. Si beaucoup de médecins et de psychologues nient ce fait, les travaux sur l'hypnotisme en ont pourtant démontré la réalité. C'est Forel, sauf erreur, qui avait envoyé un commissionnaire dans une pharmacie, en donnant l'ordre qu'on le fît attendre pendant une heure. A son retour, Forel le questionna sur ce qu'il avait vu. L'employé ne sut répéter qu'un ou deux des noms qu'il avait lus sur les bocaux de la pharmacie. Forel l'hypnotisa alors, et, sous hypnose, l'employé put redire une grande quantité de mots latins que dans sa vie consciente il ignorait. Lorsque nous étudierons les rêves, nous verrons aussi que, dans le sommeil naturel, reparaissent parfois des faits que nous avions totalement oubliés. Il existe donc des matériaux de notre vie psychique qui demeurent inconscients ; c'est un fait d'observation, et je ne m'attarderai pas à en démontrer l'évidence.

Freud distingue trois états de conscience : le conscient, le préconscient, et l'inconscient.

Par conscient, il entend l'ensemble des idées qui nous sont présentes à l'esprit en un moment donné. Le préconscient est formé par l'ensemble des idées et des sentiments que nous pouvons rappeler à chaque instant à notre conscience. L'inconscient est l'ensemble des idées et des sentiments qui existent en nous, mais que nous ne pouvons pas reproduire à volonté. Nous en connaissons l'existence par des procédés indirects tels que l'hypnose, le rêve, la psychanalyse, les états seconds des hystériques, etc. Il va sans dire qu'il n'y a pas de délimitation exacte entre ces différents états qui, dans la réalité, représentent une continuité.

J'ai insisté sur les définitions de Freud, car les différents psychologues modernes emploient ces termes avec des sens très divers [1].

Quand nous parlons de conscient, préconscient ou inconscient, il va sans dire que nous parlons d'états de conscience, mais pour rendre les processus psychiques plus intelligibles, Freud s'est servi de représentations spatiales. C'est ainsi qu'il parlera de « refoulement » dans l'inconscient, ou d'idées qui « émergent » dans le conscient. Cela veut simplement dire qu'une représentation a passé de l'état conscient à l'état inconscient, ou vice-versa.

Cette notion précisée, nous pouvons étudier le schéma par lequel Freud a tenté de représenter la vie psychique de l'individu. Nous aurons ainsi la structure de la vie mentale ; nous étudierons ensuite son fonctionnement.

Freud part de ce fait que toute perception tend à se convertir en un mouvement. Nos sensations se transforment en souvenirs qui, dans la suite, deviennent les mobiles de nos actions. Mais, pour qu'une impression puisse produire un souvenir, il faut qu'elle atteigne un certain seuil d'intensité. L'exemple de

[1] Voir à ce propos Bode : « Some recent definitions of consciousness », *Psychol. Revue*, Juillet 1908, et : Jones *The Unconscious and its significance for Psychopathology* Psa. Papers. Londres, Baillères et Tyndall, 1920, 2e éd., p. 121. — Voir aussi le travail de Bleuler, au Congrès de Psychothérapie de Zurich, en 1912, et la discussion qui a suivi. *Journal für Psychol. und Neurol.* von Forel. Tome XX, p. 90 et suiv.

Forel que nous avons cité plus haut en est une preuve. Nous représentons donc par la distance IS, cette zone où les impressions sont si vagues qu'elles ne sont qu'inconsciemment enregistrées. Nous représentons pas S, S', S'', S''', etc., les zones par lesquelles passe une impression pour se transformer de son état inconscient en un état conscient. Ces zones S, S', S'', etc., représentent autant d'associations d'idées auxquelles l'impression primitive se lie, et au contact desquelles elle se transforme souvent. Les idées ou les souvenirs auxquels s'associe cette impression sont souvent de tendance contraire, et, par le jeu réciproque des forces qu'elles représentent, elles empêchent cette impression d'émerger dans le conscient. La force qui empêche une idée ou un sentiment de passer de l'état inconscient à l'état préconscient est ce que Freud a appelé *la censure*.

Inconscient — Préconscient

I — S — S' — S'' — S''' etc.

Impression → — → Mouvement

Il ne faudrait pas entendre par ce terme une sorte d'entité psychique placée à la frontière de l'inconscient et du préconscient, et arrêtant au passage toute tendance contraire aux

désirs conscients de l'individu. Le mot de censure indique l'ensemble des idées, souvenirs, sentiments, etc. qui produisent sur d'autres groupes d'idées une action inhibitrice. C'est un terme synthétique analogue, par exemple, au mot de nature, lorsque nous l'employons dans le sens de l'ensemble des forces qui agissent dans la nature [1].

Il est donc clair qu'un groupe idéo-affectif A pourra s'opposer aux tendances contenues dans les groupes idéo-affectifs L, M, N, O, P, mais laissera passer, et souvent renforcera les groupes idéo-affectifs B, C, D, E, F. On dira alors que A exerce une censure sur L, M, N. Les groupes L, M, N, repoussés par A chercheront à s'associer à B, C, ou D, qui peut-être ne s'opposeront pas à leur passage dans le conscient.

Freud a coutume de parler d'une censure placée entre l'inconscient et le préconscient, et d'une autre censure placée entre le préconscient et le conscient. En réalité, ces forces inhibitrices se trouvent sur toute l'échelle inconscient-conscient, et elles refoulent plus ou moins profondément les idées qui leur sont opposées. Toute la vie psychique est donc considérée par Freud comme un ensemble de forces plus ou moins antagonistes et tendant toutes à se réaliser par l'action. Cette tendance vers la réalisation crée le sentiment du désir. Notre inconscient n'est que désir.

Régis et Hesnard [2] ont critiqué la notion téléologique de la censure. Celle-ci pourrait parfaitement être considérée comme le résultat du jeu mécanique de forces opposées. Elle ne contient pas forcément en elle une idée finaliste [3].

[1] Freud dit lui-même (*Vorlesungen*, p. 50) : « J'espère que vous ne prenez pas l'expression de censure dans un sens trop anthropomorphique, et que vous ne vous représentez pas par là un petit homme sévère, ou un esprit, habitant une chambre du cerveau d'où il exercerait ses fonctions. Ne donnez pas une signification topographique à ce terme, en cherchant à localiser la fonction dans une partie du cerveau d'où émanerait cette influence inhibitrice, et qui, si elle était détruite, anéantirait la fonction. A tout prendre, ce n'est qu'une expression commode pour se faire une conception dynamique de ces faits. »

[2] *La Psychanalyse*. Alcan 1914, p. 295.

[3] Je ne voudrais pas soulever ici un débat sur le finalisme de nos actions. Le finalisme est simplement un point de vue, tout comme le mécanisme en est un autre, d'où nous pouvons considérer les faits biologiques : mais

A première vue, on sera étonné de cette conception spatiale et dynamique de la vie mentale, mais il s'agit là d'une hypothèse de travail, et il faut avouer que jusqu'ici elle s'est montrée féconde. Tout au plus pourrait-on lui reprocher de n'avoir pas tenté d'expliquer tout le psychisme dans un langage uniquement dynamique. Bernard Hart, dans un livre[1] très intéressant, où il considère la psychanalyse à un point de vue tout à fait pragmatique, a tenté de justifier cette conception psycho-dynamique de l'esprit en la rapprochant de la théorie atomique si utile en chimie.

Nous ne savons pas, dit-il, si les atomes ont une existence réelle; personne n'en a jamais vu, ni touché, et il est probable qu'il en sera de même à l'avenir. Les atomes sont des constructions de l'imagination scientifique... mais leur inexistence actuelle ne diminue pas pour cela la valeur qu'ils ont aujourd'hui pour la science. Ils nous permettent de résumer et de prédire un grand nombre de faits, et c'est bien là, la seule condition qu'on soit en droit d'exiger d'une loi scientifique.

Quels sont les éléments de l'inconscient ?

1. Des sensations qui n'ont pas atteint le seuil de la conscience.

2. Des représentations qui ont été conscientes, mais qui, par le peu d'usage que notre personnalité en a fait, ou pour quelqu'autre raison, sont devenues inconscientes. Nous savons cependant que celles-ci n'ont pas entièrement disparu de notre vie psychique ; nous les retrouvons souvent dans le rêve ou dans les états seconds. Preuve en soit l'exemple ci-dessous : Delbœuf[2] nous raconte qu'un jour il rêva qu'il voyait deux lézards enfouis sous la neige et presque morts. Il les recueillit et les mit dans le trou d'un mur en leur donnant à manger une

il est impossible de prouver que l'un de ces points de vue soit plus scientifique que l'autre. Pierre Janet, le grand apôtre de la psychologie objective, n'a-t-il pas demandé que l'on classe les actes d'après leur efficience, leur perfection d'adaptation ? (Voir Janet, *La Tension Psychologique* Br. J. O. P. M. S., volume I, 1920, p. 8.

[1] *The Psychology of Insanity*. Cambridge, University Press, 1912.

[2] *Le Sommeil et les Rêves*. Paris, 1885.

plante qui s'appelait : Asplenium ruta muralis. En se réveillant, le nom de cette plante ne lui dit rien du tout. Mais, ayant pris un livre de botanique, il put vérifier qu'il existait vraiment une plante nommée : Asplenium ruta muraria. Il en fut très étonné, car il croyait n'avoir jamais su ce nom. Seize ans plus tard, ouvrant par hasard un petit herbier chez un de ses amis, il vit le nom de cette plante écrit de sa propre main. L'inscription datait de 1860, et il avait fait son rêve en 1862. Lorsque nous étudierons les rêves, nous aurons l'occasion de voir d'autres cas d'hypermnésie analogues à celui-là.

3. Des idées et des sentiments qui ont été refoulés du champ de la conscience, et qui cherchent à s'y réintroduire sous d'autres formes. Nous indiquerons plus loin ce que Freud entend par le refoulement.

4. Un certain nombre de nos actions reflexes ; elles ont ceci d'intéressant qu'elles sont les seules à pouvoir engendrer un mouvement sans que leur représentation passe par le conscient.

5. Les instincts enfin, qui remplissent la plus grande partie de notre vie inconsciente. Jusqu'ici la psychologie et la physiologie les ont fort peu étudiés. Freud les définit de la façon suivante : Ce sont des excitants internes continus, qui, si on y répond de façon adéquate, produisent une jouissance spécifique [1].

Freud distingue à chaque instinct une source, un but et un objet. L'objet varie souvent, et ce sont ces variations qui conditionnent les perversités de l'instinct. Nous avons dit que l'instinct était un excitant interne ; c'est dire qu'il représente une certaine force vive qui, lorsqu'elle se dépense par les voies naturelles, se tarit plus rapidement. L'excitation cesse et, par là, produit la jouissance caractéristique. Si, au contraire, cette force se dépense par des voies contre nature, elle ne se tarit pas entièrement, et provoque un énervement à la place de la jouis-

[1] On trouvera une bonne bibliographie sur l'instinct dans l'article du Dr Brun : « Das Instinctproblem im Lichte der modernen Biologie ». *Arch. Suisses de Neurol. et Psychiatrie*, p. 80-125. Tome IV, 1920. Zurich, Orell-Füssli.

sance. Ce malaise provient d'une excitation trop faible et persistante.

Pour Freud, il y aurait deux groupes d'instincts :

1° L'égoïsme [1] qu'on pourrait aussi appeler l'instinct de conservation ;

2° L'instinct sexuel.

Tous les autres instincts pourraient selon lui être ramenés à ces deux types primitifs [2].

Cette digression sur les instincts était nécessaire pour pouvoir comprendre le fonctionnement de la vie psychique tel que nous allons l'étudier.

La Condensation. (Die Verdichtung.)

Il ne faut pas se représenter le monde de nos idées et de nos sentiments comme un musée où serait classée de façon définitive chacune de nos impressions. Il serait également faux de s'imaginer une juxtaposition spatiale de toutes nos représentations. Il semble plutôt que nos idées tendent à se condenser en quelques symboles décomposables par l'analyse. C'est ce phénomène de synthèse qu'en psychanalyse on a appelé la condensation. Les rêves nous en donnent d'excellents exemples ; chacun se rappelle avoir vu en rêvant, des figures qui représentaient à la fois deux ou trois personnes. Ce sont des images condensées [3], et cette condensation d'idées peut être très complexe [4].

Lorsqu'une seule image contient beaucoup d'idées, on dit que le symbole est surdéterminé.

Dans l'inconscient, les instincts ne paraissent pas encore s'opposer les uns aux autres. C'est lorsqu'ils tendent à s'introduire dans le conscient que pour les satisfaire, et pour les besoins de l'action, nous les distinguons en instincts de conservation, instinct de nutrition, instinct sexuel, instinct combatif, ins-

[1] Ich- oder Selbsttrieb.

[2] On trouvera l'exposé des idées de Freud sur ce sujet dans son article « Triebe und Triebschicksale ». *Neurosenlehre*, IV, p. 252-278.

[3] *Mischbildungen.*

[4] Voir chap. VI et VII.

tinct grégaire, etc. Ceci explique comment, chez des nerveux, le refoulement d'une tendance provoque parfois l'exacerbation d'une autre. Par exemple, en comprimant la sexualité, il arrive que nous renforcions dans le complexus sexualité-nutrition, tout ce qui concerne la nutrition. Voici le cas d'un jeune pasteur que j'ai pu observer en 1918 : Il avait très fortement refoulé ses tendances sexuelles, et il en résultait que périodiquement il abandonnait sa paroisse, faisait une fugue dans une autre ville, et mangeait en deux ou trois jours pour plusieurs centaines de francs de pâtisseries.

Constellation.

On a donné ce nom, en psychanalyse, à un groupe de symboles qui paraissent être liés entre eux par un grand nombre d'associations. Lorsque ces constellations sont chargées d'une forte affectivité, c'est-à-dire lorsqu'elles exercent un grand pouvoir dynamique sur le psychisme de l'individu, on les appelle « complexes [1] » (Jung).

Déplacement ou Transfert. (Verschiebung.)

Freud considère que la condensation et le déplacement sont les deux processus primaires de notre psychisme. On les trouve déjà dans l'organisation de notre vie inconsciente.

On appelle transfert le déplacement de l'énergie psychique d'une idée sur une autre. L'exemple que nous avons donné plus haut montre bien le transfert de l'énergie sexuelle sur l'énergie nutritive. Voici un autre exemple que j'emprunte à Brill [2]. Il s'agit d'un homme qui faisait toujours un mouvement nerveux avec le bras. Interrogé à ce sujet, il répondit qu'il était

[1] Ce terme d'une grande utilité a été trop élargi dans son sens par beaucoup d'auteurs qui s'en sont servis dans le sens d' « idées refoulées » ou de « résistance » contre telle ou telle personne. (Voir Freud : *Zur Geschischte der Psychanalytischen Bewegung. Neurosenlehre*, Tome IV, p. 28.)

[2] *Psychanalysis*. Saunders and Co., London 1913, 2e éd., p. 25.

obligé de le mouvoir pour empêcher Dieu de pénétrer en lui. (God may get into me.) Cette idée l'avait obsédé pendant des mois, et, la trouvant ridicule, il n'osait en parler à personne. Comme le mot de Dieu (God) semblait être à Brill le centre même de l'idée obsédante, il fit faire des associations sur ce mot à son malade. Celui-ci répondit : « Dieu le Père, je suis toujours obsédé par cette folle idée qu'il veut entrer en moi. » Puis il se tût. Pressé de parler par Brill, il dit enfin qu'il lui venait à l'idée quelque chose qui n'avait rien à faire avec Dieu, et qu'il ne le dirait que si c'était absolument nécessaire. Brill l'en pria. Il raconta alors que, six mois auparavant, tandis qu'il travaillait au bureau, un de ses camarades lui demanda de regarder par la fenêtre, et qu'il vit deux gros chiens en train de copuler. Il en fut très gêné, se tourna, et essaya de refouler une quantité de fantaisies qui se présentaient à son esprit. L'une d'elles était : « Quel sentiment doit-on éprouver en copulant avec une chienne ? » En réprimant cette idée, il se répéta à lui-même : « I will not get into the dog, the dog may get into me. » Dès lors, le sens de l'obsession était clair. « Dog » n'est que le mot « God » renversé, et c'était une habitude de ce malade d'écrire, pour ses affaires privées, en renversant les mots. On voit ici que l'idée du chien, idée désagréable, avait été refoulée, et que tout le dégoût que le malade en éprouvait avait été transféré sur Dieu. La chose ainsi déguisée était plus acceptable pour le malade. Les perversités que nous cherchons à refouler essaient de se frayer un chemin par des voies détournées. C'est là l'origine de quantités de symptômes nerveux.

Ce que nous venons de dire des constellations et des complexes montre bien que nos souvenirs et nos représentations ne se lient pas les uns aux autres par des associations chronologiques, mais que leur lien est déterminé par des sentiments.

Affect et Affectivité.

C'est l'affectivité qui ordonne et régularise toute notre vie psychique. Nous disons que tels souvenirs ou telles représentations sont chargés d'affect, lorsqu'ils ont en nous un grand

pouvoir dynamique, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont les causes déterminantes d'un grand nombre de nos actions. Une représentation fortement chargée d'affect constitue en quelque sorte un pôle d'attraction pour beaucoup d'idées, en même temps qu'un pôle de répulsion pour quantité d'autres. Ce sont ces représentations idéo-affectives que nous avons appelées plus haut les complexes. Elles sont comme une force potentielle accumulée qui doit se décharger.

Il faut avouer que l'affect, pour le moment, a été encore très peu étudié. Récemment, FREUD semblait le considérer comme une crise d'hystérie avortée. Nous ne croyons pas que cette conception jette une lumière nouvelle sur le sujet, car elle ne nous renseigne pas sur son origine.

BLEULER [1] nous donne une explication plus intéressante. Il croit que l'affect n'est que l'instinct, considéré au point de vue centripète, c'est-à-dire perçu par introspection. L'instinct, au contraire, serait la même force considérée au point de vue centrifuge, et que nous percevons par l'observation objective. A chacune de nos représentations s'attacherait donc une certaine quantité de tendances instinctives qui chercheraient à se faire jour dans la conscience pour être dépensées ensuite en action.

Dans un article précité [2], FREUD se demande si l'affectivité peut, oui ou non, se trouver dans l'inconscient. Par sa définition même, l'affect prétend être quelque chose qui nous touche, par conséquent quelque chose que nous percevons. Il ne saurait donc y avoir d'affect inconscient. Tous les désirs et les sentiments inconscients ne seraient que des possibilités d'affect, et non des affects mêmes. Nous ne croyons pas que cette distinction subtile soit très légitime, car on pourrait de même dire qu'il n'y a pas d'idées inconscientes, parce que l'idée même implique la conscience. On serait donc amené à considérer qu'en dehors du conscient il n'y a que des possibilités ; or, justement, la psychanalyse nous apprend le contraire, à savoir

[1] « Das Autistische Denken ». *Jahrbuch*, tome IV, p. 4.
[2] « Das Unbewusste ». *Neurosenlehre*, tome IV, p. 294 et suiv.

qu'il y a toute une vie des idées et des sentiments qui se joue à l'insu de notre personnalité consciente [1].

Les seules oppositions qui se trouvent dans l'inconscient, ou tout au moins dans le préconscient, semblent être des oppositions sentimentales. L'inconscient n'a pas la même logique que le conscient ; tandis que, dans notre vie éveillée, nous ne concevons pas qu'un objet puisse être à la fois noir et blanc, dans le rêve ou dans des états seconds, cette conception est parfaitement admissible. La logique inconsciente est avant tout affective. Rappelons aussi que l'inconscient travaille avec des concepts bien moins précis que le conscient [2].

Le Symbolisme.

En parlant de la condensation, nous avons déjà fait allusion aux symboles. Il importe maintenant d'en préciser le rôle.

Le symbolisme est un processus très apparenté à la condensation et au transfert. Freud lui-même a rendu attentif à la difficulté de délimiter nettement ce phénomène. Pour Pelletier [3], les symboles ne seraient qu'une approximation de l'objet évoqué, due au fait que l'inconscient est incapable d'une perception ou évocation précises. La forme du symbole est dûe au hasard.

Pour Jones [4] le symbole, au contraire, représente la partie ou la qualité qui nous a le plus frappé dans l'objet perçu. C'est un sentiment de plaisir ou de déplaisir qui préside à ce choix.

[1] A ce propos, le professeur Freud me communique la note suivante : « Je prétends seulement dire que l'on ne peut pas parler de sentiments inconscients dans le même sens que l'on parlerait de représentations inconscientes. Le conscient n'est pour moi que l'acte de perception. Une représentation peut exister même si elle n'est pas perçue, le sentiment par contre consiste dans la perception même. Cette remarque n'enlève du reste pas le droit de parler de sentiments inconscients pourvu que l'on se souvienne qu'il s'agit là d'une abréviation. »

[2] Voir à ce sujet les articles de Th. Ribot : « La logique affective et la psa. » *Rev. Philos.*, Paris 1914, tome II, p. 144-161 ; « La Pensée symbolique ». Ibid., 1915, tome LXXIX, p. 385. Bleuler : « Das Unbewusste ». *Journ. für Neurol. und Psychol.* von Forel, tome XX, p. 90 et suiv.

[3] *Associations des idées dans la manie aiguë*, 1903, p. 129.

[4] « The theory of symbolism ». *Psa. Papers*, 2e éd., p. 128-186.

Le symbolisme est une régression, c'est une manière inférieure de s'adapter à la réalité, une forme primitive d'expression [1].

Nous devons distinguer deux sortes de symboles : les uns, employés en littérature, simples métaphores où les deux termes de la comparaison sont connus, et les autres qui, selon le terme heureux de Flügel, sont des « cryptophores », soit des symboles dont le sens nous est caché, mais qui peut nous être révélé par l'analyse. C'est dans ce second sens que la psychanalyse emploie le terme de symbole.

Les symboles employés dans nos rêves se retrouvent souvent dans de vieilles expressions populaires [2].

Il est évident qu'il est très difficile d'établir la signification d'un symbole, et nous en reparlerons en traitant des rêves ; mais en comparant les fantaisies des fous, celles des enfants, les rites et les mœurs des peuples primitifs, les expressions du langage populaire, nous pouvons arriver à des interprétations assez plausibles. Quand on n'est pas au courant des travaux de la psychanalyse, il paraît évidemment tout à fait arbitraire de voir Freud prétendre, par exemple, que le fait de « monter », dans un rêve, a souvent une signification sexuelle. Il faut cependant constater qu'en allemand on dit : « Einer Frau nach steigen » et que de même, en français, nous avons l'expression populaire : « monter une femme » [3].

Remarquons aussi que dans des religions primitives, la divinité, qui souvent est un symbole sexuel, se trouve placée en haut, et, que pour l'union mystique avec elle, il faut « élever » son âme. Ces quelques analogies ne doivent certainement pas

[1] Voir Rank et Sachs : *Die Bedeutung der Psa. für die Geisteswissenschaften*, 1913.

[2] Voir travail de Sperber, dans *Imago*, tome I, Vienne 1912, Heller.

[3] Nous sommes obligés de faire allusion ici à des expressions très vulgaires, mais la science ne connaît pas la pudeur. Le médecin est obligé de pousser ses investigations dans les parties les plus basses de l'âme, comme il est obligé, pour connaître les maladies internes, de pousser ses analyses jusque dans les substances de déchet de notre corps. Il ne faut pas s'étonner, lorsque nous repassons le seuil de notre conscient, pour analyser les profondeurs de notre vie inconsciente, de retrouver la bête, avec tous ses défauts.

nous permettre de dire que, chaque fois que dans un rêve nous montons un escalier ou une colline, nous accomplissons un acte sexuel. Mais elles nous autorisent à penser que si le langage populaire, — qui est un langage primitif de la collectivité, — emploie ces symboles, le langage du rêve, — qui est un langage primitif de l'individu, — emploie probablement des symboles analogues.

D'une façon générale, on peut dire que le symbolisme est encore mal étudié, mais que les domaines dans lesquels on peut l'observer sont très nombreux ; et il importe que psychologues, psychiatres, ethnologues et linguistes confrontent à ce sujet leurs recherches. Nous n'avons pu qu'esquisser un ou deux points de ce vaste problème ; Jones écrit avec raison : « Si on prend ce mot (symbolisme) dans son sens le plus large, il comprend l'étude de tout le développement humain, car ce développement n'est rien d'autre qu'une substitution continuelle d'une idée, d'un intérêt, d'une tendance par une autre [1] ».

Le langage symbolique explique pourquoi des oppositions purement logiques ne peuvent se trouver dans l'inconscient. Celui-ci ne peut que juxtaposer deux symboles, il ne peut pas les opposer.

Le Rôle du Préconscient.

En dehors des excitations externes, toute notre vie psychique est faite d'instincts qui cherchent à se satisfaire. Mais, dans le cours de son développement, l'humanité a trouvé sur son chemin une foule d'obstacles à la réalisation brutale de ses besoins. C'est ainsi que, petit à petit, elle a cherché à les assouvir par des voies indirectes. A mesure que l'organisation de la société s'est compliquée, le problème de l'adaptation est devenu plus difficile pour l'individu. Cette difficulté semble avoir eu pour résultat de délimiter plus précisément chaque instinct, ce qui est un avantage pour l'adaptation.

Notre vie intellectuelle est certainement notre meilleur instru-

[1] Voir Jones : « The theory of symbolism ». *Psa. Papers*, p. 129.

ment pour réaliser cette adaptation, mais elle n'est pas seule à agir. Au-dessous de notre vie consciente s'opère déjà tout un triage par le préconscient ; ce dernier est comme un filtre qui, chez l'homme normal, ne laisse passer que ce qui est utile à l'individu. Ceci nous amène à parler de ce que FREUD a appelé le refoulement.

LE REFOULEMENT. (Die Unterdrückung, die Verdrängung.)

FREUD entend par « Unterdrückung » un refoulement incomplet, soit un refoulement qui n'enterre pas de façon définitive dans l'inconscient la représentation contre laquelle on lutte. Par « Verdrängung », il entend un refoulement complet. Il est assez difficile de trouver les équivalents de ces deux termes dans la langue française. Les psychologues anglais, sauf erreur, les traduisent par : repression and suppression [1].

L'inconscient, avec toutes ses tendances bestiales, est comme l'hydre à cent têtes. A mesure que l'on en coupe une, il en naît deux autres. Notre vie consciente ne pourrait pas suffire à réprimer sans cesse ce flot de passions, aussi est-il naturel qu'il y ait une première instance, le préconscient, qui opère déjà une sélection. Le refoulement est le résultat de la *censure*, c'est pourquoi il se produit à des étages différents de l'échelle inconscient-conscient et que son résultat est variable, c'est-à-dire que l'idée refoulée devient plus ou moins insconsciente. Si cela ne ressort pas d'une façon très évidente des écrits de FREUD, FLÜGEL, un psychologue anglais, l'a clairement exprimé [2]. JONES dit aussi : « A mon avis, l'évidence incline plutôt à placer les tendances inhibitrices sur toute l'échelle de la vie psychique, dans le conscient aussi bien que dans l'inconscient. Elles s'accroissent en force à mesure que l'on se rapproche de l'inconscient [3]. »

[1] Voir discussion dans la *Zentralblatt für Psa.*, tome II.

[2] Voir J.-C. FLÜGEL : « Freudian Mecanism as factors in moral developpement ». *B. J. O. P.*, tome VIII, 1917, p. 477-509.

[3] JONES. *Psa. Papers*, 2e éd., p. 105. Voir encore FLÜGEL : « On The Biological Basis of Sexual Repression and its Sociological Significance ». *British Journ. of Psychology*, Medical section, 1921.

Lorsque le refoulement s'opère entre le conscient et le préconscient et qu'il est faible, il sert simplement à introduire successivement et non simultanément les idées dans le conscient. Son action peut être temporaire ou durable. En général, comme nous le verrons en étudiant les actes de distraction et les névroses, il s'exerce sur les souvenirs pénibles et les émotions. Comme dit WHITE :[1] « Le refoulement est un simple processus pragmatique qui nous permet de faire de nouvelles adaptations. » Il nous débarrasse du passé encombrant.

Le refoulement peut se produire brusquement ou au contraire lentement. Le Dr NAVILLE[2] nous expose un très bon cas de refoulement brusque. Il s'agit d'une petite fille de neuf ans, dont le frère, âgé de deux ans, avait disparu. Pendant qu'on était en train de le chercher, elle vit passer une automobile à toute allure, et elle crut apercevoir du sang sur la roue. Immédiatement, elle s'imagina que son frère avait été écrasé. L'émotion fut si vive qu'elle la refoula. Il se développa alors chez elle une hystérie qui devait durer plus de six ans. Cette maladie ne prit fin que, lorsqu'à l'aide des rêves, le Dr N. pût reconstituer cet incident et le raconter à la fillette. Pendant ces six années elle fut incapable de se souvenir de cette scène. Dès qu'elle cherchait à préciser ses idées, elle était envahie par une sensation vague qui l'empêchait de se concentrer sur quoi que ce soit. Le mécanisme est ici analogue à celui de ce nerveux dont nous avons parlé tout à l'heure et qui eut une si violente émotion en voyant deux chiens en copulation. FREUD, dans ses *Studien über Hysterie*, a relaté une série de cas analogues. Lorsque l'émotion est ainsi brusquement refoulée, on dit qu'elle n'a pas été *abréagie*.

Ce n'est pas seulement les idées et les sentiments qui nous sont désagréables que nous refoulons, mais aussi les idées et les sentiments qui leur sont associés. Le matériel psychique devenu inconscient, surtout à la suite d'un refoulement brusque, garde une puissance dynamique qui cherche à se manifester d'une

[1] *Mechanism of Character Formation.* Macmillan, New-York 1916, p. 91.
[2] « Hystérie ou Pythiatisme ». *Rev. Méd. suisse romande,* janvier 1919.

façon ou de l'autre. Nous avons vu par l'exemple de cet homme obsédé de l'idée que Dieu voulait pénétrer en lui, qu'un des moyens d'utilisation de l'énergie subconsciente, était l'obsession ou le tic. Ce mode est naturellement pathologique, puisque c'est un emploi de l'énergie, inutile à l'individu. Chez l'homme adapté, cette énergie sera dépensée en un acte utile, et nous l'appellerons *une sublimation.*

La Sublimation.

Nous avons vu que le déplacement de l'affectivité d'un objet sur un autre était appelé transfert. Lorsqu'un peintre fait le portrait d'une femme, il peut être attiré vers elle par quelque désir sexuel mais, au lieu de le réaliser, il sublime ce désir et n'a plus en vue qu'une œuvre artistique.

La Compensation.

On indique par ce mot une exagération ou un grand développement de certaines tendances conscientes ou préconscientes servant à réprimer un vœu inconscient. Dans son remarquable livre *Morbid Fears and Compulsions* [1], H. W. Frink nous en donne un intéressant exemple [2]. Il s'agit d'une femme qui avait une aversion irraisonnée pour les hommes blonds. Un jour que Frink se trouvait avec elle et son mari, elle demanda : « Qui donc a écrit le *Paradis Perdu ?* N'est-ce pas Dante ? » Son mari lui répondit qu'elle faisait une confusion avec l'Enfer, puis il sortit de la chambre. Cette dame parla alors à Frink de son aversion pour les hommes blonds. Dans une courte séance de psychanalyse qu'il eut peu après avec elle, elle avoua qu'elle avait aimé autrefois son cousin, grand homme blond. Plus tard, à cause de sa parenté et de la différence d'âge qui la séparait de lui, elle s'efforça de faire taire ses sentiments. Chose intéressante, ce cousin s'appelait Milton. Elle réussit à effacer tout amour pour lui mais, par une sorte de défense inconsciente,

[1] Moffat-Yard and Co., New-York 1918, 568 pages.
[2] Pages 125-129.

elle avait acquis cette antipathie irraisonnée pour tous les hommes blonds (compensation).

On a appelé surcompensation les cas dans lesquels les sentiments refoulés sont particulièrement actifs et éveillent par réaction une compensation exagérée qui se manifeste alors par des craintes perpétuelles. En voici un exemple : Une jeune fille craint tout le temps que sa mère ne meure, ou soit morte. Chaque fois qu'on sonne à la porte ou au téléphone, elle s'imagine qu'on va lui annoncer ce malheur. L'analyse révèle qu'étant enfant, elle avait souvent souhaité la mort de sa mère, pour pouvoir être seule à jouir de l'affection de son père. Mais, par surcompensation, elle craignait, sans cesse la réalisation de son désir inconscient.

L'Identification.

Certaines gens, dans des circonstances spéciales, cherchent à imiter d'autres personnes, à les mimer, en un mot à s'identifier à elles. Cette tendance est provoquée, soit par le fait que le malade est attiré par des motifs affectifs vers une autre personne qui lui paraît idéale, soit par le désir de réaliser la situation de la personne qu'il imite.

Nous rapportons ici un cas décrit par Schilder [1] d'après le résumé qu'en a donné Minkowski dans *L'Encéphale* [2].

« C'est l'analyse d'un homosexuel qui sert de point de départ ; celle-ci diffère pourtant en ce sens de la méthode classique, qu'elle ne contient pas d'analyse de rêves ; et ceci parce que le malade n'en produisait pas au cours du traitement : les interprétations faites par le médecin sont, en conséquence, très réduites, ce qui rend les données cliniques plus claires et plus limpides. L'analyse fournit le tableau suivant : Il s'agit d'un homme, âgé de 37 ans, qui se sent attiré par des garçons de 12-15 ans, plus particulièrement par ceux qui sont blonds et

[1] « Ueber Identifizierung auf Grund der Analyse eines Falles von Homosexualität ». *Zeitschr. für die ges. Neurol. und Psychol.*, tome LIX, 1920, p. 217-250.

[2] Novembre 1921, p. 554-557.

d'une taille élancée ; il éprouve un plaisir tout spécial à se faire raconter par eux qu'ils ont été punis à l'école ou ont subi une vexation quelconque ; une érection se produit alors ; il ressent une envie vague de battre les garçons, mais éprouve aussi le désir de les prendre à la maison pour les élever. Sa tendance homosexuelle s'arrête, en somme, là et ne le mène jamais à des actes répréhensibles ; les personnes de l'autre sexe l'ont toujours laissé entièrement froid, au point de vue sexuel, quoiqu'il se plaise dans la société de certaines d'entre elles. Ses idées au sujet de la vie sexuelle trahissent un degré d'infantilisme vraiment surprenant ; il s'imagine que chez la femme le même orifice sert à l'évacuation des matières fécales et au coït ; il le situe dans la région ombilicale; il envisage l'érection comme expression de honte, de la honte avant tout qu'on ressent quand on est battu ou puni. Quand les garçons lui parlent de punitions qui leur ont été infligées, il se les représente avec le membre en état d'érection ; lui-même a eu sa première érection un jour que sa mère le frappa pour le punir. La notion d'identification sert à établir un lien compréhensible entre les divers traits du tableau clinique qui vient d'être retracé sommairement : le malade se comporte vis-à-vis de jeunes garçons comme sa mère, d'après ses réminiscences, s'était comportée jadis à son égard ; il éprouve le besoin de les battre, mais aussi de les prendre en même temps chez lui pour les élever ; ces traits particuliers de son attitude semblent indiquer qu'il s'identifie, en partie, à sa mère. Comme reflet tout naturel de cette identification apparaît la projection au dehors, dans les garçons, de phases du propre passé du malade : les garçons jouent maintenant vis-à-vis de lui le même rôle qu'il avait joué dans son enfance vis-à-vis de sa mère. Ses idées puériles au sujet de la vie sexuelle ne font qu'accentuer encore davantage un arrêt d'évolution ; à ce point de vue, le malade est resté accroché aux faits et événements se rapportant à son enfance et concernant plus particulièrement la sexualité infantile. »

La Projection.

Freud désigne sous ce terme ce que Griesinger a autrefois appelé « transitivismus », dénomination qui a été traduite chez quelques auteurs français (Chaslin, Dupré, etc.) par « transfert ». On entend par projection le fait de prêter à une autre personne ses propres sentiments. Il nous arrive de projeter sur autrui nos désirs inavoués et coupables, et nous lui jetons la pierre au lieu de nous accuser nous-mêmes. C'est une forme de compensation, une manière indirecte de lutter contre des tendances que consciemment nous réprouvons.

Voici par exemple une malade de l'Asile de Cery (Lausanne), Mme D..., qui, avant son mariage, aimait M. F... A la suite de certaines circonstances elle fut obligée d'épouser D... au lieu de F... Elle perdit complètement de vue son premier ami, mais dix ans plus tard le hasard les replaça l'un en face de l'autre. F... entreprend alors une correspondance dans laquelle il parle ouvertement à Mme D... de son amour pour elle. Cette dernière essaie en vain de refouler ses sentiments à l'égard de F... La psychose éclate. Dans son délire, la malade croit qu'elle n'a jamais été mariée, que son union avec D... est annulée, et que les actes qu'on a passés étaient faux. (On voit que le délire exprime un désir.) En même temps, elle accuse son mari d'adultère, ce qui n'est pas le cas. Mais elle projette ses sentiments, ses désirs, sur la personne de son mari pour soulager sa conscience.

Les différentes formes de pensée.

La pensée inconsciente est faite de symboles. A l'opposé de celle-ci, nous avons la pensée logique ou scientifique que Bleuler a aussi appelée pensée réaliste. Celle-ci cherche à s'adapter au monde extérieur dans le but de le connaître. Elle vise, par cet effort de connaissance, à s'émanciper de l'influence de tout sentiment. La logique pure, la géométrie, les mathématiques en sont des exemples.

Notre vie consciente, cependant, ne comporte pas uniquement

ce mode de pensée. Même les sciences biologiques, et la médecine surtout, sont remplies de préjugés qui doivent leur origine à l'infiltration des sentiments, dans un domaine où seule la logique devrait régner.

Bleuler [1] a rendu les psychologues attentifs au fait que même notre vie intellectuelle était sans cesse influencée par des motifs affectifs. Il a appelé pensée autistique ce mode de réfléchir qui est guidé avant tout par les sentiments. Il est assez difficile de relier l'autisme de Bleuler avec l'inconscient de Freud. Bleuler écrit lui-même à ce sujet :

Chez Freud, la pensée autistique se rapproche tellement de l'inconscient que les deux concepts se recouvrent presqu'entièrement. Il faut cependant les distinguer lorsque, comme moi, l'on comprend sous le terme d'inconscient, toutes les facultés qui, dans toutes les directions, sont propres à la pensée ordinaire, et ne s'en différencient que parce qu'elles ne deviennent jamais conscientes. La pensée autistique peut aussi bien être inconsciente que consciente. Les paroles décousues et sans lien logique des schizophrènes, comme les rêves, sont des manifestations conscientes de la pensée autistique. Dans la formation des symptômes névropathiques, comme dans beaucoup de processus psychiques des schizophrènes, le travail autistique est tout à fait inconscient [2].

La pensée autistique peut se servir simplement d'assonances, sans même qu'il y ait de liens affectifs qui déterminent la juxtaposition de deux idées. Elle se sert aussi de fausses représentations, de symboles, de déplacements et de condensations. Elle n'est du reste pas entièrement opposée à la pensée ordinaire, elle y est simplement mêlée à des degrés divers. Il y a donc une série de formes de passage entre la pensée autistique et la pensée réaliste.

La *rationalisation* est une erreur de jugement que nous commettons souvent. Jones est le premier à l'avoir décrite. On entend par là une explication en apparence logique, que l'on

[1] « Das Autistische Denken ». *Jahrbuch*, tome IV, p. 1 à 33, Deuticke, Vienne 1912, et « Das Autistische Undiziplinierte Denken ». Springer, Berlin 1919.

[2] *Jahrbuch*, p. 19.

se donne pour justifier certains sentiments ou actes dus à des mobiles affectifs inconscients. En voici un exemple : Une personne accepte une invitation à contre-cœur et ne veut pas montrer son sentiment d'ennui. Elle cherche à cacher sa mauvaise humeur, mais elle sent bien qu'elle n'y arrive pas. Au thé, elle renverse un peu d'eau sur la robe de sa voisine, se dit désolée, prétend que cela gâte complètement son plaisir, en un mot, essaie inconsciemment d'expliquer son peu d'entrain par cette maladresse en somme sans importance.

On rencontre souvent dans la pensée autistique ce que Bleuler a appelé l'*ambivalence*. Ce terme désigne des sentiments affectifs contraires, se rapportant à un même objet.

En résumé, la pensée autistique, comme l'inconscient de Freud, est une adaptation de la réalité à nos désirs à l'encontre de l'intelligence qui est une adaptation de nos désirs à la réalité.

L'Inconscient, chez Jung.

Jung considère que le penser en symboles n'est pas dû seulement au refoulement et au déguisement, mais que c'est aussi une forme inférieure, primitive, de notre langage. De plus, il estime que toutes nos représentations tendent à deux fins : l'une, de nous donner une idée aussi exacte que possible de l'objet représenté ; l'autre, de transformer cet objet en un élément utile à notre psychisme. Nous donnons ci-après quelques citations qui permettront de mieux se rendre compte de sa théorie.

Je définis l'inconscient : la totalité de tous les phénomènes psychiques à qui il manque la qualité d'être conscients... Il en résulte que l'inconscient est le réservoir de tous les souvenirs oubliés et de toutes les représentations trop faibles aujourd'hui pour être rappelées au conscient. Les associations et combinaisons de ce matériel inconscient créent de nouveaux produits ; le rêve en est l'exemple le plus fréquent. Outre ces souvenirs oubliés et ces combinaisons, la partie la plus importante de l'inconscient est formée par les pensées désagréables, incompatibles avec notre personnalité, et qui ont été refoulées. Par inconscient personnel, je désigne l'ensemble des matériaux que je viens de définir. Ce terme contient les acquisitions de

la vie individuelle, par opposition à une autre couche de l'inconscient renfermant les matériaux « supra-individuels » hérités et non acquis. Cette couche recèle entre autres des instincts ou impulsions sans motifs conscients. Nous y découvrons de même les formes préexistantes de la perception, ou les conditions congénitales de l'intuition, c'est-à-dire les types archaïques de l'aperception. Ceux-ci constituent les déterminantes a priori de toute expérience... Je propose de désigner par le terme d'inconscient collectif l'ensemble de ces qualités psychiques [1].

Dans un autre ouvrage [2], JUNG nous donne encore quelques précisions sur sa conception de l'inconscient :

En dernier ressort, le contenu de notre psychisme est formé d'images qui représentent d'une part la fonction, et d'autre part l'objet et le monde. La conscience contient les images d'objets (Objectbilder) récentes. L'inconscient personnel, les images d'objets de notre vie passée, dans la mesure où elles sont oubliées et refoulées. L'inconscient collectif au contraire représente les images du monde historique (Weltbilder) par une foule d'images primitives (« Urtümliche Bilder », cette expression est empruntée à JACOB BURCKHARDT) ou de motifs mythologiques.

Je ne prétends en aucune manière que ces représentations soient héritées, mais je pense qu'on hérite de la possibilité de ces représentations, ce qui n'est pas la même chose [3].

MAURICE NICOLL, un psychologue anglais, nous a donné encore quelques précisions sur la pensée de JUNG.

Il y a une chose très importante que la doctrine originale de FREUD sur l'inconscient n'explique pas entièrement. C'est le langage du rêve. On peut facilement montrer que l'enfant rêve avant de parler, et je crois qu'un grand nombre de gens admettront que les animaux rêvent aussi. Le rêve précède donc la fonction du langage. FREUD pensait que les symboles oniriques n'étaient pas une représentation réelle, mais quelque chose de secondaire, le résultat du refoulement. Pour lui, le rêve est une forme de déguisement, un

[1] *B. J. O. P.* 1920, p. 18.
[2] *Die Psychologie der Unbewussten Prozesse.* Rascher, Zurich 1917, p. 126.
[3] Ibid., p. 85.

processus de camouflage permettant aux sentiments refoulés de s'introduire dans la conscience en trahissant la censure [1].

A la page 233, NICOLL nous dit encore :

Nous pouvons considérer l'inconscient du point de vue de l'évolution et, à la question : Pourquoi l'inconscient est-il inconscient ? nous pouvons répondre que c'est parce qu'il n'est pas encore tout à fait adapté à la réalité. L'inconscient contient des pensées naissantes, pensées qui n'ont pas encore été exprimées dans la forme où elles seront utiles au conscient. L'inconscient contient le matériel brut pour la vie consciente, il renferme le germe et les racines qui existent sous la surface, inadaptées, et sans valeur pour nous.

Nous ne croyons pas que la différence entre la pensée de FREUD et celle de JUNG soit aussi grande que le veut NICOLL. FREUD parle de la condensation comme d'un phénomène primaire, et il croit aussi que nous possédons des représentations archaïques de certains phénomènes. Dans sa *Traumdeutung* il dit : « Ce qui aujourd'hui est lié par un symbole, l'était probablement autrefois par l'identité d'un concept et de son expression linguistique. Le symbole semble être un reste de cette identité. »

Il est juste cependant de dire que, le plus souvent, lorsque FREUD interprète des rêves, il semble oublier cette partie de sa théorie, et fait presque uniquement appel aux processus du refoulement et du déplacement.

Il est temps de nous demander si cette conception de l'inconscient est utile seulement pour aider au malade à lutter contre une obsession ou contre une névrose, ou si elle se justifie aussi au point de vue scientifique. WHITE, sans se prononcer sur la réalité dernière de cette conception, estime cependant que comme hypothèse de travail elle est parfaitement légitime : « C'est seulement un essai d'expliquer en termes psychologiques des faits psychologiques [2]. »

Un autre psychologue éminent, EDOUARD CLAPARÈDE, a

[1] « Why is the unconscious, unconscious ? » *B. J. O. P.*, tome IX, 1918, p. 232.

[2] WHITE : *The Mecanism of Charakter Formation.* New-York 1916.

soutenu une idée analogue : « Or, en science, une hypothèse, même si elle est loin d'être définitivement démontrée — et y a-t-il une théorie qui puisse se flatter de l'être ? — est légitime si elle rend mieux compte que les précédentes des phénomènes qui l'ont suscitée. Elle a légitimement le droit de régner jusqu'à ce qu'une théorie meilleure la détrône [1]. »

[1] SIGM. FREUD : *La Psychanalyse.* Trad. par YVES LE LAY, avec préface du Prof. CLAPARÈDE. Sonor, Genève 1921, p. 5.

CHAPITRE II

La sexualité infantile.

Un des grands services que Freud a rendus à la science est d'avoir attiré l'attention sur une série de phénomènes de la vie infantile qui, par leur caractère érotique, se rattachent à la sexualité.

La plupart des auteurs, avant Freud, considéraient que l'enfant, jusqu'à sa puberté, ou à l'année qui la précède, était asexuel.

Si l'on entend par ce terme d'asexuel, qu'il est incapable de se reproduire, on a évidemment raison. Mais il faut reconnaître que l'instinct sexuel prend naissance dans des tendances qui se manifestent bien avant la puberté, et qu'on les trouve même dans le plus jeune âge [1].

Havelock Ellis déjà nous avait donné le résultat d'une enquête faite chez quelques-unes de ses connaissances, au sujet de leur développement sexuel [2]. Les réponses à cette enquête sont naturellement très fragmentaires ; elles nous permettent cependant de voir que même les profanes parlent de l'érotisme

[1] Voir Freud : *Vorlesungen zur Einführung in die Psa.* Vienne 1918, p. 232.

[2] Voir *Das Geschlechtsgefühl.* Trad. de Kurella, Würzbourg 1903. Appendice.

et de certaines perversités, comme de sentiments qui ont précédé leur vie sexuelle. Ils avaient donc senti les rapports qui existent entre ces tendances infantiles et la sexualité.

Freud cherche à expliquer le silence de la science sur cette catégorie de faits, primo, par une certaine pruderie mal placée des psychologues, secundo, par une amnésie que la plupart des personnes présentent à l'endroit des sept premières années de leur vie. La psychanalyse arrive à faire retrouver au malade quantité de souvenirs de cette époque [1].

J. Roux a écrit avec raison : « Nous aimons avec tout notre corps. » [2] C'est à tort que certains physiologues et psychologues voudraient restreindre aux seuls organes génitaux la jouissance de l'amour. Dans l'acte sexuel la sensibilité de tout notre être est éveillée. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on rattache à l'instinct sexuel certaines excitations que l'enfant recherche avec prédilection. Nul auteur ne conteste qu'il n'y ait déjà une manifestation plus ou moins sexuelle dans la pratique de l'onanisme chez l'enfant ; pourquoi donc voudrait-on refuser cette qualité à l'excitation de zones érogènes autres que les organes génitaux, si plus tard, ces zones contribuent à la jouissance de l'acte sexuel ?

L'Auto-érotisme.

Ce terme a été créé par Havelock Ellis pour désigner ce groupe de phénomènes érotiques provoqués par l'individu même, sans le concours d'une excitation extérieure. Dans le *Journal of Medical Science* [3] Ellis écrit : « J'ai formé ce mot sur le même modèle que ceux tels qu'automobile, signifiant se mouvoir par soi-même. » Dans ce même article il fait remarquer que Freud a changé la signification de ce terme en appelant auto-érotisme, non plus les manifestations sexuelles spontanées, mais celles qui trouvent leur source et leur satisfaction dans l'individu même. Pour Freud, l'auto-érotisme est un acte

[1] Voir Freud : *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*. Deuticke, Vienne 1915, 3e éd., p. 38 et 39. La première édition a paru en 1905.

[2] *Psychologie de l'instinct sexuel*. Paris, 1899.

[3] 1917, p. 541.

dans lequel l'individu se prend comme propre objet de sa sexualité [1].

Nous proposons d'appeler hétéro-érotisme les tendances infantiles dans lesquelles l'individu cherche une jouissance provoquée par un corps autre que le sien. Le fait de chatouiller, de se faire chatouiller, ainsi que les désirs des voyeurs, en sont des manifestations typiques.

Caractères généraux de la sexualité infantile.

Nous avons vu au premier chapitre que Freud distingue dans chaque instinct une source, un but, un besoin, un objet et une satisfaction spécifique. Chez les enfants la source de l'instinct sexuel n'est pas seulement dans les organes génitaux, elle est aussi dans toutes les zones érogènes du corps ; il est donc plus juste de parler d'une série d'instincts partiels, plutôt que d'un seul instinct sexuel.

Le but. Chez l'enfant, le but de la sexualité n'est pas encore la reproduction, mais la satisfaction des zones érogènes. Freud le définit [2] comme une tentative de remplacer l'excitation projetée dans les zones érogènes, par une excitation extérieure amenant un sentiment de satisfaction.

L'objet, qui, chez l'adulte, est généralement une femme plus jeune, est, chez l'enfant, très variable. C'est tantôt le père ou la mère, tantôt un enfant plus âgé ou plus jeune, du même ou d'un autre sexe. Le plus souvent il se prend lui-même comme objet de sa propre sexualité. Cette variation si grande de l'objet a fait dire à Freud que l'enfant avait une perversité polymorphe [3].

[1] C'est du reste tout à fait consciemment que Freud a transformé le sens de ce mot. (*Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, 4e éd., 1920, p. 46). Mais H. Ellis le lui a reproché car il n'existe en effet pas de terme pour indiquer les manifestations spontanées de l'instinct sexuel. On pourrait cependant parler d'instinct de « détumescence », pour désigner l'auto-érotisme. (Voir Moll : *Untersuchungen über die Libido Sexualis.* Berlin 1897-1898.)

[2] *Drei Abhandlungen.* 1915, p. 48.

[3] *Drei Abhandlungen.* p. 54.

Lorsque Freud emploie le terme de perversité polymorphe, il veut

La libido. On désigne par le mot de faim, le besoin physiologique de satisfaire l'instinct de nutrition. Il n'existe pas de substantif semblable pour indiquer le besoin sexuel. FREUD a proposé celui de libido. Ce terme a donné lieu dans la suite à une série de confusions, depuis que JUNG et son école (MÆDER, RIKLIN, KELLER, NICOLL, READ, CONSTANCE LONG, etc.) l'ont employé dans le sens plus général d'énergie psychique.

La source de la libido, selon FREUD, serait non seulement dans les organes génitaux, mais aussi dans toutes les zones érogènes du corps [1].

La libido cherche un objet pour se satisfaire. Lorsqu'il s'agit d'auto-érotisme, on parle de « Ich-Libido », tandis que l'« Object-Libido » désigne le désir tendu vers un autre être.

La libido ne se fixe pas toujours sur une personne, elle peut se concentrer sur une partie de l'individu, ou sur un objet ; on parle alors de fétichisme [2].

Nous avons vu les différents caractères de la sexualité infantile : elle est polymorphe, et se présente comme autant d'instincts partiels indépendants les uns des autres. Le trait commun qui relie ces instincts partiels est l' « érotisme ». FREUD entend par ce terme une jouissance spécifique qui se développe sur certaines parties de notre corps et qui, chez l'adulte, joue un rôle dans l'acte sexuel.

FREUD a évidemment élargi le sens du mot sexuel en groupant sous ce titre toutes les tendances érotiques. Il s'y est cru autorisé parce que, chez l'adulte, l'excitation de ces zones provoque, ou des manifestations de tendresse (baisers, caresses, etc.), ou des perversités (homosexualité, sadisme, etc.). Ce n'est qu'à l'âge de la puberté que l'instinct purement génital

simplement faire image, mais il ne prétend nullement que l'enfant soit un pervers au sens général de ce mot. Bien plus, pour FREUD, la perversité, en tant que variation spontanée et anormale de l'instinct n'existe pas, elle marque simplement un stade infantile de la sexualité qui se manifeste, soit par manque de développement, soit par régression.

1 *Drei Abhandlungen*, p. 78.

2 Pour toute cette question de libido voir : *Drei Abhandlungen* et « Zur Einführung des Narzismus », *Neurosenlehre*, tome IV, p. 76 à 113, et « Ienseits des Lustprinzips ». Intern. Psa. Verlag., Vienne 1920.

prend le dessus chez l'individu. Voici ce que FREUD écrit à ce sujet [1] : « Jusqu'ici l'instinct sexuel était avant tout auto-érotique, il trouve maintenant l'objet de la sexualité... il a un nouveau but ; et pour l'atteindre, tous les instincts partiels vont agir ensemble, et les zones érogènes seront désormais toutes subordonnées à la prédominance de la zone génitale [2]. »

On constate parmi les transformations de la puberté un développement remarquable des terminaisons nerveuses du gland du pénis et du clitoris [3]. Ceci explique pourquoi les organes génitaux vont drainer la plus grande partie de la jouissance sexuelle.

Les manifestations hétéro-érotiques.

L'EROTIQUE BUCCALE.

C'est à tort qu'on a fait dire à FREUD que l'enfant tétait par besoin sexuel. Il est évident que, chez le nourrisson normal en tout cas, c'est la faim qui lui fait réclamer le sein de sa mère. Cependant, à sucer le sein chaud, les lèvres éprouvent une satisfaction voluptueuse, une certaine excitation agréable, à laquelle l'enfant prend goût et qu'il réclame dans la suite, alors même qu'il est rassasié. Chacun sait que beaucoup de bébés, après avoir mangé, crient encore, pour qu'on leur donne un biberon, et ne s'endorment que lorsqu'ils peuvent continuer à sucer.

[1] *Drei Abhandlungen*, p. 69.

[2] Nous distinguons le terme sexuel, qui signifie l'ensemble des phénomènes se rattachant à l'instinct sexuel, du terme génital, qui se rapporte uniquement aux organes génitaux. Jusqu'ici ces deux mots étaient considérés comme synonymes, mais FREUD, ayant rendu attentif au fait que beaucoup de phénomènes se produisant en dehors de la zone génitale, se rattachent pourtant à l'instinct sexuel, — a dû donner à l'un des termes une acception générale, pour laisser à l'autre sa signification spéciale. On lui a reproché d'avoir conféré un sens nouveau à des termes déjà précis. A vrai dire, il eut été difficile d'inventer une nouvelle terminologie, et la distinction qu'il a établie, étant commode et utile, mérite d'être maintenue.

[3] Voir HALBAN : « Die Entstehung der Geschlechtscharaktere ». *Archiv. für Gynäkologie*, tome LXX, 1903.

Certaines mères gardent leur enfant au sein jusqu'à ce qu'il soit endormi. Ceci nous montre que les lèvres sont une zone érogène qui, en toute indépendance de l'instinct nutritif, peut réclamer satisfaction. Les nourrissons, qui tètent, éprouvent en dehors de la jouissance des lèvres, une jouissance spéciale à se blottir contre le corps chaud de leur mère ou de leur nourrice. Ils éprouvent aussi une certaine joie à s'amuser avec le sein de la personne qui les allaite. Ce besoin de caresser et de serrer un corps tendre a aussi un caractère érotique. Nous constatons donc que l'acte de téter est très complexe, et qu'il fait éprouver à l'enfant, en dehors de la satisfaction nutritive, un ensemble de jouissances dont le besoin peut devenir totalement indépendant de la faim. Ceci a été bien démontré par Wulff, d'Odessa [1]. Voici ce qu'il dit : « L'enfant ne veut pas renoncer à toutes les jouissances qu'il a ressenties à côté de la joie de téter. Elles lui sont devenues des buts, et des sources de plaisir. Elles sont, chez lui, une impulsion qui peut devenir aussi forte que le besoin de se nourrir. Leur absence lui est aussi pénible que la faim. » Wulff raconte le cas d'une fillette à qui sa mère redonna le sein lorsqu'elle était âgée de trois ans, parce qu'elle avait une angine et criait beaucoup. Depuis, cette enfant simulait à tout instant quelque maladie pour être allaitée à nouveau.

Les succédanés de l'acte de téter.

L'enfant sevré garde l'habitude de sucer. Il ne peut renoncer tout de suite aux jouissances qu'il a éprouvées en excitant la zone érogène des lèvres. Il suce son pouce, son orteil, les objets qu'il trouve sur son chemin. On voit souvent des enfants déjà assez âgés qui, au lieu de boire, sucent le bord de leur verre ou de leur tasse. Il est même des adultes qui gardent cette habitude [2].

[1] « Beiträge zur Infantilen Sexualität ». *Zentralblatt für Psa.*, tome II, p. 6-17.

[2] Voir Abraham : *Klinische Beiträge zur Psa.* Internat. Psa.-Verlag. Wien, 1921, p. 237. Dans son chapitre sur *Untersuchungen über die früheste prägenitale Entwicklungstufe der Libido*, p. 230-258, Abraham

Beaucoup de gens ont aussi la mauvaise habitude de frotter leurs lèvres l'une contre l'autre, ou de les lécher continuellement [1]. Certains enfants s'amusent aussi à chiffonner leurs lèvres avec leurs doigts pendant qu'ils lisent. Enfin, FREUD voit dans le plaisir de fumer un autre mode d'excitation de la zone érogène de la bouche. A ce sujet ABRAHAM écrit [2] : « J'ai soigné une fois un nerveux qui ne pouvait se concentrer sur un travail intellectuel que lorsqu'il s'était masturbé. De même, quantité de personnes ne peuvent réfléchir si elles ne mettent leur doigt à la bouche, ne rongent leurs ongles ou leur porte-plume. D'autres se mordent les lèvres ou tirent la langue. Leur autoérotisme ne les laisse travailler en paix que s'il reçoit en même temps une certaine satisfaction. Que, chez certaines personnes, le fait de fumer facilite le travail, peut s'expliquer de cette manière quoiqu'en général les conditions soient plus compliquées. »

LES RAPPORTS DE LA SEXUALITÉ ET DE L'ÉROTIQUE BUCCALE.

Pourquoi a-t-on voulu faire de l'érotique buccale un instinct partiel qui, plus tard, constituera un des éléments de l'instinct sexuel ? Les raisons sont multiples. Il est naturel de considérer le baiser comme un succédané de l'acte de téter. Ce rapprochement n'est pas évident pour celui qui songe à un baiser respectueusement posé sur le front d'un père, mais il faut envisager le baiser tel que l'enfant non éduqué le donne ; il n'en donne pas un seul, mais toute une série, et souvent il le fait de façon rythmique qui rappelle de très près l'acte de téter. L'amoureux revient parfois à cette façon d'embrasser, surtout pendant le coït. Au reste, en français, comme en italien ou en allemand, le langage populaire n'a-t-il pas choisi justement le mot de baiser pour désigner l'acte sexuel ?

apporte un abondant matériel pour illustrer les perversions qui dérivent de l'érotique labiale. Voir aussi HUG-HELLMUTH : *Aus dem Seelenleben des Kindes*. Deuticke, Vienne 1912, dont la première partie est consacrée à l'érotique buccale.

[1] Voir ABRAHAM : ibid., p. 249.

[2] Loc. cit., p. 250.

Le fait que, chez les pervertis (fellateurs et cunilingues), l'excitation des lèvres joue le rôle primordial dans l'amour-nous autorise aussi, semble-t-il, à considérer l'érotique buccale comme étant en partie de nature sexuelle. Chez beaucoup de gens, pour que la volupté du baiser soit complète, il doit en effet être donné dans une partie molle comme la joue, le sein, etc. Ce choix rappelle certainement la volupté ressentie dans la première enfance. N'oublions pas non plus que l'acte de baiser, surtout chez l'adolescent, amène souvent l'érection. Ce fait montre bien que l'érotique labiale, née de l'instinct de nutrition, tend dans la suite à se subordonner à l'instinct sexuel.

Cette partie de la doctrine de Freud a généralement été très mal comprise. Le Dr Paul Courbon[1] écrit : « Donner à tous les actes du nourrisson une fin érotique, c'est non seulement admettre l'existence de l'instinct sexuel dès la naissance, mais encore faire de cet instinct l'unique source de jouissance. » Jamais Freud n'a eu cette intention. Dans ses trois études sur la théorie de la sexualité[2] il montre que l'érotique buccale, tout en étant séparée de l'instinct de nutrition, naît à ses dépens. Il admet donc une satisfaction de la faim, en même temps que celle de l'érotisme. Dans certaines manifestations, deux instincts différents peuvent entrer en jeu ; cela ne veut pas dire qu'on soit autorisé à les réduire à un seul.

Dans son livre remarquable, *La Psychologie de l'Enfant*[3], Claparède fait allusion aux théories de Freud :

« Pour Freud, l'évolution des intérêts se ramène en somme à l'évolution d'un instinct primordial, qui apparaît le premier, et qui est la source de toute activité psychique, *l'instinct sexuel*.

Cette prépondérance que Freud attribue à la sexualité dans le développement mental a fait donner à sa théorie le nom de *pansexualisme*. En voici, brièvement, le principe : la sexualité n'apparaît pas à la puberté, comme on l'admet généralement. Au contraire, dès sa naissance, le bébé manifesterait des tendances érotiques :

[1] « Convoitise incestueuse dans la doctrine de Freud ». *Encéphale*, avril 1914.

[2] Ed. 1915, p. 48.

[3] Kundig, Genève 1921, 8e éd., p. 547.

les sensations agréables suscitées par la bouche, les lèvres et d'autres organes (téter, sucer son pouce, etc.), procureraient une véritable volupté (*la libido*) [1].

Chez lui, le domaine des impressions érotiques ne serait pas encore différencié. Ce ne serait qu'au moment de la puberté que l'instinct de la reproduction se spécialiserait, en se limitant à ce qui touche à la fonction de reproduction. Quant aux tendances érotiques primitives qui ne sauraient concourir à la formation d'un instinct sexuel normal, elles devraient être sublimées, c'est-à-dire transformées en tendances adaptées et de valeur sociale.

Sans entrer ici dans le fond du débat, notons que rien n'autorise à considérer comme sexuels des processus ne participant aucunement à la fonction sexuelle. Dire que le plaisir de téter est un plaisir sexuel n'a à mon avis aucun sens, sans compter que cette hypothèse est en contradiction formelle avec la phylogénèse. (L'instinct sexuel est apparu bien plus tard que l'instinct de nutrition, qui, lui, a évidemment existé dès le début de l'évolution.) Ce qui est le plus vraisemblable, c'est que l'enfant, justement parce qu'il ne possède *pas* encore de tendances sexuelles, concentre sur son instinct de nutrition toutes les ardeurs dont il est capable : l'instinct de nutrition, n'ayant pas encore en l'instinct sexuel le plus redoutable des concurrents, attire à lui et monopolise pour sa satisfaction toutes les énergies du corps et de l'âme. Pourquoi donc la volupté de manger serait-elle une volupté sexuelle ?

D'ailleurs, la véritable pensée de Freud n'a-t-elle pas été trahie par son langage ? Il donne la plupart du temps une extension si grande au mot *libido*, qu'il en fait exactement l'équivalent de ce que j'ai appelé l'*intérêt*, un instinct ou un besoin qui tend à se satisfaire. L'évolution de la libido se ramène aussi à l'évolution de l'intérêt, dont l'objet change au fur et à mesure des nécessités du moment et des besoins de l'organisme. Et la transformation de l'auto-érotisme en hétéro-érotisme qui, selon Freud, serait une des caractéristiques de la puberté, n'est plus qu'un cas spécial de cette loi générale du développement selon laquelle les fonctions diverses progressent de la subjectivité à l'objectivité, du mode du jeu au mode du réel [2]. »

Il ne nous semble pas que, dans ce passage, Claparède ait entièrement compris la pensée de Freud. Lorsque, par exem-

[1] Freud n'a jamais pris le terme de libido dans le sens de volupté, mais seulement dans celui de besoin. (R. de S.)

[2] Page 520.

ple, il fait remarquer qu'au point de vue phylogénétique, l'instinct sexuel est apparu plus tard que l'instinct de nutrition, il est en dehors de la question. FREUD ne s'est jamais prononcé sur la priorité de l'instinct sexuel ou de l'instinct de nutrition, et ce n'est pas parce que celui-ci dépendrait de celui-là qu'il attribue à l'érotique buccale une qualité sexuelle »[1].

Cette qualité vient simplement du fait que le but nutritif de l'acte de téter s'accompagne d'une jouissance indépendante qui, sous forme du baiser, prend plus tard une signification sexuelle. On peut exprimer la même chose avec les termes de CLAPARÈDE, en disant que l'intérêt nutritif a été déplacé sur un intérêt purement érotique. Je tiens à faire remarquer aussi que l' « intérêt » de CLAPARÈDE ne correspond pas entièrement avec la notion de libido de FREUD. Celle-ci représente purement l'intérêt sexuel.

Nous avons insisté sur les rapports de l'érotique buccale avec la sexualité. On peut toutefois se demander si la jouissance labiale n'est pas dans certains cas dépendante avant tout de l'instinct de nutrition. Nous croyons pouvoir répondre affirmativement à cette question. N'oublions pas qu'il n'existe aucun travail sur l'instinct de nutrition, égalant celui de FREUD et de son école, sur l'instinct sexuel. Lorsque, par exemple, un enfant ou un nerveux ne peuvent passer une heure sans sucer un bonbon, pour satisfaire leur érotique labiale, nous croyons qu'il y a là une perversité de l'instinct de nutrition bien plus que de l'instinct sexuel. Il se fait par cet acte une excitation de tout le tube digestif, alors que la zone génitale reste apathique. A mon sens, il serait faux de rattacher toutes les jouissances labiales à la sexualité seulement.

Il n'en reste pas moins que quelques boulimies ont un sens sexuel. ABRAHAM l'a montré à propos de certains cas de cannibalisme, où l'individu cherche à manger l'objet de son amour. Rappelons que l'amoureux, et plus souvent encore l'amou-

[1] Voir le récent échange de lettres entre FREUD et CLAPARÈDE, dans SIG. FREUD : *La Psychanalyse*, trad. YVES LE LAY. Genève, Sonor, 1921, p. 69 et suiv.

reuse, aiment à dire à leur partenaire : « Je voudrais te manger, je voudrais te croquer »[1].

Il semble que la jouissance labiale dépende aussi bien de l'instinct de nutrition, en éveillant la faim, que de l'instinct sexuel en éveillant, par le baiser, l'amour.

L'amour chez les enfants.

Bien des auteurs prétendent encore que l'enfant est asexuel jusqu'à sa douzième année, et refusent de reconnaître un caractère sexuel à certaines manifestations prépubères[2].

Les différences d'intérêts que nous rencontrons dès le plus jeune âge et qui paraissent bien provenir de préoccupations sexuelles, nous empêchent d'être du même avis. Si jeune soit-elle, la fille se montre déjà coquette vis-à-vis du garçon, et celui-ci fait étalage de sa force physique[3].

De plus, un grand nombre d'enfants ont des érections et des éjaculations bien avant d'être formés, et, le plus souvent, nous ne pouvons pas réduire leurs amours à de simples amitiés. Dans *Wahrheit und Dichtung*, Gœthe décrit sa passion pour la sœur de son ami Dérone ; il avait alors dix ans. Paul Musset relate dans la biographie de son frère Alfred que celui-ci, depuis l'âge de quatre ans, avait été follement épris de sa cousine. Nous connaissons aussi les amours de Dante à neuf ans, de Canova à cinq ans, d'Alfièri à dix ans, de Byron à huit ans, de Napoléon à neuf ans, etc., etc.

Stanford Bell[4], un des premiers auteurs qui ait attiré l'attention des savants sur ce sujet, remarque aussi que l'amour

[1] Voir aussi le cas de boulimie que j'ai cité au premier chapitre.

[2] Voir par exemple Stanley Hall : *The Adolescence*, tome II, p. 102 et suiv.

[3] Ces différences ont été notées ces dernières années par : Neumann, *Vorlesungen zur Einführung in die experimentelle Paedagogia und ihre psychologischen Grundlagen*, tome I, p. 145. Leipzig 1907. — Claparède, *Psychologie de l'enfant*. Genève, Kundig 1920, p. 538. — Moll, *Das Sexual-Leben des Kindes*. Walther, Berlin 1909, p. 38-45.

[4] Stanford Bell : « A preliminary Study of the Emotion of Love ». *A. J. O. P.*, Juillet 1902.

chez les enfants n'est pas seulement psychique, mais qu'ils cherchent déjà à s'embrasser ou à ressentir quelque autre contact [1].

A l'âge de quatre ans, par exemple, le petit Hans que FREUD a analysé réclame déjà de pouvoir coucher avec son amie [2]. Entre les cas que nous pouvons considérer comme normaux, et la précocité sexuelle, il y a une série d'intermédiaires dont la limite n'est pas toujours facile à marquer.

FÉRÉ [3] raconte l'histoire d'un garçon de trois ans qui s'était amouraché de sa cousine. Le soir, en rentrant, il eut une érection, et en trouva le sentiment très agréable. Pour le renouveler il s'imaginait tout le temps que sa cousine couchait à ses côtés.

MOLL [4] cite le cas d'un jeune homme qui, depuis l'âge de cinq ans avait eu des érections. Celles-ci avaient été provoquées par des attouchements que sa bonne s'était amusée à faire sur ses parties génitales. A huit ans ce même garçon se mit à coucher avec des petites filles. Il éprouvait une satisfaction complète, alors même que l'éjaculation n'avait pas lieu.

WULFF [5] relate le cas d'une fillette de sept ans, qui, à la suite d'une tentative de coït avec un de ses camarades, souffrait d'absences.

Les faits précités montrent que les enfants ont des tendances sexuelles qui naissent bien avant la puberté. Cependant, chez la plupart d'entre eux, la sexualité ne revêt pas la même forme que chez l'adulte. Aux tendances hétéro-érotiques plutôt rares, se mêlent encore de nombreuses formes auto-érotiques.

[1] Voir *Tagebuch eines halbwüchsigen Mädchens*. Internat. Psa.-Verlag, 1920. — BLEULER : « Sexual Abnormitäten der Kinder. *Jahrbuch der Schweiz. Gesellschaft für Schulgesundheitspflege*, tome IX, 1908, p. 623-645. — STECKEL : « Koitus in Kindesalter ». *Wiener med. Blätter*, 1894, N° 1.

[2] FREUD « Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben ». *Neurosenlehre*, tome III, p. 1-123.

[3] « Précocité et impuissance sexuelle ». *Annales des maladies des organes génito-urinaires*, 1906, tome I, N° 2.

[4] Op. cit., p. 75.

[5] *Zentralblatt für Psa.*, tome II.

Le Sadisme.

On donne le nom de sadisme à une perversité qui recherche une excitation sexuelle par la vue, ou par la représentation de la souffrance d'autrui. Ce nom vient du marquis de Sade, un des types les plus représentatifs du sadisme au XVIIIme siècle. Ce personnage tristement célèbre a décrit ses tendances perverses dans différents livres [1].

Les manifestations du sadisme dans l'enfance peuvent être très diverses : cruauté envers les animaux ; jeux et batailles, où l'instinct combatif et la volonté d'être le plus fort ne sont pas toujours seuls en jeu ; plaisir de tourmenter un frère ou une sœur plus jeunes ou plus faibles ; besoin fréquent de chatouiller ou de fouetter autrui [2].

Il faut distinguer le sadisme (perversité) des tendances brutales dont s'accompagne le coït normal, chez l'homme comme chez certains animaux. C'est dans ce dernier sens qu'on peut considérer le sadisme chez l'enfant comme étant une manifestation sexuelle prépubère et normale.

Moll [3] a critiqué cette manière de voir. Pour lui, les tendances sadiques de l'enfance sont asexuelles, et ce n'est qu'après la puberté que nous les associons à l'instinct de reproduction.

Qu'il y ait beaucoup de cruautés d'enfants qui n'aient pas un caractère sexuel et qui ne soient pas accompagnées d'une jouissance presque spécifique, nous le reconnaissons volontiers. Mais, d'autre part, il nous semble indéniable que bien des actes sadiques et masochistes de l'enfance sont de nature sexuelle. Lorsque le sadisme s'exagère et se développe aux dépens des autres tendances érotiques, il devient une perversité. Régis

[1] « Les 120 journées de Sodome », « Justine », 1781. « La philosophie dans le boudoir », 1795. « Juliette », 1796. Voir aussi l'article de Paul Lacroix, dans la *Revue de Paris* de 1837, et le volume de E. Dühren : *Der Marquis de Sade und seine Zeit*, 1901.

[2] L'Internat. Psa.-Verlag. a publié en 1919 le journal d'une jeune fille, *Tagebuch eines halbwüchsigen Mädchens*, où sont bien décrites les sensations érotiques qui accompagnent le chatouillement.

[3] *Das Sexualleben des Kindes*, p. 125.

nous en raconte un cas typique [1]. On verra par cet exemple que le sadisme-perversité peut prendre naissance dès l'enfance. Il s'agit d'un jeune homme qui, à l'âge de quatre ou cinq ans, avait vu sa sœur fessée par son institutrice. Cette scène lui avait fait grande impression. Deux ans plus tard, sous prétexte de jouer au père, il se mit à fouetter deux fillettes. Qui aime bien châtie bien ! Celles-ci devinrent bientôt la proie de ce gamin. Plus tard, ce pervers se mit à lire tout ce qui paraissait sur la flagellation ; il avait sur ce sujet une bibliothèque magnifique. Le fait de battre, comme la lecture des récits de flagellation éveillait chez lui une excitation génitale. L'éveil sexuel vient souvent à la suite de scènes semblables [2].

Le Masochisme.

Le masochisme est la volupté de souffrir. Voici la définition qu'en donne Krafft-Ebing [3] : « Une perversion psychique de la vie sexuelle, où l'individu, dans ses sentiments et ses pensées sexuelles est entièrement dominé par l'idée d'une soumission à une personne d'un autre sexe, qui le traite de haut, et dont il espère être maltraité et tourmenté. » Le nom de masochisme vient de Leopold von Sacher-Masoch [4].

Le sadisme est presque toujours associé à des tendances masochistes. A cet égard il est intéressant de citer la remarque faite spontanément par un malade de Sadger [5] : « En somme la flagellation active n'est qu'un complèment nécessaire du plaisir qu'on éprouve à être battu, car, inconsciemment, on se dit toujours qu'on fait jouir l'autre. »

Le masochisme mérite aussi d'être considéré comme une manifestation sexuelle prépubère. Chaque cas dont on pour-

[1] « Un cas de perversion sexuelle à forme sadique ». *Arch. d'Anrhrop Criminelle*, tome VII.

[2] Voir encore Ellis : *Das Geschlechtsgefühl*, op. cit., p. 276. — Moll : *Zeitschrift für Psychologie und Pathologie*, 1901. — Eulenbourg : *Sadismus und Mazochismus*, Bergmann, Wiesbaden 1911.

[3] *Psychopathia Sexualis*, Stuttgart 1912.

[4] Voir le livre de Schlichtegrell : *Sacher-Masoch und Masochismus.*

[5] « Die Psa. eines Autoerotikers ». *Jahrbuch für Psa.*, tome V, p. 492.

suit la genèse débute toujours dans les premières années de la vie.

Havelock Ellis a étudié le rôle de la souffrance dans la sexualité. De même que la peur, il la considère comme une sorte de tremplin qui exaspère la sensibilité de l'individu et le rend plus apte à éprouver en même temps la jouissance sexuelle. Il raconte le cas d'une femme [1] qui, à l'âge de cinq ans, fut battue par un garçon qu'elle aimait. Depuis, elle n'avait qu'un désir, satisfait trop rarement à son gré, celui de se faire fesser par un homme. Les cas de ce genre sont très fréquents.

Chez les enfants normaux, le désir de souffrir se retrouve sous des formes plus atténuées, et souvent n'existe que pendant de courtes périodes. Au reste, il manque encore d'études approfondies sur le sadisme et le masochisme chez les enfants normaux.

Nous n'avons pas épuisé la liste des manifestations hétérosexuelles de l'enfance ; il faudrait encore parler de la fellation, qui n'est pas rare dans les premières années de la vie, et qui souvent exerce une très grande influence sur le développement ultérieur de l'individu. Elle est, chez ceux qui la pratiquent passivement une suite de l'érotique buccale, et le pénis est probablement un substitut du sein; elle apparaît surtout dans la première enfance.

Il faudrait aussi parler des enfants cunilingues et des enfants fétichistes [2].

Moll [3] rapporte plusieurs cas de fétichisme et montre comment l'origine de cette perversité se retrouve toujours dans la sexualité infantile. C'est par exemple le cas d'un homme de 31 ans, avec fétichisme des pieds. Son amour date de l'âge de six ans, un jour qu'il vit le pied nu de la femme de chambre.

Dans son roman autobiographique *Nicolas*, Rétif de la Bretonne raconte qu'à l'âge de dix ans, il avait déjà un réel fétichisme pour les pieds des femmes.

[1] *Das Geschlechtsgefühl*, p. 144.

[2] Voir par exemple Abraham : « Bemerkungen zur Psa. eines Falles von Fuss- und Korsett-Fetischismus ». *Klinische Beiträge zur Psa.*, p. 84-95.

[3] *Das Sexualleben des Kindes*, p. 119 et suiv.

Ce serait aussi le lieu de parler des voyeurs, des exhibitionnistes, et de bien d'autres questions de ce genre, mais cela nous entraînerait trop loin.

Manifestations auto-érotiques.

L'Onanisme ou Erotique génitale.

Quoique, dans la vie sexuelle, la prépondérance génitale n'arrive qu'à la puberté, chez l'enfant très jeune, la masturbation joue déjà un rôle. Nous n'avons pas l'intention de traiter ici tous les problèmes concernant l'onanisme. Nous voudrions simplement faire quelques remarques indiquant l'attitude générale des psychanalystes à ce sujet. Constatons d'abord qu'on ne sait pas si tout être passe par des phases de masturbation. En tous cas l'onanie est extrêmement répandue.

Freud a montré (*Drei Abhandlungen*), et bien des auteurs après lui ont confirmé que le nourrisson déjà se masturbait [1]. Sadger [2] écrit : « Pour moi, la masturbation doit être reportée aux soins que reçoit le nourrisson. Ce fait, et le facteur constitutionnel, expliquent les différents modes de cet acte. Le petit garçon est excité au scrotum, la fillette aux parties externes et internes de la vulve. Chez quelques enfants le plaisir de cette excitation est si grand qu'ils en réclament toujours à nouveau la satisfaction et que, dès le berceau, ils deviennent d'actifs masturbateurs. »

Cette perversité précoce est souvent facilitée soit par la manière de vêtir le bébé, soit par la façon que certaines bonnes ont de le bercer en le prenant entre les jambes. Il ressent ainsi une jouissance qu'il cherche à renouveler par lui-même.

L'enfant ne se masturbe généralement pas du berceau à la puberté, sans phases d'interruption. Les causes déterminantes de cette périodicité sont encore mal connues. Elles semblent bien correspondre en une certaine mesure à des involutions phy-

[1] Voir Moll et aussi Hug-Ellmuth, op. cit.

[2] *Die Onanie*, 14 Beiträge zu einer Discussion der Wiener Psa. Vereinigung. Wiesbaden, Bergmann, 1912, p. 23.

siologiques, mais le plus souvent des causes psychiques entrent également en jeu. Aujourd'hui que la psychanalyse ne s'attache plus seulement à trouver les émotions infantiles, mais aussi les réactions qu'elles provoquent, ou les motifs de refoulement, il est probable qu'elle pourra bientôt jeter un jour nouveau sur cette question. D'une façon générale on peut dire que les âges de prédisposition à l'onanisme semblent être de un à deux ans, de cinq à sept ans, et depuis onze ans. Cette dernière période s'arrête généralement chez la fille lorsque commencent les règles.

On sait que dans les milieux médicaux et pédagogiques, on est très peu d'accord sur les effets de la masturbation. Tissot, le célèbre médecin lausannois de la fin du XVIIIme siècle, dans son ouvrage sur l'onanie, resté longtemps classique, attribuait à cette habitude les plus fâcheuses conséquences. Ce livre eut une influence désastreuse, il poussa bien des gens au suicide. Depuis, en dehors des milieux cléricaux, l'avis a considérablement changé.

En 1908, Bleuler attribuait encore une certaine importance aux dommages physiques que pouvait amener la masturbation [1] : « Beaucoup de jeunes onanistes lorsqu'ils deviennent adultes sont à plusieurs points de vue anormaux dans leur vie sexuelle. Ils en souffrent beaucoup. La constante excitation du système nerveux toujours dans la même direction comme aussi la perte exagérée de corps albumineux importants cause certainement des dommages. » Dans ce même ouvrage, Bleuler attribuait un grand rôle aux idées qui accompagnent l'onanisme. « Les pires conséquences, disait-il, sont d'ordre psychique. On dirait qu'une obscure mais puissante force de notre esprit s'oppose à l'emploi pervers de notre instinct sexuel, et si nous voulons passer outre, cette force se change en remords. » Plus tard, Bleuler a montré que l'onanisme, s'il n'est pas accompagné du sentiment de culpabilité, n'amène dans la plupart des cas, aucun désordre physiologique [2].

[1] Bleuler : *Sexual-Abnormitäten der Kinder*, p. 629.

[2] *Lehrbuch der Psychiatrie*, Springer, 1914, et *Das Undiziplinierte Autistische Denken*, Springer, Berlin 1919.

Parmi les psychanalystes, il en est pourtant qui attribuent certains dommages physiques à l'onanisme. Ferenczi [1] a décrit des symptômes assez précis, même chez les gens qui paraissent supporter allégrement la masturbation. Elle produit ce qu'il appelle la « neurasthénie d'un jour », caractérisée par une fatigue ressentie surtout dans les jambes au lever, par des insomnies, une certaine lourdeur gastrique, une grande sensibilité à la lumière et au bruit. Ferenczi considère que ces symptômes sont d'ordre physiologique et ne peuvent être influencés par l'analyse. Voici comment il s'explique l'étiologie de ces troubles : « Si l'on regarde, touche et embrasse l'objet de son amour, on éprouve une excitation vive des zones érogènes optiques, tactiles, labiales et musculaires. Ces zones déchargent automatiquement les organes génitaux d'une partie de l'excitation... dans l'onanie, tous les organes sensoriels sont laissés de côté et l'éréthisme est concentré uniquement sur les organes génitaux et sur les fantaisies sexuelles. » Cependant, d'une façon générale, l'avis des psychanalystes est que les conséquences de l'onanisme sont surtout dues aux fantaisies dont on accompagne cet acte. Voici par exemple ce qu'écrit Sadger [2] :

Freud a déjà rendu attentif au fait que l'onanie n'exprimait pas un concept unique, ne représentait pas une perversion précise, mais simplement un acte, une manipulation voluptueuse dans laquelle nous devons introduire le désir par une fantaisie. L'important dans l'acte de la masturbation n'est pas tant ce qui se passe, que ce que nous pensons. C'est par l'imagination, ou la représentation sexuelle qui l'accompagne, que l'onanisme prend sa vraie signification. On peut, par exemple, se masturber avec des pensées sadiques ou sodomiques, comme on peut le faire en se représentant un coït normal ou un acte d'homosexualité, ou une admiration fétichiste. Toutes les perversités peuvent entrer en jeu. L'essentiel reste toujours la fantaisie, et non pas le frottement ou la pression.

Moll [3] dit aussi qu'il n'est pas prouvé que l'onanie pratiquée

[1] *Die Onanie*, op. cit.
[2] *Die Onanie*, etc., p. 11.
[3] *Das Sexualleben des Kindes*, p. 169.

dans l'enfance soit nécessairement dangereuse. Mais il estime qu'une longue pratique de la masturbation augmente les chances de péril. Il en est de même lorsque l'on use de moyens artificiels pour produire l'orgasme génital.

Steckel considère l'onanie comme générale et normale. Pour lui, elle ne produit des troubles psychiques que chez ceux qui en ont peur ou qui croient devoir vivre dans l'abstinence. Il écrit : « Nous pouvons toujours observer à nouveau que la névrose éclate dans les périodes de continence, et c'est à tort qu'on a considéré la masturbation comme la cause de la maladie; celle-ci est due à l'abstinence. [1] » Janet a publié plusieurs cas qui illustrent cette idée. On en trouvera aussi des exemples dans le livre de Steckel [2] et, dans sa brochure *Keuschheit und Gesundheit* [3], il montre que la masturbation a été pratiquée journellement chez nombre de gens devenus très âgés, sans qu'ils en aient jamais souffert. Pour lui, l'abstinence, ou au contraire un grand excès, peuvent seuls amener une névrose. Et il estime que l'excès est très rare.

Steckel a aussi élargi le sens du mot onanisme, en démontrant que la masturbation n'était pas toujours éveillée par un frottement, mais qu'elle l'était souvent par des fantaisies répétées, des lectures, des conversations ou des craintes. Il raconte que, parmi ses clients, il eut un homme qui faisait de discrètes exhibitions, puis se représentait qu'un agent de police allait l'arrêter et, sous l'empire de la peur, l'érection devenait complète et provoquait l'éjaculation. Il raconte de même le cas d'un individu qui se donnait des devoirs à accomplir en un temps très court ; il craignait alors de ne pas arriver au bout, et cette appréhension amenait chez lui l'érection. Il voulait par exemple lire tant de pages en dix minutes, aller à la gare en sept minutes, etc.

Chez ceux qui se masturbent, surtout chez les enfants, les chiffres et les dates jouent un grand rôle. Certains, luttant contre leurs mauvaises habitudes, se disent : Je tiendrai jus-

[1] *Die Onanie*, etc., p. 34.
[2] *Onanie und Homosexualität*, Vienne 1921.
[3] Knepler, Vienne.

qu'au 18 de ce mois, puis se fixent une nouvelle échéance au 24, etc., etc. Ils finissent par être obsédés de toutes ces dates et chiffres qu'ils se répètent sans cesse. D'autres enfants veulent faire un travail en dix minutes ; s'ils n'y arrivent pas ils se masturbent en manière de punition. D'autres encore, évitant simplement l'éjaculation, se disent qu'ils se masturberont jusqu'à ce qu'ils aient compté jusqu'à tant.

Presque tous les obsédés de chiffres sont des onanistes. Il serait intéressant de savoir si la sublimation de cette tendance a pu développer des goûts et des capacités pour les mathématiques. La haine que quelques enfants portent à l'arithmétique pourrait bien dans certains cas venir d'un refoulement de ces obsessions et des tendances qu'elles représentent. Mais il manque encore de travaux précis sur ce sujet.

Il n'est pas rare non plus de trouver des enfants qui se masturbent sous l'influence de fantaisies ou d'hallucinations obsédantes. Voici par exemple le cas d'un garçon de six ans qui voit une sorcière lui promettant monts et merveilles, — et, chose curieuse, — une belle intelligence et une grande force physique [1] s'il se livre à son vice. Ce même enfant se croit parfois au-dessus d'une fosse à lions, obligé de la traverser sur une corde. Chaque fois que, dans son hallucination, il se sent tomber, il est contraint de se masturber.

Brill [2] constate que certaines fantaisies semblent être des équivalents ou des substituts de la masturbation. Un de ses malades, par exemple, lui raconta ce qui suit : « J'étais au travail lorsque tout à coup je me mis à penser à ce que je ferais si je possédais deux mille dollars. Je me vis ouvrant un magasin et gagnant de grosses sommes d'argent... Avec cet argent je fondais un grand établissement industriel occupant un personnel immense en l'obligeant à travailler de longues heures contre un très petit salaire. J'augmentais encore mes affaires. J'avais des centaines d'employés travaillant à mon service. Je devenais de plus en plus important... Lorsque soudainement

[1] Cfd. la promesse de Satan à Adam s'il mange le fruit défendu.
[2] *Psychanalysis*. Saunders and Co., London 1914, p. 253.

je pousse un grand cri : il me semble avoir perdu tout mon argent à Wall Street. »

Brill écrit à ce sujet : « Si nous considérons les différentes phases de cette fantaisie, et que d'autre part nous pensions à l'acte de la masturbation, une analogie s'impose. Ici comme là, il y a un désir préliminaire, suivi d'un stade de jouissance allant en augmentant... La dépression finale correspond au même stade du coït, ou de son substitut inadéquat, la masturbation... Post coitum animal triste. »

Pendant le XIXme siècle on a surtout attribué l'étiologie de l'onanisme à la dégénérescence. Il est certain que bien d'autres causes entrent en jeu. Nous avons parlé des influences néfastes que l'enfant pouvait ressentir dès le berceau. Freud a aussi attribué un certain rôle au « complexe de castration ». Selon lui, lorsque le garçon s'aperçoit que la fille n'a pas de pénis, il la trouve indigne d'être l'objet de son amour ; il se replie alors sur lui-même ou devient un homosexuel. Nous croyons que, pendant ces dernières années, l'importance de ce complexe a été exagérée par les psychanalystes. Un pareil traumatisme n'est pas nécessaire pour apprendre au garçon que son pénis est une zone érogène. L'expérience de tous les jours se charge de le lui montrer. Remarquons aussi que dans l'homosexualité ce n'est pas le pénis du partenaire qui l'excite, mais bien la zone anale, qui elle, ressemble aux organes de la femme [1].

Rank [2] a essayé de déterminer les traits de caractère propres au masturbateur. Il remarque que celui-ci est souvent menteur et voleur. Ceux qui refoulent fortement leurs tendances onanistes deviennent souvent des fanatiques de la vérité et des scrupuleux exagérés.

Dans cet exposé décousu, nous n'avons fait qu'esquisser

[1] Voir à ce sujet Freud : « Analyse der Phobie eines funfjährigen Knaben ». *Neurosenlehre*, tome III, p. 92.

A ce propos le Prof. Freud me communique la note suivante : « L'homosexuel cherche presque toujours un composé de l'homme et de la femme. Dans la genèse de cette perversité, la zone anale joue un rôle beaucoup moins considérable que le pénis. Le seul trait constant dans l'homosexualité est l'importance attachée au pénis. »

[2] *Die Onanie...*, p. 120 et suiv.

quelques points concernant la masturbation ; nous voulions surtout insister sur la fréquence de cette habitude chez l'enfant, sur son caractère sexuel, et sur le fait que l'enfant déjà l'accompagnait de représentations très diverses, et particulièrement du sentiment de culpabilité. Il importe, lorsqu'on déshabitue un garçon ou une fille de l'onanisme, d'être très prudent dans les sentiments qu'on éveille chez lui.

L'Erotique Anale.

Freud a rendu attentif, en 1905,[1] au fait qu'à côté des zones érogènes génitales et buccales, la zone anale jouait aussi un rôle. L'excitation de cette zone débute souvent dès le plus jeune âge. Quelques enfants éprouvent une certaine volupté à retenir leurs excréments. Chez d'autres, l'habitude d'irriter la région anale vient de ce qu'on les a laissés trop longtemps sur le pot. Ils se sont alors habitués à ouvrir et fermer l'anus, et à trouver une certaine volupté à ce jeu. La jouissance ne paraît du reste pas être limitée à la muqueuse, mais les muscles y participent aussi par leur état de contraction. Beaucoup d'enfants, pour exaspérer cette jouissance, lorsqu'ils ont déjà retenu un certain temps leur matière, s'amusent à uriner avant de lâcher leurs excréments. La zone anale doit ainsi lutter contre toute la presse abdominale. De telles habitudes amènent souvent des constipations opiniâtres.

Cette érotique a été rattachée à la sexualité pour divers motifs.

On sait le rôle qu'elle joue chez les homosexuels, mais indépendamment de cela, après la puberté, chez beaucoup de gens, l'excitation anale produit une érection. Elle est souvent recherchée par des moyens artificiels autres que la rétention des matières. Sadger[2] rapporte le cas d'un garçon qui s'amusait, en se promenant, à pincer une pierre entre ses fesses, ce qui lui procurait une sensation agréable. Bleuler[3] raconte le cas d'une dame qui, depuis son enfance, retenait ses matières sou-

[1] *Drei Abhandlungen.*

[2] *Die Psa. eines Autoerotikers.*

[3] *Sexualabnormitäten der Kinder*, etc., p. 638.

vent pendant plus d'une semaine. Chaque fois que le besoin devenait trop impérieux, elle s'accroupissait, introduisait le talon d'un soulier entre les fesses et soutenait ainsi la musculature du périnée. Elle ne put du reste jamais se défaire entièrement de cette habitude.

D'une façon générale, l'enfant est encore très jeune lorsqu'il refoule les jouissances anales, et beaucoup d'adultes ne se souviennent pas d'avoir passé par cette phase.

En 1908, FREUD [1] a montré que, chez les gens qui avaient fortement sublimé ces tendances, ou qui les refoulaient, certains traits de caractère semblaient en dériver directement [2].

Il a surtout insisté sur cette triade : Personne ordrée, économe jusqu'à l'avarice et entêtée. L'ordre viendrait d'un besoin de propreté ; il est même possible que l'enfant rationalise un certain temps sa masturbation anale en se disant que c'est pour être propre qu'il s'y livre, et non pour jouir. FREUD, ainsi que la doctoresse HUG-HELLMUTH, ont montré que le goût du ménage et des soins aux enfants venaient parfois d'une sublimation de cette érotique. Les paroles spontanées du petit Hans [3], comme l'article précité de SADGER, en donnent de bons exemples. JONES a complété cette description en montrant que les gens qui cultivent l'érotique anale étaient souvent lents d'esprit, et passaient difficilement d'un sujet à un autre. Ce sont des personnes insistantes, ayant facilement la conviction qu'elles seules peuvent faire les choses bien, et qui aiment à porter les responsabilités de tous les détails d'une entreprise. A côté de leur caractère entêté, ces gens présentent aussi dans certains domaines une grande docilité. Ils ne jouissent d'une

[1] *Charakter und anal erotik. Neurosenlehre*, tome II, p. 132 et suiv.

[2] Ces constatations furent confirmées par JONES : *The anal erotic and character traits.* Papers on Psa. London, Baillères, Tyndall 1920, p. 664-689. — BRILL : *Chapitre sur anal erotic.* Psa. 1914. — SADGER : *Anal Erotik und anal Charakter.* Heilkunde 1920, p. 43. — HATTINGBERG : « Anal erotik, Angstlust und Eigensinn ». *Internat. Zeitschrift für Psa.*, tome II, p. 244. — BLEULER : « Studien über den Perversen Charakter ». *Zentralblatt für Psa*, tome IV, p. 13. — OWEN BERKLEY HILL : « Psychology of the anus ». *Indian Med. Gazette* 1913, p. 301. — LORD ANDRÉAS SALOMÉ . « Anal und Sexuai ». *Imago*, tome IV, p. 249.

[3] *Neurosenlehre*, tome II, p. 82.

chose que si elle est parfaite, le moindre défaut leur gâte tout. Ils ne peuvent écrire une lettre si tous les objets, sur leur table, ne sont pas à leur place, et présentent une foule de pédanteries analogues.

Remarquons encore que certains pédiatres, indépendamment des psychanalystes, cherchant à déterminer le caractère d'enfants sujets aux entérites, sont arrivés à des conclusions assez semblables [1]. Notons aussi que les gens qui ont une forte érotique anale, sont presque toujours des sadiques accentués [2]. Cependant il importe d'être très prudent dans ce genre de déductions, si intéressantes soient-elles.

Les manifestations de coprophilie sont très voisines de l'érotique anale. JONES [3] a étudié le caractère des gens qui ont refoulé leurs tendances coprophiles. Mais ce problème nous écarterait trop de notre sujet, les liens de cette perversion avec la sexualité étant trop éloignés [4].

L'érotique teintée de sexualité n'est pas limitée à ces zones. Je répète encore une fois la parole de ROUX : « Nous aimons avec tout notre corps. » Il y a une érotique de la peau qui se satisfait au contact de l'autre sexe, et qui souvent apparaît dès l'enfance avec un caractère hétéro-érotique, quoique plus souvent elle reste auto-érotique. ABRAHAM a étudié l'érotique de la région auriculaire [5]. FREUD et plusieurs de ses élèves ont rapporté à l'érotique peaucière et musculaire de l'enfance, la joie de se balancer, de se battre, de se gratter, etc. Nous croyons aussi que parfois ces actions revêtent une qualité sexuelle, mais ce n'est certainement pas toujours le cas. N'oublions pas que notre sensibilité et notre force musculaire ne se développent pas dans le seul but de la reproduction.

[1] Voir CZERNY *Der Arzt als Erzieher des Kindes*, 1908.

[2] Voir à ce propos FREUD : « Disposition zur Zwangs-Neurose ». *Zeitschrift für Aerztlich. Psa.*, tome I, p. 525.

[3] Ibid.

[4] Voir FREUD *Neurosenlehre*, tome II, p. 136, et RANK : *Psychanalytische Beiträge zur Mythenforschung*. Internat. Psa.-Verlag, 1921.

[5] Voir *Beiträge*, etc., op. cit.

Le Narcisme.

Le narcisme est la tendance qui consiste à se prendre soi-même comme objet de sa sexualité. Le romancier espagnol Valera, dans son livre *Genie y Figura*, nous donne sous les traits de son héroïne Raphaella un type parfait de narcisme :

> Je tombe dans une puérilité qui peut être aussi innocente que vicieuse, que d'autres en jugent ! Je sais seulement que c'est un acte de pure contemplation, une admiration désintéressée de la beauté. J'imite Narcisse. Je pose mes lèvres sur la surface fraîche du miroir et je baise mon image. C'est l'amour de la beauté ! Ce baiser ingénu donné sur une image sans volume et sans corps n'est qu'une expression de l'amour de la beauté. Ah ! la tendresse et la passion pour ce que Dieu a créé !

Moll [1] cite le cas d'un jeune homme qui portait toujours un miroir sur lui, afin de pouvoir s'admirer sans cesse ; Féré [2], celui d'une femme qui éprouvait une vraie jouissance sexuelle à baiser sa propre main.

Le narcisme n'est pas un simple auto-érotisme, il est la manifestation d'une libido qui a été ramenée de l'objet extérieur sur soi-même [3]. On le rencontre dès l'enfance. Filles et garçons aiment à se caresser ou à embrasser leur propre corps. Ils s'admirent devant la glace et sont satisfaits d'eux-mêmes.

Avec l'étude de ces manifestations héréto- et auto-érotiques, nous sommes loin d'avoir épuisé la vie sexuelle de l'enfant. Il faut parler encore des rêves, de la peur, de la curiosité et des traumatismes sexuels.

Gualino [4], ainsi qu'un grand nombre d'autres auteurs, font remonter les premiers rêves érotiques à l'âge de sept ans. Freud et son école ont montré que, même chez les normaux, ils pouvaient apparaître déjà vers trois et quatre ans. Ce sont souvent des

[1] *Die Konträre sexual Empfindung*. Berlin, 3e éd., p. 228.

[2] *Instinct sexuel*, 2e éd., p. 271.

[3] Cfd. Freud : « Zur Einführung des Narzismus ». *Neurosenlehre*, tome IV, p. 78-112, et *Jenseits des Lustprinzips*, op. cit.

[4] « Il sogno erotico nell uomo normale ». *Rivista di Psicologia*, janvier-février 1907.

rêves d'angoisse, et ceci nous amène à parler des rapports de la peur et de la sexualité. Le sentiment de frayeur apparaît dans la première enfance au moment où le bébé se sent abandonné de son objet aimé, qui en l'occurence est presque toujours sa mère [1]. STECKEL, dans son livre sur les états nerveux d'angoisse a consacré un chapitre à l'angoisse chez les enfants [2]. Il confirme les vues de FREUD sur l'étiologie sexuelle de ces émotions. Pour BLEULER [3], la peur pathologique est presque toujours liée à la sexualité. De son côté MOLL raconte qu'il a rencontré nombre d'enfants qui, au moment de passer un examen, sous l'empire de la peur, avaient une érection. Cependant, il ne faudrait pas généraliser ces faits.

La curiosité sexuelle est souvent très précoce. Elle vient en général à la suite de traumatismes psychiques, et éveille en même temps l'intérêt de l'enfant sur quantité d'autres problèmes ; elle est un des motifs qui font le plus travailler son imagination, et le poussent à interroger faits et gens pour s'instruire [4].

Dans son enfance, l'individu peut être l'objet d'un attentat à la pudeur, ou aux mœurs ; il peut aussi surprendre le coït de ses parents, et ces faits créent chez lui des traumatismes sexuels dont la conséquence peut être grave. Ils amènent généralement à refouler la sexualité normale et laissent se développer une perversité ou une névrose.

Avant de conclure, rappelons qu'une des grandes découvertes de FREUD a été de marquer l'attachement du garçon pour sa mère (Complexe d'Œdipe) et celui de la fille pour son père (Complexe d'Electre). Cette affection s'accompagne de sentiments de jalousie et même de haine envers le parent du même sexe. Elle est une manifestation qui se rencontre dans la première enfance, mais que nous refoulons rapidement sous l'influence de l'éducation et de l'évolution des intérêts. Le carac-

[1] FREUD : *Drei Abhandlungen*, p. 85.
[2] Pages 232 à 271.
[3] Op. cit., p. 635.
[4] FREUD : « Ueber infantile sexual Theorien ». *Neurosenlehre*, tome II, p. 159, et *Drei Abhandlungen*, p. 58 et 59. Voir encore MELANIE KLEIN : « Eine Kinder Entwicklung ». *Imago* 1921, p. 251-309.

tère exclusif de cet amour, le fait que lorsqu'il persiste au delà de la puberté, il peut empêcher l'individu de se marier, nous permettent de le rattacher à la sexualité. Ceci explique la fréquence des délits incestueux et de tendances analogues qui se manifestent chez les névrosés.

Résumons la pensée de Freud : Toutes les perversités de l'adulte existent sous une forme atténuée chez l'enfant normal. Au moment de la puberté ces tendances se subordonnent à l'instinct de reproduction proprement dit. Si l'une d'entre elles, au lieu de céder le pas au besoin génital, reste dominante, il y a perversité. La prédominance génitale fait oublier à l'adulte l'intérêt qu'il portait autrefois aux autres zones érogènes. Ce déplacement de la libido est un refoulement biologique [1], une évolution des intérêts [2]. Le refoulement de la sexualité normale provoque soit une perversion, soit une névrose, cette dernière étant considérée par Freud comme étant le négatif d'une perversion.

[1] Rivers et Flügel.
[2] Claparède.

CHAPITRE III

Psychologie du rêve.

Freud se plait à dire que ce sont ses malades, et non lui, qui ont souligné l'importance du rêve dans les névroses. C'est parce que son attention a été attirée par eux, qu'il a étudié ce sujet.

L'utilité du rêve est double. 1. L'état onirique favorise l'hypermnésie. 2. Le rêve, comme le symbole morbide, manifeste la réalisation d'un désir refoulé.

L'Hypermnésie dans le rêve.

Beaucoup d'auteurs avant Freud avaient déjà remarqué que, dans l'état onirique, notre mémoire est souvent meilleure qu'à l'état de veille. En voici quelques exemples :

Maury, dans son livre sur *Le Sommeil et les Rêves* [1], raconte ce qui suit :

J'ai passé mes premières années à Meaux, et je me rendais souvent dans un village voisin nommé Trilport, situé sur la Marne, où mon père construisait un pont. Une nuit, je me trouve en rêve transporté aux jours de mon enfance et jouant dans ce village de Trilport ; j'aperçois, vêtu d'une sorte d'uniforme, un homme auquel j'adresse la parole, en lui demandant son nom. Il m'apprend qu'il s'appelle

[1] 4e éd., Didier, Paris 1870, p. 92.

C..., qu'il est garde du port, puis disparaît pour laisser la place à d'autres personnages. Je me réveille en sursaut avec le nom de C... dans la tête. Etait-ce là une pure imagination, ou y avait-il eu à Trilport un garde du port du nom de C... ? Je l'ignorais, n'ayant aucun souvenir d'un pareil nom. J'interroge quelque temps après une vieille domestique, jadis au service de mon père, et qui me conduisait souvent à Trilport. Je lui demande si elle se rappelle un individu du nom de C..., et elle me répond aussitôt que c'était un garde du port de la Marne quand mon père construisait son pont. Très certainement je l'avais su comme elle, mais le souvenir s'en était effacé. Le rêve, en l'évoquant, m'avait comme révélé ce que j'ignorais.

Un autre jour, écrit ailleurs MAURY [1], le mot de Mussidan me vint soudain à l'esprit ; je savais bien que c'était le nom d'une ville de France, mais où était-elle située, je l'ignorais, ou pour mieux dire, je l'avais oublié. Quelque temps après, je vis en songe un certain personnage qui me dit qu'il arrivait de Mussidan ; je lui demandai où se trouvait cette ville. Il me répondit que c'était un chef-lieu de canton du département de la Dordogne. Je me réveille... je me hâte de consulter un dictionnaire géographique, et, à mon grand étonnement, je constate que l'interlocuteur de mon rêve savait mieux la géographie que moi.

Citons encore HAVELOCK ELLIS dans son livre *Le monde des rêves* [2] :

Je rêvai que j'étais en Espagne, et que j'avais à rejoindre quelques amis à un endroit qui s'appelait, croyais-je, Daran ; mais en arrivant au guichet, je ne pus plus me rappeler si c'était Daran, Varan ou Zaran, toutes localités qui d'ailleurs, croyais-je, existaient. Au réveil, je notai mon rêve, exactement comme je viens de le dire, mais fus incapable de me rappeler aucune localité, en Espagne ou ailleurs, correspondant à un de ces noms... Mais en consultant les guides et les indicateurs de chemin de fer espagnols, je trouvai que, sur la ligne entre Saint-Sébastien et Bilbao, il y avait réellement une petite station balnéaire bien située, appelée Zaran, et je me rendis compte en outre que j'avais passé à cette station deux cent cinq jours avant la date de mon rêve [3].

[1] Page 142.
[2] Traduction de LAUTREC, Edit. *Mercure de France*, Paris, p. 275.
[3] Voir d'autres exemples encore dans FREUD : *Traumdeutung*, 1914, p. 8 et suiv.

Notre mémoire onirique nous permet de reproduire quantité de souvenirs d'enfance qui jouent un rôle dans notre personnalité inconsciente, mais dont nous n'avons aucun souvenir à l'état de veille. VOLKELT, bien avant FREUD, écrivait déjà : « C'est une chose remarquable que ce soient surtout des souvenirs de notre enfance et de notre jeunesse qui apparaissent dans nos rêves. Ce sont des choses auxquelles nous ne pensions plus depuis longtemps, qui avaient perdu pour nous toute importance. »

Ce qui précède montre l'intérêt qu'il y a à faire concentrer les pensées d'un malade sur ses rêves. Ils expriment souvent un souvenir ou une émotion pénibles, qui avaient été refoulés.

LE CONTENU MANIFESTE ET LE CONTENU LATENT DES RÊVES.

L'image onirique ne représente pas toujours le souvenir lui-même, mais souvent elle forme un conglomérat de réminiscences, qui se sont condensées en une image mixte, et plus ou moins incohérente. En demandant au malade de laisser aller librement le jeu de ses associations spontanées à propos de chaque élément de cette image, on arrivera à dissocier les différentes idées qui s'étaient condensées en un seul symbole. C'est pourquoi FREUD distingue, dans le rêve, le contenu manifeste représenté par l'image onirique, du contenu latent formé de toutes les idées plus ou moins directement liées à cette image.

Les mots, comme les images, peuvent être condensés dans un rêve. L'exemple suivant est emprunté à FREUD [1]. Ce dernier avait reçu une brochure d'un physiologiste qui, peu de temps avant, avait publié une étude sur Ibsen. FREUD en trouva le style assez médiocre et, la nuit suivante, il se réveilla sur ces mots : « Das ist ein wahrhaft norekdaler Stil ! ». Le mot norekdal exprime par sa terminaison le style pompeux (kolossal, pyramidal) et est formé des noms de deux héros d'Ibsen (Nora et Ekdal). Il condense donc une foule d'idées, faisant appel à l'auteur de la brochure, à Ibsen, au style du professeur de physiologie ; peut-être même que ce rappel des

[1] *Traumdeutung*, 1914, p. 221.

personnages d'Ibsen est là pour indiquer combien les idées de la brochure en question sont vagues, confuses et baroques. Cet exemple nous fait bien saisir quels sont les procédés de l'activité onirique et, d'une façon plus générale, de l'activité de l'inconscient.

Ceci donné, il est plus facile de se rendre compte de la genèse de nos rêves. Si l'image onirique est un symbole, le rêve prend une signification, et, en cherchant celle-ci, nous trouverons en même temps les idées, les sentiments et les instincts qui ont présidé à sa création.

Le mécanisme du rêve. (Facteurs externes, physiologiques et psychiques.)

Nos rêves sont-ils créés seulement par les préoccupations récentes de notre esprit, ou bien les excitations extérieures, comme le bruit de la rue, le froid et le chaud, agissent-elles aussi ? Certains auteurs ont fait dépendre toutes les images de nos rêves, des perceptions confuses que nous avons pendant le sommeil. On ne saurait nier que celles-ci ont une influence.

Maury a fait entrer l'étude des rêves dans une phase expérimentale. Il se faisait réveiller par différents moyens, et cherchait ensuite s'il y avait un lien direct entre les sensations perçues et le contenu de ses rêves. Voici quelques exemples : On frotte à ses oreilles des pincettes contre des ciseaux ; Maury entend des cloches qui sonnent l'alarme, et se croit aux jours de 1848. J'ai fait moi-même une expérience analogue une fois que je faisais respirer de l'eau de Cologne à une personne endormie ; elle rêva qu'elle se promenait en Sicile, sur des chemins embaumés de fleurs.

Hervé de Saint-Denis cite le cas suivant [1] :

Un soir que mon ami dormait depuis une demi-heure environ, je m'approche de son lit, je prononce à mi-voix quelques commandements militaires : Portez arme ! Apprêtez arme ! etc., et je l'éveille doucement. Eh ! bien, lui dis-je, cette fois encore n'as-tu rien rêvé ? — Rien, absolument rien, que je sache. — Cherche bien dans ta

[1] *Les Rêves et les moyens de les diriger*, p. 251.

tête. — J'y cherche bien, et je n'y trouve qu'une période d'anéantissement très complet. — Es-tu bien sûr, demandais-je alors, que tu n'as vu ni soldat... — A ce mot de soldat, il m'interrompt comme frappé d'une réminiscence subite : C'est vrai ! c'est vrai ! — me dit-il — oui, je m'en souviens maintenant. J'ai rêvé que j'assistais à une revue. Mais comment as-tu deviné cela ? Je demandai la permission de garder mon secret jusqu'à ce que j'eusse renouvelé l'expérience. Cette fois, je murmurai près de lui des termes de manège, et une conversation presqu'identique s'établit entre nous deux, dès qu'il fut réveillé. Il n'avait d'abord présente à l'esprit la notion d'aucun rêve, puis il se rappelait sur mes indications celui que mes paroles avaient provoqué ; et, mis dans cette voie de réminiscence, il retrouvait en outre le souvenir de plusieurs visions antérieures, dont mon intervention avait troublé le cours.

Peu de temps après cette seconde expérience, j'en fis encore une troisième qui n'eut pas moins de succès. Au lieu d'employer la parole comme moyen d'influencer le rêve de mon compagnon de route, je m'étais servi de petits grelots légèrement agités, dont le bruit avait suscité l'idée que nous poursuivions notre voyage dans une malle-poste qui parcourait les grands chemins.

Les excitations externes ne sont pas les seules à influencer nos rêves. Les besoins physiologiques, comme aussi tous les changements qui se passent à l'intérieur de notre corps, influencent la plupart du temps nos représentations oniriques. Le rêve inventé, ou rapporté par Jules Romains dans son roman *Les Copains*, est bien typique à cet égard. En voici le texte [1] :

Il était, avec les copains, dans une grande salle de restaurant... On avait mangé et bu beaucoup de choses excellentes. Alors Bénin éprouvait une horrible envie d'uriner. Sa vessie devenait pesante et douloureuse. Toute son âme descendait dans sa vessie. Bénin aurait donné ses droits politiques pour la joie d'uriner à son aise une minute ; pas même ; vingt secondes. Mais uriner avec force, éruptivement, comme un geyser. Or, il était assis à la table des copains, et le repas continuait. Soudain, il quittait sa chaise, gagnait le fond de la salle, passait une porte, et découvrait un urinoir resplendissant, ou plutôt une luxueuse galerie de miction, un vaste Pissing-Room,

[1] *Les Copains*. Paris, Figuière, 3e éd., p. 66-69.

un Urination-Palace : parois en porcelaine, sol dallé, lampes électriques ; deux rangées de niches se faisaient face, et filant à perte de vue ; des dizaines et des centaines de niches, chacune propre, spacieuse, brillante, chacune éclairée par une ampoule en verre dépoli. Bénin se postait contre la première niche, à droite, et se mettait en devoir d'uriner. Mais rien ne venait, rien. La vessie s'alourdissait encore, se durcissait, se contractait dans une farouche continence. Bénin quittait la première niche, et s'arrêtait devant la deuxième. Il redoublait d'efforts. Sa volonté faisait pression sur sa vessie, puis, changeant de tactique, la circonvenait. La douceur alternait avec la violence, la menace avec la persuasion. La vessie restait de bois, mais d'un bois brûlant.

Bénin passait à la troisième niche. « Tout ce luxe m'intimide, pensait-il. Cette modeste fonction organique, habituée à l'ombre, ou à la pénombre, perd contenance devant tant d'éclat et de faste. » Il gardait son espoir. La troisième niche lui semblait accueillante et favorable. Il préméditait une émission sans précédent. Rien, pas une goutte. Et une vessie pareille à un hérisson furieux.

Bénin passait ainsi de la troisième niche à la quatrième, de la quatrième à la cinquième, de la cinquième à la sixième, sans résultat et sans fin.

Tout à coup ce cuisant cauchemar s'évanouit.

De même que le besoin d'uriner, la faim, ou le désir sexuel peuvent provoquer des rêves. OTTO NORDENSKJÖLD [1] note que, lorsque dans son expédition, ils vinrent à manquer de vivres, ses rêves se simplifiaient, et il se voyait toujours à table, mangeant des repas somptueux. MUNGO PARK et GEORGES BACK ont fait des observations analogues.

Il est si vrai que nos rêves nous renseignent sur nos sensations internes que certains auteurs ont été jusqu'à s'en servir pour poser des diagnostics médicaux. ARISTOTE et HIPOCRATE avaient déjà attiré l'attention sur ce point [2].

Il faut remarquer que notre sensibilité est souvent bien plus vive dans le sommeil qu'à l'était de veille. HERVÉ DE

[1] *Antartic* 1904, tome I, p. 336.
[2] Voir TISSIER : *Essai sur la valeur séméiologique des rêves.* Paris 1898.

SAINT-DENIS [1] cite les cas suivants, empruntés au livre de MACARIO :

Arnaud de Villeneuve rêve qu'il est mordu par un chien à la jambe, et peu de jours après un ulcère cancéreux se développe sur le même point.

Le savant Conrad Gessner rêva une nuit qu'il était mordu au côté gauche de la poitrine par un serpent, et une lésion grave et profonde ne tarda pas à se montrer dans cette même partie. C'etait un anthrax malin, qui se termina par la mort au bout de cinq jours.

M. Teste, l'ancien ministre de Louis-Philippe, rêva trois jours avant sa mort qu'il avait une attaque d'apoplexie, et, trois jours après son rêve, il succombait effectivement à cette affection.

Le Dr Macario rêve un jour qu'il avait un violent mal de gorge. A son réveil, il était bien portant, mais quelques heures plus tard il fut atteint d'une amygdalite intense.

HAMMOND cite le cas d'un homme qui, avant une attaque de paralysie hémiplégique, rêva, à plusieurs reprises qu'il avait été coupé en deux par le milieu du corps, suivant une ligne médiane, et ne pouvait plus mouvoir qu'un côté.

Voici encore un rêve emprunté à VASCHIDE et PIÉRON [2] :

A une époque où, lecteur assidu de récits de voyages et d'aventures, j'avais l'esprit rempli des idées qu'ils évoquent, je rêvai que j'étais embarqué sur un navire dont le capitaine eut une violente discussion avec moi. Nous montons sur un canot pour nous rendre à terre afin de régler notre différend. Nous abordons sur la plage d'une île déserte, et là nous commençons un duel sans témoins. Je tire sur mon adversaire et je le manque. Il me répond et sa balle vient me frapper au côté gauche du front. Etonné de n'être pas mort, je tire de nouveau sur lui et je le manque encore une fois. Il riposte et je reçois encore une balle au même endroit. Le duel continue et après avoir reçu sept ou huit coups de feu toujours à la même place, je m'éveille avec une névralgie violente du nerf sus-orbitaire, dont

[1] Op. cit., p. 232.

[2] *La Psychologie du rêve au point de vue médical.* Paris, Baillère 1901.

le siège correspondait exactement à celui de ma blessure imaginaire[1].

Ces exemples nous montrent que, soit les excitants externes, soit les excitants internes influent directement sur la création des images oniriques. Mais Hervé de Saint-Denis remarquait déjà[2] que l'excitant physique, à lui seul, était incapable de les expliquer toutes. Si, par exemple, sous l'influence d'un parfum, je rêve que je me trouve en Sicile, il reste encore à expliquer pourquoi je suis transporté dans ce pays plutôt que dans un autre. La complexité des images oniriques est due à ce qu'un agent physique n'éveille pas une idée seulement, mais toute une gerbe d'idées, qui par associations en éveillent encore une multitude d'autres. Ces idées se condensent en quelques images confuses qui forment la trame du rêve.

Dans ce complexe d'idées, nous pouvons distinguer deux catégories : 1. Les réminiscences et préoccupations récentes. 2. Les tendances infantiles, sentiments refoulés et remous d'instincts qui cherchent à se faire jour. Ces deux sources de pensées confluent vers des images mixtes qui expliquent en partie l'incohérence du rêve. D'une façon générale, on peut se rendre compte que ce sont surtout les éléments refoulés et ceux qui ne nous ont pas frappés qui réapparaissent dans nos rêves. Pötzl[3] a fait à ce sujet une série d'expériences des plus intéressantes. Il faisait examiner aux gens une image, et leur demandait de la reproduire de suite après. Les jours suivants, ils devaient dessiner tout ce qu'ils avaient vu en rêve. Pötzl fut alors frappé de constater que, dans les dessins, réapparaissaient très fréquemment des éléments que le sujet avait oublié de

[1] Voir Forbes Winslow : *Obscure Diseases*, p. 601 et suiv. — Hammond : *Treatises on Insanity*, p. 234.—Vaschide et Piéron : *La Psychologie du rêve*, p. 34 et suiv., et encore *La valeur séméiologique du rêve. Revue scientifique* 1901, 30 mars et 6 avril. — Meunier et Masselon : *es rêves et leurs interprétations.* Paris 1910. — Hervé de Saint-Denis, op. cit., p. 360-363.

[2] Page 169.

[3] « Experimentell erregte Traumbilder in ihren Beziehungen zum indirekten Sehen ». *Zeitschr. für die Ges. Neurol. und Psychol.*, Bd. XXXVII 1917.

reproduire dans son premier croquis. Par contre, les éléments dont il avait conservé le souvenir, et qu'il avait reproduit tout d'abord, ne revenaient que très rarement dans les rêves.

Le Rêve considéré comme la réalisation d'un désir.

« Le rêve est la réalisation déguisée d'un vœu réprimé ou refoulé [1]. »

Le rêve exprime le désir réalisé, il parle au présent, non à l'optatif, comme le dit Freud dans ses *Vorlesungen* [2]. « Le rêve n'exprime pas seulement une idée, mais il représente une scène vécue que l'on hallucine... Il ne dit pas : j'aimerais faire ceci ou cela, mais : je fais ceci ou cela. » Au dire de Freud, le rêve est toujours la réalisation d'un vœu, parce que tout notre inconscient est formé de tendances cherchant à se satisfaire. Pendant la journée, nous adaptons ces désirs à la réalité extérieure, en refoulant tous ceux que les convenances, ou notre personnalité morale nous interdisent. La nuit, par contre, isolés du monde extérieur, nos désirs trouvent leur satisfaction dans de simples hallucinations. A ce propos Maury écrivait [3] : « Dès que le dormeur suspend l'exercice de sa volonté, il devient le jouet de toutes les passions contre lesquelles, à l'état de veille, la conscience, le sentiment d'honneur, la crainte, nous défendent. » Ou encore [4] : « Evidemment les visions qui se déroulent devant ma pensée et qui constituent le rêve, me sont suggérées par les incitations que je ressens, et que ma volonté absente ne cherche pas à refouler. »

Freud n'a fait que rendre scientifique une notion qui était déjà populaire. Ne parlons-nous pas de rêve, dans un sens synonyme du mot désir : « Mon rêve serait d'aller en Italie »,

[1] *Traumdeutung*. 1914, p. 123.
Baudouin a substitué à cette formule : Le rêve manifeste la réalisation (symbolique) d'une tendance insatisfaite. *Etudes de Psychanalyse*. Delachaux et Niestlé, Paris 1921, p. 62.

[2] Page 136.

[3] *Le sommeil et les rêves*. Paris 1878, p. 115.

[4] Page 113.

etc. En hongrois, on a coutume de dire : « Le porc rêve de glands » ou « L'oie rêve de maïs ».

La fonction du Rêve.

Le rêve a pour but, selon Freud, de protéger notre sommeil. Arrive-t-il un excitant physique ou une impulsion instinctive capables de nous réveiller, le rêve les transforme en une scène charmante. Qu'on relise à ce propos le rêve de Claparède [1] : Il voyageait dans un wagon de soldats où l'air était vicié. La fenêtre était fermée. S'étant endormi, il rêve qu'il est en chemin de fer, près de la portière ouverte, et qu'il hume l'air frais.

Cette fonction avait été notée, autrefois déjà, par Hervé de Saint-Denis [2] : « On frappe à la porte de ma chambre, afin de me réveiller ; mais je rêve que je regarde travailler un tonnelier posant des cerceaux autour d'une cuve, et, grâce à cette illusion, mon sommeil n'est pas interrompu. »

Mæder [3] raconte qu'au moment de ses examens, il avait coutume de se faire réveiller à six heures du matin par sa femme de ménage. Elle frappait énergiquement à sa porte ; Mæder, presque toujours, était déjà réveillé, et voyait au plafond s'approcher la lueur de la lampe que tenait la servante. Un jour il rêva ceci : « Je suis déjà levé, quand apparaît la lueur de la lampe. Pour que la femme de ménage n'ait pas besoin de frapper, je remue bruyamment une chaise. » En réalité, Mæder était au fond du lit et dormait. Le rêve avait réalisé son désir de ne pas être réveillé, pour pouvoir dormir. Mais ici, le vœu est déguisé, ou plutôt il y a deux désirs condensés : l'un d'être debout pour travailler, l'autre, de ne pas entendre frapper, pour ne pas être réveillé.

De même que ce sont surtout des images enregistrées inconsciemment qui apparaissent dans nos rêves, de même les désirs qui y sont exprimés sont souvent inconscients et refoulés. Voici

[1] *Arch. de Psychol.*, 1917, tome XVI, p. 300.

[2] Op. cit., p. 351.

[3] « Ueber die Funktion des Traumes ». *Jahrbuch für Psa.*, tome IV, 1912, p. 693.

par exemple une femme qui aime beaucoup son mari, et qui rêve que celui-ci est mort. L'analyse révèle qu'elle a toujours eu la passion des voyages. Son mari, très occupé dans un bureau ne peut pas quitter sa ville natale, et elle, par conséquent ne peut pas non plus s'absenter. Elle a une belle-sœur dont le mari vient de mourir, et à laquelle le médecin a recommandé de voyager pour se distraire. Le rêve invente donc qu'elle se trouve dans la même situation que sa belle-sœur, et qu'elle aussi va pouvoir voyager.

Ce rêve, par son contenu manifeste, semble nier la théorie de FREUD, et cependant, si l'on examine son contenu latent, on voit que dans le fond, il s'agit bien de la réalisation déguisée d'un vœu.

On peut s'étonner que, pour satisfaire un désir secondaire, le rêve invente la mort d'une personne aimée. C'est que notre imagination est dépourvue de la logique que notre pensée possède à l'état de veille. Les gradations que nous introduisons pour les besoins de l'action n'existent pas dans notre pensée inconsciente. Cette dernière ne s'offusque pas des contradictions, elle est avant tout syncrétique. Notre pensée logique n'admettrait pas que nous supprimions une personne pour réaliser un désir égoïste.

FREUD a souvent insisté sur les rêves concernant la mort de personnes aimées [1]. A ce propos, il fait remarquer que dans le langage onirique, comme dans le langage des enfants, la mort n'a pas la même signification que chez l'adulte. Elle exprime simplement la mise à l'écart. Nombreux sont les enfants qui, à la naissance d'un frère ou d'une sœur, souhaitent sa mort [2]. Ou bien, telle fillette, désireuse de jouer la maîtresse de maison et en même temps la femme de son père, désire la mort de sa mère. La mort est chez l'enfant un symbole de disparition, mais il ne réalise pas qu'elle est irrémédiable. Dans le rêve, le sens est le même. De plus, c'est une erreur de croire que les liens du sang soient toujours les liens d'amitié. Par convenance, des frères peuvent vivre en bonne intelligence, tout en ayant

[1] *Traumdeutung*, 1914, p. 186 et suiv.
[2] FREUD, Ibid., p. 180-190.

des caractères qui s'accordent fort mal. Le rêve prend alors sa vengeance sur l'état de veille, et représente le frère mort.

Le rêve manifeste-t-il forcément la réalisation d'un désir ? Freud l'a prétendu longtemps, mais il est revenu dernièrement sur ce sujet, pour modifier un peu sa pensée et admettre en outre des rêves d'auto-punition [1]. Ces rêves sont du reste pour le masochiste la réalisation d'un désir.

Les rêves d'angoisse restent pour Freud des réalisations de désir, rendues difficiles par l'opposition de complexes opposés. Il y a lutte entre deux idées dont le coefficient affectif est à peu près égal [2]. Il y aurait donc persistance de la censure dans le rêve. Certains critiques s'en sont étonnés, mais il faut remarquer qu'elle veille justement à ce que le conflit qui monte dans l'individu ne le réveille pas. Nous avons dit plus haut que la censure doit être envisagée comme un ensemble de forces inhibitrices, agissant à des degrés divers. Il est donc naturel que tout le long de l'échelle inconscient-conscient, il y ait des sentiments en opposition les uns avec les autres, et qu'ils cherchent à s'étouffer mutuellement. Il se forme en quelque sorte des pôles de répulsion et des pôles d'attraction.

L'idée directrice de Freud, que le rêve représente un désir réalisé est juste. Mais est-elle vraiment si absolue ? Les rêves d'angoisse qui nous réveillent en sursaut ne sont-ils pas justement une preuve de ce que le désir n'a pas été assez réalisé pour nous permettre de poursuivre le sommeil ? La crainte que nous éprouvons n'est-elle pas l'indice que le conflit n'a pas encore trouvé sa solution ? De même que chez certains nerveux, la sublimation d'instincts en activité désintéressée échoue, de même ici la solution du conflit échoue et provoque l'état d'angoisse. Kollaritz avait déjà noté ce point [3].

[1] Voir article de Rank dans *Bericht über die Fortschritte der Psa*, 1914-1919, p. 37.

[2] *Vorlesungen*, 1918, p. 146-149.

[3] Kollaritz : « Contribution à l'étude des rêves ». *Arch. de Psychol.*, tome XIV, p. 248-276. — Morton Prince, dans un article sur le rêve, a aussi déclaré qu'il ne pouvait souscrire à ce point de vue absolu de la réalisation du désir dans le contenu des rêves. *Journ. of Norm. and abn. Psychol.*, tome V, p. 151.

Rêve et Sexualité.

Dans le chapitre précédent, nous avons vu que la plus grande partie des tendances perverses de l'enfance sont refoulées au moment de la puberté, quand la zone génitale prime tous les autres érotismes. Cependant ces tendances n'en restent pas moins gravées dans l'inconscient et cherchent à se faire jour dans nos rêves. C'est ce qui a fait dire à Freud : « Dans la plupart des rêves d'adultes, on retrouve un certain matériel sexuel et des désirs érotiques cherchant à s'exprimer [1]. »

Quiconque a pratiqué l'analyse pendant quelques mois, se convaincra de la véracité de cette affirmation.

Beaucoup de médecins et de psychologues ont fait dire à Freud que tout rêve a une origine sexuelle, et ont naturellement critiqué cette idée. Ce fut par exemple le cas de Meyer-Salomon, mais J.-J. Putnam s'est chargé de lui montrer que telle n'est pas l'idée de Freud ; et, depuis, celui-ci a déclaré : « Je n'ai jamais prétendu que tout rêve exprimait la réalisation d'un désir sexuel ; j'ai souvent même affirmé le contraire [2]. »

Le grand rôle que joue la sexualité dans les préoccupations oniriques n'est pas un fait admis a priori ; c'est un fait d'expérience, pour tous ceux qui ont pratiqué la psychanalyse. Alors même que le contenu manifeste d'un rêve peut être exempt d'images sexuelles, il peut malgré tout symboliser des préoccupations de cette nature. Reste à se demander pourquoi notre inconscient est pareillement chargé d'émotions sexuelles. Freud l'explique par le fait que l'instinct génésique est celui que nous refoulons le plus. Il est sans cesse mis en éveil par des scènes que nous voyons ou des gens que nous rencontrons. Cependant, les convenances sociales, comme notre personnalité

[1] *Traumdeutung*, 3e éd., p. 205.

[2] Freud : *La Psa.* Traduction française, p. 70.

Voir Meyer Salomon : « Analysis and Interpretation of dreams ». *Journ. of Norm. and abn. Psychol.*, tome VIII, p. 73 et suiv., 1913, et tome IX, p. 98 ; « A few dream analysis », tome IX, p. 341 et suiv. ; « Analysis of a simple dream », ibid., tome X, p. 19 et suiv. — J.-J. Putnam : « Dream interpretation and the theory of Psa. » *Journ. of Norm. and abn. Psychol.*, tome IX, p. 36 et suiv.

morale s'opposent souvent à sa satisfaction. Il en résulte un refoulement, et un désir latent qui cherche à s'exprimer par quelqu'autre voie ; celle du rêve est une des plus usitées et c'est aussi pour cette raison que son étude est un moyen de choix pour pénétrer dans l'inconscient.

Le fait que les rêves puisent leurs motifs dans des événements « taboués » par notre conscience, explique pourquoi nous les oublions généralement si vite. Nous refoulons à l'état de veille les sentiments inconscients que le sommeil nous a transmis [1]. Une autre cause de cet oubli se trouve dans le fait que l'image onirique est confuse, inadaptée à la réalité, et que, sans utilité pour les besoins de l'action, elle est rapidement éliminée [2].

Incohérence du rêve.

Nous avons déjà dit qu'une partie de l'incohérence du rêve provient de ce que des désirs anciens se condensent avec des désirs récents, en une seule image. La condensation est un procédé de simplification. Ainsi, par exemple, si deux personnes me sont sympathiques, au lieu de les évoquer successivement, le rêve peut les associer en une figure mixte [3].

Mais il n'y a pas que ce processus qui agisse. Il y a toujours dans le rêve, prédominance d'un désir, et celui-ci en refoule d'autres qui, s'ils veulent se faire jour, sont obligés de se transformer (déguisement, Traumenstellung, Verkleidung). « Quand, dans le rêve, la réalisation du désir n'est pas apparente, on peut conclure qu'une tendance s'est opposée à ce désir et que, par suite de cette opposition, celui-ci n'a pu s'exprimer autrement que par un déguisement [4]. »

Voici par exemple un homme qui n'est nullement adonné à

[1] *Traumdeuung*, 1914, p. 33, 405 et suiv.

[2] A ces considérations, le Prof. Weber me fait remarquer que pour lui l'oubli du rêve viendrait surtout de ce que nous avons l'habitude de penser en paroles et non en hiéroglyphes. Selon lui le tremens oublie très vite le contenu de son délire, l'alcoolique auditif en conserve un souvenir parfait.

[3] *Traumdeutung*, 1914, p. 239.

[4] Freud : *Traumdeutung*, 1914, p. 109.

la fellation ; cependant, lorsqu'il avait quatre ans, son frère lui avait fait sucer son pénis. Lui-même avait refoulé cet événement et l'avait totalement oublié. Un jour, préoccupé de diverses perversités infantiles mises en lumière chez lui par l'analyse, il rêve qu'il suce une datte. Ses premières associations sont : « La datte est un objet gluant et visqueux. J'aime beaucoup ce fruit, mais en ce moment je lui reprocherais tout de même sa visquosité. » Aussitôt après, la scène de fellation vécue dans son enfance, lui revient à l'esprit. Il reconnaît là une tendance infantile refoulée. Ce traumatisme l'avait rendu méfiant à l'égard de son frère, puis des hommes en général. Il était devenu un misanthrope.

Ceux qui ont pratiqué la psychanalyse savent à quel point ces déguisements sont nombreux. Ce sont eux qui rendent la langue du rêve si compliquée et difficile à déchiffrer. Ce déguisement se retrouve d'ailleurs dans la société, quand un inférieur, ne pouvant dire toutes les vérités à son chef, use d'un trait d'esprit, ou de quelqu'autre subterfuge, pour lui exprimer son opinion. C'est le rôle de la caricature politique.

H. Werner a fait remarquer qu'à l'origine, la métaphore provient des tabous. Elle est le déguisement d'une pensée refoulée, et n'a pas été un produit de l'imagination. Ainsi certains peuples, au lieu de dire : le serpent, parlent de « celui qui vit dans l'eau ». Avec une documentation abondante, il montre qu'il existe un parallélisme étroit entre l'extension des tabous et celle des métaphores [1].

Le langage du rêve.

Nous avons déjà vu que le rêve s'exprimait par symboles, et qu'il usait de certains procédés tels que la condensation et le déguisement ; mais il nous faut encore préciser d'autres modes d'expression propres à l'inconscient en général, et au rêve en particulier.

[1] Voir *Die Ursprünge der Metapher*. Engelmann, Leipzig 1919.

Tout d'abord, notons que le rêve est toujours égocentrique. Il est une dramatisation de conflits intérieurs. De même que dans certaines pièces de théâtre, celles d'Ybsen ou de Lenormand, par exemple, chaque personnage représente une tendance de l'auteur, de même aussi les personnages du rêve peuvent désigner chacun une tendance du rêveur, et non l'individu dans sa totalité. Il ne s'agit du reste pas là d'un phénomène absolu, et c'est une des difficultés de l'interprétation des rêves.

Ainsi, supposons un jeune homme qui rêve à sa fiancée ; il est évident que, dans l'image onirique, elle représente bien la personne en question, mais elle peut symboliser en même temps le sentiment amoureux. Usant de ce procédé, le personnage, dans le rêve, peut ne rappeler qu'une qualité, une tendance ou un sentiment : M. X... est pour moi l'idéal de la courtoisie. Il apparaît dans un de mes rêves ; sa personne peut parfaitement n'avoir aucun autre sens que celui d'exprimer mon effort personnel vers la possession de cette qualité. C'est pourquoi les premières associations que le rêveur fait sur un personnage ont tant d'importance dans l'interprétation du rêve.

Nous rêvons parfois à un roi ou à un homme célèbre. Là encore il ne faut pas toujours considérer objectivement ces personnages. Il se peut que, dans l'activité onirique, nous nous identifions à eux pour exprimer notre désir d'être plus intelligents, plus riches, plus puissants. Chez les aliénés, cette *identification* persiste à l'état de veille, et le malade reste plongé dans son autisme [1].

Dans le langage nous assistons à des symbolisations analogues. Ainsi « nidiace », en vieux français, signifiait le petit oiseau qui ne peut pas encore quitter son nid. Pour les fauconniers, ce terme devint rapidement synonyme de maladroit. Puis, de là, le mot passa en français sous la forme de « niais » et ne garda plus que le sens d'imbécile [2].

[1] Voir Freud : *Traumdeutung*, 1914, p. 238. — Pfister : *Psychanylatische Methode*, p. 117-210-224-234.

[2] Voir Meillet : *Linguistique générale et linguistique historique.* Paris, Champion, 1921.

Freud a encore mis en lumière le processus du *déplacement affectif* (Verschiebung). Voici par exemple un homme qui tombe amoureux d'une femme mariée. Il voudrait la faire divorcer, mais a certains scrupules. Les forces inhibitrices (censure) qui s'opposent à son désir refoulent sans cesse l'image de la bien-aimée. Il rêve alors d'une femme qui lui est indifférente, mais lorsqu'il laisse aller librement ses pensées, cette personne lui rappelle tel ou tel trait caractéristique de celle qu'il aime. Dans son activité onirique, le rêveur avait déplacé son affectivité de son amante sur une femme quelconque. Il avait réalisé auprès d'elle ses désirs cachés, et par ce déguisement, avait évité un conflit qui aurait interrompu son sommeil. Le déplacement n'est qu'un cas particulier du déguisement.

Le renversement d'une situation est aussi une façon de déguiser sa pensée. Voici par exemple un jeune homme qui a contracté la syphilis, et qui cependant désirerait beaucoup se marier et avoir des enfants. Il se fait des scrupules de donner le jour à des êtres tarés ; il refoule son désir de paternité. Un jour, il rêve qu'il se promène avec son père. La première association qu'il fait à ce sujet est : « J'aimerais beaucoup être père. » Cela montre que le rêve a renversé la situation, en le représentant, lui, comme enfant, alors que son désir était inverse. Ce processus est généralement facile à dépister, mais c'est une arme à deux tranchants, et beaucoup de critiques en ont profité pour se rire de la psychanalyse. Il nous semble cependant qu'il est des cas ou cette interprétation est légitime. Les associations du malade, comme le doigté du médecin, doivent trancher la question. Il est évident que, dans la plupart des cas, on ne saurait se prononcer avec une certitude scientifique, mais, dans combien de domaines de la psychotérapie n'en est-il pas ainsi ?

Notons encore que les catégories de l'entendement, telles que le temps, l'espace, le principe de causalité, etc., ne jouent aucun rôle dans la pensée onirique. Les scènes qui se succèdent dans nos rêves ne représentent pas le développement logique d'une pensée, mais sont le plus souvent des formes d'expression variées, d'un même motif affectif.

La technique de la psychanalyse repose avant tout sur l'interprétation des rêves, c'est pourquoi il importait d'étudier ce phénomène. Nous savons maintenant quelles sont les difficultés à surmonter : multiplicité des facteurs étiologiques (excitations externes et internes), déguisements, incohérence apparente. Le seul moyen de les vaincre est de laisser le malade faire des associations libres sur chaque élément du rêve. (Voir Chapitre VIII.)

CHAPITRE IV

Les actes de distraction.

Il est difficile de traduire exactement en français, le terme de « Fehlleistung », qui signifie les fautes ou erreurs involontaires commises dans l'accomplissement d'un acte quelconque. Régis et Hesnard l'ont traduit par « défaillance », ce qui ne nous satisfait pas entièrement ; nous avons préféré le terme « acte de distraction ». Celui-ci groupe les lapsus, omissions, oublis, erreurs, dont la psychologie, avant Freud, n'avait pas saisi le lien intime. En allemand, les mots qui désignent ces actions, commencent par le surfixe « ver » (vergessen, verlesen versprechen, vergreifen, verlieren, verlegen, etc.).

Les Oublis.

Jusqu'ici on n'évoquait guère que la fatigue et la distraction pour expliquer les oublis. Dans cette étude nous laisserons de côté le genre d'oubli dû à un manque de mémoire de fixation.

Oublis de projets. Freud raconte qu'une fois, sortant pour acheter du papier-buvard, il oublia de faire cette emplette. Il persévéra dans cette distraction pendant plusieurs jours. Cherchant à motiver son oubli répété, il se surprit à dire « Fliess-papier » au lieu de « Loeschpapier ». Ce mot lui rappela de suite un ami nommé Fliess, avec lequel il avait correspondu peu de

temps auparavant au sujet d'une question qui lui était désagréable. L'association de cet ennui avec le mot de Fliesspapier avait fait refouler à FREUD les deux idées à la fois. Chacun sait, pour l'avoir observé lui-même, que lorsque nous avons un projet qui nous ennuie (lettre à écrire, visite à faire, note à payer, etc.), nous l'oublions facilement.

Oublis de situations. FREUD raconte la cas d'une jeune femme qui, le lendemain de son retour de voyage de noce, se promenant avec sa sœur, lui dit : « Tiens, voilà M. X... » Or, M. X... était son époux, mais, en cet instant-là, elle avait complètement oublié qu'elle était mariée. Peu de temps après, elle divorça. Il est donc probable que son mariage lui était déjà inconsciemment désagréable, et sa distraction s'explique, soit par un refoulement de sa situation d'épouse, soit par son désir de redevenir célibataire.

Oublis de noms propres. Nous empruntons l'exemple suivant à JUNG [1]. Au moment où M. B... allait demander Mlle X... en mariage, celle-ci se fiança et bientôt épousa M. N... Or, pour questions d'affaires, B... devait souvent écrire à N..., mais, depuis cet événement, il n'arrivait jamais à retrouver le nom de son rival, l'ayant refoulé de sa mémoire. Du jour où on le rendit conscient de ce mécanisme, il n'oublia plus le nom de M. N...

Oubli d'un mot dans une citation. Nous oublions parfois un mot dans des citations qui nous sont parfaitement connues et que nous pourrions, à d'autres moments, réciter sans faute. Là encore, FREUD pense que ce n'est pas l'effet du hasard, mais que la cause déterminante doit être recherchée dans l'inconscient de celui qui a fait l'omission. J'en reproduis ci-dessous un exemple qu'il a publié dans sa *Psychopathologie de tous les jours* [2].

L'été dernier... je renouai connaissance avec un jeune homme cultivé... Nous nous mîmes à causer, je ne sais plus pourquoi, de la situation sociale de la classe à laquelle nous appartenons tous deux. Lui, qui était ambitieux, se plaignait de ce que sa génération fût soi-disant destinée à ne pouvoir développer ses talents, ni satis-

[1] *Psychologie der dementia praecox*, p. 72.

[2] Page 10 et suiv.

faire à ses besoins. Il termina — ou plutôt voulut terminer — son discours véhément par le vers bien connu de Virgile, dans lequel la malheureuse Didon confère à la postérité sa vengeance contre Enée : Exoriare... — en fait il ne put mener à bien sa citation et chercha à se tirer d'affaire par une interversion. « Exoriar(e) ex nostris ossibus ultor. » Finalement, énervé, il me dit : Je vous en prie ne me regardez pas avec tant d'ironie et venez-moi plutôt en aide. Il manque quelque chose à ce vers. — Je lui répondis volontiers et citai comme il convient : « Exoriar(e) *aliquis* nostris ex ossibus ultor. » Il me dit alors : C'est trop stupide d'avoir oublié ce mot. Au reste, ne prétendez-vous pas qu'on n'oublie rien sans raison ? Je serais vraiment fort curieux de savoir comment j'en suis venu à omettre ce pronom indéfini aliquis. J'acceptais avec empressement de répondre à sa demande, dans l'espoir d'acquérir un nouveau document pour ma collection, et je lui dis : Nous pourrons y arriver de suite. Je vous prierai seulement de me communiquer sincèrement et sans critique, tout ce qui vous vient à l'esprit lorsque, sans parti pris, vous dirigez votre attention sur le mot oublié. — Bien ! Il me vient tout d'abord la ridicule fantaisie de partager le mot de la façon suivante : *a* et *liquis*. — Pourquoi cela ? — Je ne sais pas. — Et que pensez-vous ensuite ? — Cela se poursuit ainsi : reliquiem, liquidation, Flussigkeit, fluid... avez-vous déjà deviné quelque chose ? — Non, pas de longtemps, mais continuez. — Je pense, continua-t-il sceptique, je pense à Simon de Trient, dont j'ai vu les reliques, il y a deux ans... Je pense à l'accusation de meurtre (Blutbeschuldigung) qui s'élève de nouveau contre les Juifs, et à l'ouvrage de Kleinpaul qui, dans tous ces prétendus sacrifices, voit des incarnations, ou pour ainsi dire des rééditions du Sauveur. — L'idée n'est pas tout à fait sans connexion, dis-je, avec le thème sur lequel roulait notre entretien, avant que le mot latin ne s'échappa de votre esprit. — C'est vrai ! puis je pense encore à un article d'un journal italien que j'ai lu récemment. Je crois que c'était intitulé : Ce que saint Augustin dit au sujet des femmes. Que faites-vous de cela ? — J'attends ! — Bien ! il me vient maintenant à l'esprit quelque chose qui est très certainement sans rapport avec notre thème. — Abstenez-vous de toute remarque, je vous prie, et... — C'est vrai, dit-il, j'oubliais. Eh bien, je me souviens d'un superbe vieux monsieur que j'ai rencontré en voyage la semaine dernière. Un vrai original ! Il avait l'air d'un gros oiseau de proie. Il se nomme, si vous voulez le savoir, Bénédict. — Il y a là pour le moins une association d'idées entre les saints et les pères de l'Eglise : saint Simon, saint Augustin, saint Bénédict. Il y avait aussi un père de l'Eglise qui, sauf erreur, s'ap-

pelait Originès. De plus, les trois noms que vous venez de citer sont aussi des prénoms, comme Paul, dans le nom de Kleinpaul. — Cela me fait penser encore à saint Janvier, et au miracle du sang ; il me semble que cela continue mécaniquement. — Peu importe ! saint Janvier et saint Augustin ont tous deux affaire avec le calendrier. Voudriez-vous me rappeler le miracle du sang ? — Oh ! vous devez certainement le connaître ! On a conservé dans une église de Naples une fiole du sang de saint Janvier, lequel, par un miracle, redevient liquide à un certain jour de fête. Le peuple tient beaucoup à ce miracle et s'impatiente, s'il ne se produit pas tout de suite, ainsi que cela arriva une fois, au temps de l'occupation française. Ce fut alors que le général commandant (Garibaldi, si je ne me trompe) prit le prêtre à part pour lui expliquer, avec un geste très significatif du côté des soldats assemblés dehors, qu'il espérait que le miracle s'accomplirait très vite. Et alors il s'accomplit... — Eh bien,... Pourquoi vous arrêtez-vous de parler ? — C'est qu'il vient de me passer quelque chose en tête... mais ceci est trop intime pour vous le raconter... je n'y vois d'ailleurs aucune nécessité, cela n'a pas de rapport avec ce qui précède. — Mais moi, je me chargerais bien de trouver le rapport ! Naturellement, je ne puis pas vous forcer de raconter ce qui vous est désagréable, mais alors ne me demandez pas non plus pourquoi vous avez oublié le mot aliquis. — Eh ! bien, voilà : j'ai pensé à une dame dont je risque de recevoir une nouvelle qui nous serait fort désagréable à tous deux. — Serait-ce peut-être que ses règles ne sont pas venues ? — Comment avez-vous pu deviner cela ? — Oh ! ce n'est pas difficile ! vous m'avez assez préparé à la chose : Pensez aux saints du calendrier, au sang qui se liquéfie, à l'agitation si le miracle ne se produit pas, et enfin à la menace pour que le miracle se produise... sinon... Le miracle de saint Janvier est une allusion bien directe à vos inquiétudes. Vous avez fait là un excellent transfert... — Et sans m'en rendre compte ! et vous pensez en réalité que c'est à cause de mon inquiétude que je n'ai pu reproduire ce petit mot aliquis ? — Cela me semble indubitable : Pensez donc à votre partage du mot aliquis et aux associations : Reliquiem, liquidation, Flussigkeit. Et je ne sais si je dois vous rendre attentif au rapport avec l'histoire de saint Simon, sacrifié encore enfant, et auquel vous ont fait penser les reliques... — Il vaut mieux que vous ne le fassiez pas ! J'espère que si j'ai vraiment eu ces pensées, vous ne les prenez pas au sérieux ! Je vous avouerai encore que la dame en question est Italienne, et que j'ai visité Naples en sa compagnie... mais tout cela ne peut-il pas être un pur effet du hasard ? — Je laisse à votre propre jugement le soin de

savoir si vous pouvez éclairer toutes ces associations par l'hypothèse des contingences. Vous verrez cependant que chaque fait semblable que vous analyserez vous amènera à d'aussi remarquables hasards.

ISSERLIN [1] a fait la critique de l'exemple d'aliquis. Il y fait deux objections de fond : 1. Il lui paraît invraisemblable que le motif de l'oubli n'arrive qu'au moment où le jeune ami de FREUD a déjà fait une dizaine d'associations. Pourquoi cette association-là, plutôt qu'une autre, doit-elle être la cause de l'oubli ? 2. ISSERLIN déclare que, même en admettant le refoulement de FREUD, ce qui déjà est une hypothèse, ce n'est pas une raison de penser que les associations libres ramènent au complexe étiologique : « C'est une pure supposition que de vouloir établir un lien causal entre un complexe et un défaut de mémoire [2]. »

Le professeur BLEULER a aussi discuté ce cas très à fond. Il a calculé approximativement combien de possibilités d'associations l'auteur de cet oubli aurait eu à sa disposition. Il arrive à un chiffre d'environ dix, à la puissance trente. Le fait que neuf, sur dix associations qu'il a faites, sont rapportées à son complexe, donne un très fort coefficient de probabilité à l'explication de FREUD. BLEULER conclut son exposé ainsi : « C'est justement l'exemple d'aliquis que l'on a voulu citer pour prouver que FREUD opère de façon tout à fait inconsidérée. En réalité le coefficient de probabilité est beaucoup plus grand que pour des milliers de constatations médicales, et l'étonnement qu'il produit vient simplement de ce fait que nous ne sommes pas encore habitués à compter, en psychologie, avec ce genre de calcul [3]. »

DISCUSSION.

Comme on peut le voir par les exemples ci-dessus, l'omission serait surtout due à une idée désagréable qui s'attache soit au

[1] *Zentralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie*, 1907, p. 329.
[2] Page 336.
[3] Voir BLEULER : *Das autistische undiziplinierte Denken*, p. 158 et précédentes.

mot, soit à l'action oubliés. Par instinct, l'individu rejette hors de sa conscience ce qui lui est pénible. Ce refoulement peut être plus ou moins profond, suivant le motif qui l'engendre. Ce sentiment désagréable ne se rapporte pas toujours directement aux mots, ou aux objets oubliés, il s'y rapporte parfois indirectement. Ainsi, lorsque FREUD oublie d'acheter un buvard, ce n'est pas l'idée de ce papier qui provoque un refoulement chez lui, mais bien la lettre de son ami Fliess qui s'y est rattachée par simple assonance. C'est aussi un rapport indirect que nous trouvons dans le cas aliquis, tandis que dans l'amnésie de M. B... pour le nom de M. N..., il y a un rapport direct. Les exemples dans lesquels nous trouvons toute une chaîne intermédiaire entre le mot oublié et le complexe étiologique nous semblent naturellement plus sujets à caution. C'est une des grandes difficultés de la psychanalyse de trouver un critère nous permettant d'assurer que tel fait est bien déterminé par tel complexe. Nous ne serons jamais certains que la chaîne des associations provoquées par le mot ou l'acte oubliés, soit la cause de l'amnésie. Il n'est pas prouvé qu'en psychologie, le principe de réversibilité soit applicable. On ne peut se baser que sur des probabilités et des analogies [1].

Cependant n'est-on pas frappé de voir combien toutes les associations de l'auteur d'aliquis tournent autour de cette idée centrale : la peur d'avoir fécondé sa maîtresse ? Et, rien d'impossible à ce que cette idée ait germé, puisqu'en rappelant l'histoire de DIDON, il venait d'évoquer l'idée de postérité. Du reste, il n'est pas nécessaire que l'explication de FREUD vaille pour tous les cas d'amnésie, il nous suffit de savoir qu'elle est souvent exacte.

Il est certain qu'à côté des émotions pénibles, l'indifférence joue aussi un rôle [2].

[1] Pour la discussion de ce sujet voir BLEULER, ibid., 1919, et « Ueber unbewusstes psychisches Geschehen ». *Zeitschr. für die Ges. Neurol. und Psychol*, tome LXIV, p. 122-135, 1921.

[2] SWIFT : *Psychology and the day's work*. London, Allen, 1919, p. 232 à 233, exprime une idée analogue.

MITCHELL l'a fait remarquer :

Nous systématisons et organisons nos actions (purposes) et nous méprisons toutes celles qui nous semblent ne rien nous apporter. Nous cherchons et prenons intérêt à nous rappeler tout ce qui affecte notre conduite. Au contraire, nous cherchons à oublier tout ce qui ne la stimule pas. Nous pouvons donc bien dire que ce qui nous intéresse nous procure du plaisir, mais on soutiendrait difficilement que tout ce qui ne nous intéresse pas nous procure de la peine. Dans la vie de tous les jours, c'est bien les choses qui ne nous frappent pas que nous oublions le plus rapidement. A tout âge, les refoulements semblent dépendre de changements dans le développement de l'individu, changements qui s'accompagnent d'un éveil de nouveaux intérêts. Cet éveil nouveau repousse du conscient les intérêts anciens qui sont alors absorbés par l'inconscient. Ce n'est que lorsque ces derniers, et particulièrement lorsque les intérêts infantiles persistent longtemps, et entrent en conflit avec les intérêts nouveaux qui auraient dû les supplanter entièrement que le développement moral oblige à un refoulement complet. C'est justement ce conflit entre deux cycles d'intérêts différents qui donne aux intérêts refoulés leur caractère pénible.

Comme on le voit, MITCHELL élargit la question et pose le problème de la mémoire et de l'oubli d'une façon beaucoup plus générale, surtout en ce qui concerne les souvenirs personnels. Il les considère comme des phénomènes d'adaptation qui permettent à l'homme de vivre le plus heureusement possible. Nous savons du reste par expérience, combien facilement s'effacent de notre mémoire, les heures ennuyeuses de notre vie.

Malgré les restrictions que nous faisons à la théorie du refoulement dans l'oubli, nous devons reconnaître à Freud ce grand mérite d'avoir cherché une cause psychologique à un phénomène psychologique, et de ne s'être pas contenté de la théorie psycho-physique qui explique ces phénoménes par la fatigue ou l'anémie cérébrale. FREUD dit lui-même que ces états du cerveau facilitent l'oubli, tout comme l'obscurité et la solitude facilitent le rapt à un voleur.

Lapsus linguae.

Les lapsus linguae se rencontrent surtout chez les gens fatigués, indisposés ou en colère. A cela Freud fait remarquer que des personnes calmes et bien portantes en font aussi.

Le langage nous est automatique, et nous n'avons besoin d'y prêter qu'une très faible attention, de même qu'un pianiste virtuose pourra jouer parfaitement correctement, tout en étant occupé d'autre chose. La fatigue semble donc ne pas être une cause suffisante pour amener à elle seule une défaillance du langage. De plus, elle n'explique pas le contenu du lapsus. Si, par exemple, je dis « constirpation » pour conspiration, elle ne peut définir pourquoi j'ai dit « constirpation », plutôt que « consparation ». Il importe cependant de remarquer qu'en vertu du principe du moindre effort, nous tendons à substituer aux syllabes difficiles, celles qui le sont moins. Les linguistes ont étudié et classé ces différentes formes de simplification que le peuple emploie d'une façon courante [1].

Freud lui-même n'est pas absolu dans sa manière de voir. Il dit dans ses *Vorlesungen* [2] : « Encore une fois j'insiste sur ce que nous n'affirmons pas que chaque acte de distraction soit le produit d'une intention cachée, quoique la chose nous paraisse probable ; il nous paraît suffisant de trouver ces intentions, d'une façon relativement fréquente, dans les divers actes de distraction. » Freud lui-même cite des cas où l'intention est due à un processus purement vocal. C'est ainsi qu'il remarque que lorsque, par un lapsus linguae, un orateur a prononcé une voyelle longue à la place d'une voyelle brève, il arrive souvent qu'un peu plus tard dans son discours il prononce une voyelle brève pour une longue ; c'est là un phénomène de compensation qui indique simplement que le lapsus a été remarqué par l'orateur.

Pour comprendre l'explication que Freud donne du lapsus linguae, citons-en quelques exemples.

[1] Voir à ce sujet F. de Saussure : *Cours de linguistique*, Payot, 1915. — Preissig : « Le langage des aliénés ». *Arch. de Psychol.*, 1911, p. 91.

[2] Page 55.

Steckel raconte que sa femme, voulant engager une domestique française pour les après-midi, lui demanda ses certificats. La bonne lui dit : « Je vous prie, Madame, de bien vouloir me les rendre, car je cherche encore du travail pour les après-midi, pardon, pour les avant-midi. » On voit par là que la femme de ménage s'est trahie, que, peu contente des conditions que lui offrait Mme Steckel, elle comptait encore chercher du travail ailleurs.

Le Dr Steckel raconte encore le cas d'une personne qui voulait décrire l'amitié de deux individus dont l'un était Juif. Elle dit, sans aucune intention de witz : « Ils vivaient ensemble comme Castor et Pollak », et ce dernier mot était sorti tout naturellement à la place de Pollux. Pollak est ici une condensation (Verdichtung) des idées de Juif et de Pollux. (Pollak est un nom juif très répandu à Vienne.)

Je connais une jeune dame qui, voulant dire à son médecin : « Il faut que je vide ma vessie », lui dit : « Il faut que je vide ma piscine. » On voit ici que le besoin de pisser provoque une idée qui se substitue à la forme plus choisie de « vider sa vessie ». Et il en résulta le terme piscine. Ce n'est que lorsque le médecin lui fit observer son erreur qu'elle s'en rendit compte. On le voit, dans ces cas, le processus reste inconscient.

Freud cite aussi ce passage de Brantôme [1] : « Si ay-je cogneu une très belle et honneste dame de par le monde, qui, devisant avec un honneste gentilhomme de la cour des affaires de la guerre durant ces civiles, elle luy dit : J'ay ouy dire que le roy a fait rompre tous les c... de ce pays là. Elle vouloit dire les *ponts*. Pensez que, venant de coucher d'avec son mari, ou songeant à son amant, elle avoit encor ce nom frais en la bouche ; et le gentilhomme s'en eschauffer en amours d'elle pour ce mot. »

Freud donne encore toute une série d'exemples dans lesquels le souci d'être convenable vous fait refouler un mot qui, trop rapidement repoussé vient immédiatement s'intercaler dans un des mots suivants. Ainsi quelqu'un dit « urinieren »

[1] *Vie des dames galantes*, 1527-1614, discours second.

pour « ruinieren », etc. Un professeur allemand dit : « Ich bin nicht geneigt die Verdienste meines Vorgängers zu würdigen » alors qu'il entendait dire : « Ich bin nicht geeignet... » On se rend compte aisément de l'idée refoulée, qui s'est introduite dans le discours par ce lapsus.

Dans leur livre *Versprechen und Verlesen* (1895), Meringer et Mayer racontent le cas d'un homme qui voulait dire : « Dann aber sind die Tatsachen zum Vorschein gekommen », et qui dit : « Zum Vorschwein gekommen ». En réalité, il aurait voulu dire « Schweinereien » à la place de « Tatsachen », mais, par souci des convenances, il avait repoussé ce mot qui s'introduisit alors dans le verbe suivant.

Avant Freud, ce sont surtout Meringer et Mayer qui se sont occupés des lapsus linguae. Dans leur livre précité, ils en ont donné une classification. Ils distinguent :

1. Les lapsus par interversion (Vertauschungen). Ex. : Milo de Vénus.

2. Les anticipations (Vorklänge). Ex. : pantolon, pour pantalon.

3. Les rappels (Nachklänge). Ex. puerpuéral, pour puerpéral.

4. Les contaminations (Vermengungen). Ex. : Vorschwein (cont. de Vorschein et de Schweinerei).

5. Les substitutions (Ersetzungen). Ex. : Piscine, pour vessie.

Un cas spécial est celui où l'on substitue le mot par son contraire. Ex. : noir, pour blanc ; détester, pour aimer. Quelquefois la substitution ne porte que sur une syllabe. Ex. : avant-midi, pour après-midi.

La théorie de Meringer et Mayer est la suivante : Certaines syllabes ont une tonalité plus forte que d'autres, et lorsque nous sommes fatigués, la tonalité forte prend le dessus sur la tonalité faible. C'est une théorie qui se rapproche de celle de la « Kontaktwirkung der Laute » de Wundt. Il nous semble que Meringer et Wundt ont raison pour les lapsus des trois premières classes, et encore serait-il souvent plus juste de faire intervenir le principe du moindre effort qu'ont invoqué d'autres linguistes.

Dans les contaminations et substitutions, au contraire, le

fait ne paraît pas dû à une assonance, à un phénomène purement vocal ; il semble plutôt déterminé par la synthèse de deux idées. Le mérite de Freud et de son école est d'avoir insisté là-dessus, et d'avoir trouvé le rôle que jouait l'association des idées, dans les lapsus. Nous pourrions résumer la théorie de Freud en ces mots : Tandis que le conscient crée une chaîne d'associations logiques, cette chaîne éveille dans l'inconscient ou le subconscient des associations affectives, ou idéo-affectives. Leur force est souvent si grande, qu'alors même que l'orateur cherche à les refouler, elles s'introduisent, substituées d'une façon ou de l'autre, dans son discours.

Roback [1] critique la théorie déterministe de Freud, et prétend que la plupart des lapsus sont des phénomènes de pur hasard. Il se base sur des expériences qu'il a faites sur différents sujets, et qui lui ont prouvé qu'une même personne pouvait, dans un même mot, à peu de temps d'intervalle, intervertir des syllabes différentes. Ces expériences ne sont pas concluantes. Elles se rapportent pour la plupart aux lapsus par interversion, qui sont justement ceux où la théorie de Freud ne s'applique que très rarement. Le lapsus linguae est très semblable, dans sa formation, au néologisme. Je n'entends pas ici analyser les néologismes linguistiques, mais tous les psychiatres connaissent ceux des aliénés, fréquents surtout chez les déments précoces. Le déterminisme qui amène la création de ces mots baroques est généralement le même que celui qui préside à la formation des lapsus linguae. Le Dr Preissig a apporté à ce sujet une intéressante contribution [2].

Lapsus calami.

Ces lapsus ont souvent pour origine une cause analogue à celle des lapsus linguae. On ne doit pas les expliquer, comme Wundt le voudrait, simplement par un ralentissement ou

[1] « The freudian doctrine of lapses and its failings ». *A. J. O. P.*, tome XXX, p. 274-290. — « On the interferences of will impulses ». *Psych. Rev. Monogr.*, 1918, p. 91.

[2] Loc. cit. ant.

une diminution de l'attention. En réalité, il s'agit moins d'un affaiblissement quantitatif de cette faculté que d'un trouble provoqué par l'irruption spontanée d'une idée affectivement plus forte que celle qu'on exprimait. Les deux explications ne se contredisent pas forcément, mais celle de FREUD va plus profond. Voici un exemple que j'emprunte au Dr BRILL, un psychanalyste américain : Un de ses patients lui écrivait combien sa nervosité avait augmenté à la suite d'une crise des cotons : « My trouble is all due to that damned frigid wave. » Il entendait naturellement par là une vague de baisse sur le marché, mais la chose intéressante est qu'en réalité il n'écrivit pas « wave » mais « wife ». BRILL découvrit plus tard qu'au fond de son cœur il reprochait à sa femme son tempérament très froid, et le fait qu'elle n'avait pas d'enfants. Cet exemple montre l'utilité que peut avoir l'étude des actes de distractions dans le traitement d'une névrose.

Les lapsus calami nous révèlent souvent des idées qui nous sont tout à fait inconscientes. Le Dr WAGNER [1] raconte qu'en relisant un de ses anciens cahiers de notes, il s'aperçut qu'il avait écrit « Edithel », au lieu de « Epithel ». Or, au moment où il fit ce lapsus, il ne connaissait pour ainsi dire pas cette « Edithel » et n'aurait pas cru qu'il eût le moindre sentiment pour elle. Peu d'années plus tard, elle devait devenir une de ses liaisons les plus intimes.

Le professeur WEBER me communique que toutes les fois qu'il expédiait un de ses écrits à un ami, il devait faire effort pour ne pas écrire « Drecksache » au lieu de « Drücksache ».

Un exemple encore : En train d'écrire ce chapitre, j'avais été frappé par une erreur de lecture que LICHTENBERG raconte dans ses *Witzige und satyrische Einfälle*, et je me suis dit : « Voici un important exemple à citer. » Plus tard, voulant relater la chose, j'écris : « Lichtenberg, dans ses *Vichtige*... etc. »

Ces faits montrent qu'il ne s'agit pas seulement d'un affaiblissement de l'attention, mais bien plus d'un déplacement de l'intérêt. Mais le lapsus calami peut provenir d'autres causes

[1] *Zentralblatt für Psa*, tome I, p.. 12.

encore. Wundt écrivait déjà [1] : « Au cours de la parole, la volonté tend sans cesse à faire coïncider les représentations idéatives avec les représentations des mouvements d'articulations. Si le cours des mouvements d'articulations est ralenti, comme dans l'écriture, cela facilite considérablement les anticipations. » Celles-ci peuvent être syllabiques ou idéatives. C'est dans cette dernière classe que je ferai rentrer l'exemple suivant de Freud [2] : Voulant transcrire l'histoire d'un bohémien condamné à mort, il écrivit : « Hierzu, passt die Anektode» au lieu de « Anekdote ».

Le lapsus calami peut encore provenir d'un troisième mécanisme : Au lieu d'exprimer simplement une préoccupation, il exprime un désir. Jones donne à ce propos un intéressant exemple. Il s'agit d'une dame qui désirait ardemment avoir un enfant. Ecrivant à plusieurs personnes que M[me] X... venait d'accoucher, elle se trompa dans ses lettres, et, au lieu de mettre le nom de famille de son amie, elle mit le sien.

Erreurs de lecture.

Freud fait remarquer que les erreurs de lecture arrivent encore plus facilement que les lapsus précités, parce qu'elles sont facilitées par un excitant visuel. Ce qu'on lit n'est pas un produit direct de notre esprit, comme ce que l'on dit ou ce que l'on écrit ; aussi substitue-t-on facilement sa pensée à celle de l'écrivain. A ce propos Lichtenberg écrit dans ses *Witzige und Satyrische Einfälle* qu'il s'est tellement nourri d'Homère, que rencontrant dans un livre le mot « Angenommen » il le lit par « Agamemnon ».

La lecture étant devenue un phénomène automatique il est facile de continuer à lire tout en pensant à autre chose. On est alors brusquement rendu attentif à un mot qui semble curieux. On se réveille, pour ainsi dire, et on voit que ce mot n'est pas du tout écrit dans le texte, mais que nous l'avons substitué à un autre.

[1] Freud. *Psychopathol.*, p. 145.
[2] *Psychopathol.*, p. 149.

L'erreur de lecture est souvent aussi due à une persévération, surtout lorsqu'on lit à haute voix. Lisant un article sur le militarisme naval qui parlait du renforcement de la flotte nipponne et de son contre-coup en Amérique, je lus : « Le projet de budget voté par les Chambres nipponnes... ne devait pas tarder à renforcer la réaction produite par ces avertissements. » Le vrai texte était : « renforcer l'impression produite », etc. Le début de l'article m'avait fait penser à la réaction contre le désarmement ; cette idée persévérait en moi. Il suffit que je visse la terminaison *tion* pour que l'idée encore latente en mon esprit se substituât au mot véritable.

L'irruption d'un désir joue aussi son rôle dans les erreurs de lecture. Ainsi, je m'intéresse beaucoup à la Chine, et il m'arrive constamment de lire ce mot dans les devantures de librairies au lieu de « Chimie ».. De même, il m'arrive de substituer psychologie à physiologie.

Freud, qui est un grand collectionneur, raconte aussi que, se promenant dans les rues, surtout à l'étranger, il lisait souvent le mot « Antiquitäten », alors que l'enseigne portait un tout autre mot.

Bleuler [1] avoue avoir eu l'impression de trouver son nom écrit deux lignes au-dessous de celles qu'il lisait. En réalité, il n'y avait que quelques lettres qui rappelaient son nom, mais le désir de se voir cité l'induisait en erreur.

Le cas ci-dessous a été communiqué par le premier-lieutenant T... à Freud [2] et montre bien le rôle que joue l'affectivité dans ces phénomènes.

Le plus âgé des officiers d'un camp de prisonniers avait été offensé par l'un de ses camarades. Pour donner suite à l'affaire, il voulut employer le seul moyen de violence qui restait encore à sa disposition, c'est-à-dire faire changer l'officier de camp. Ce n'est qu'après les conseils de plusieurs de ses amis qu'il renonça à son projet et qu'il prit une attitude plus digne, quoique celle-ci pût lui coûter des ennuis. Le même après-midi cet officier, sous le contrôle d'un homme de garde, lut comme à l'ordinaire la liste de ses cama-

[1] *Affektivität, Suggestibilität, Paranoia*, 1906, p. 121.
[2] Ibid., p. 185.

rades, pour les licencier. Jusqu'ici il n'avait jamais fait de fautes dans cette lecture ; cette fois, il oublia le nom de celui qui l'avait offensé. Ce dernier dut rester dans le camp jusqu'à ce que le mystère fut éclairci, alors que tous ses camarades étaient déjà loin. Le nom de l'officier en question était cependant au beau milieu de la liste.

Il va sans dire que l'officier n'avait pas fait la chose intentionnellement.

De même qu'en lisant nous faisons des erreurs de lecture, en écoutant un discours ou une conversation nous pouvons faire des erreurs de compréhension, dues aux mêmes causes. L'exemple suivant en est une preuve : Un jour que j'étais à Neuchâtel, je dis à mon ami J... : « Tâche de venir passer un de ces prochains « week-ends » chez moi. » Rentré à Genève, je n'y pensai plus, et m'engageai pour les dimanches suivants. Deux semaines plus tard, J... m'interpellait au téléphone en me disant : « Comment vas-tu ? Reconnais-tu ma voix ? » Je répondis : « Mais oui, tu es L. V. » En réalité, la voix de J... était très différente de celle de mon ami L. V. Mais, soupçonnant que J... allait s'inviter, je refoulai cette idée, à ce moment désagréable puisque j'étais déjà engagé ailleurs, et inconsciemment, je substituai la voix de L. V. à celle de J.

Erreurs de jugement.

Jung cite l'exemple suivant : Deux amis se promenaient ensemble près d'une église dont le carillon était célèbre. L'un d'eux prétendit qu'il sonnait faux. L'autre, étonné de cette remarque injustifiée, lui demanda des explications. Dans la suite de la conversation, le premier fit observer que les poésies du pasteur de cette église étaient bien médiocres. C'était en effet le cas. Il avait fait une association entre les vers qui sonnaient mal et le carillon de l'église. Là résidait l'énigme de cette erreur de jugement.

Mæder [1] raconte aussi combien souvent il lui arrive de sortir son trousseau de clefs devant la porte d'un de ses amis. Cette

[1] *Arch. Psychol.*, 1906.

erreur provient du sentiment d'être chez cet ami comme chez lui.

Souvent nous ne trouvons pas des objets qui nous crèvent les yeux, parce que nous ne les reconnaissons pas. La plupart du temps, des motifs inconscients sont la cause de cet aveuglement. Je rapporte ici un exemple du Dr Sachs : Un dimanche, il hésita longtemps entre l'envie de sortir et le devoir de terminer un article. Il se décida finalement à achever son travail, mais bientôt s'aperçut qu'il n'avait plus de papier à écrire sous la main. Il savait qu'il devait y en avoir ailleurs dans sa chambre ; il le chercha, mais en vain. Faute de quoi, il alla se promener. En rentrant, sans le chercher, il posa la main sur le dit papier.

Certaines expressions, souvent employées par les gens de même profession, dénotent aussi des complexes cachés. Bleuler [1] fait remarquer que les médecins disent volontiers à leur patient atteint d'ozène ou d'otite : « Faites attention à ce que cela ne se porte pas au cerveau. » Ils savent parfaitement que l'attention ne pourra en aucune façon empêcher la chose, si elle doit se produire. Ce langage n'est qu'une manière raccourcie et inconsciente de décliner à l'avance leur responsabilité.

Paramnésies.

Kræpelin [2], le premier, donna le nom de paramnésie aux phénomènes que nous appelons « déjà vu, déjà entendu, déjà raconté », etc. Ils ont été étudiés depuis longtemps par les psychologues français. On les attribuait autrefois à des souvenirs oubliés. Plus tard, Lapic [3] et Méré [4] les expliquèrent de la façon suivante : En rêve, nous aurions vu des paysages analogues que nous aurions complètement oubliés, et qui nous

[1] *Das autistische undiziplinierte Denken*, p. 91.
[2] « Ueber Errinnerungsfälschungen ». *Arch. für Psychiatr.*, Fasc. 17 et 18.
[3] *Rev. Philos.*, 1894.
[4] *Mercure de France*, juillet 1903.

reviennent à l'esprit au moment où nous voyons un paysage semblable. En 1904, GRASSET[1] a élargi cette explication. Pour lui, ce ne sont pas seulement des souvenirs inconscients du rêve, mais aussi d'autres souvenirs inconscients, tels que des vues photographiques, tableaux, descriptions de romans, rêvasseries, qui nous reviennent au moment où nous avons cette sensation de déjà vu.

En 1902, RIBOT et FOUILLÉE ont donné une autre interprétation : Ils cherchent la cause de ce phénomène dans une disjonction de l'aperception et de la mémoire de cette aperception. THIBAULT[2] a résumé toutes les opinions de son époque au sujet de ce phénomène. Il conclut d'une façon très analogue à celle de RIBOT, en disant[3] : « Nous croyons, pour notre part que la sensation du déjà vu... est le résultat d'une dissociation psychique dans laquelle le moi intellectuel trop faible ne contrôle plus exactement le moi affectif fort, ou, autrement dit, dans laquelle la perception ne contrôle plus l'émotion. »

En 1908, BERGSON[4] a repris cette explication :

> La fausse reconnaissance peut ainsi être regardée comme la forme la plus inoffensive de l'inattention à la vie. Elle semble résulter du jeu combiné de la perception et de la mémoire, abandonnées à leur propre énergie. Elle se produirait à tout instant si ce n'était que la volonté, sans cesse dirigée vers l'action, empêche le présent de se replier sur lui-même, en le poussant indéfiniment vers le futur.

On pourrait reprendre cette explication, mais au lieu d'attribuer la distinction de l'image perceptive et de l'image mnémonique à une simple fatigue ou à une distraction, on pourrait la trouver dans une cause psychologique qui refoulerait dans l'inconscient l'image perçue. Un exemple fera comprendre ce que j'entends par là : Un jeune homme me raconte avoir beaucoup aimé une jeune fille qui vivait à Paris. Un jour qu'il alla la voir, il eut l'occasion de faire, seul avec elle, une grande pro-

[1] *Journ. de Psychol. norm. et pathol.*
[2] *La sensation du déjà vu.* Thèse. Bordeaux 1899.
[3] Page 124.
[4] *Rev. Philos.*

menade en voiture. Or, à plusieurs reprises, il eut le sentiment d'avoir déjà vécu cette scène, alors qu'il n'en était rien. Cela venait simplement de ce que cette promenade lui donnait l'impression d'un voyage de noce anticipé. Il aurait voulu embrasser son amie et avoir déjà avec elle l'attitude d'un homme marié ; mais il refoulait sans cesse tous ces désirs, et avec eux, la scène qu'il était en train de vivre. Il y avait donc disjonction dans la conscience et c'est ainsi qu'on peut expliquer le phénomène du « déjà vu ».

Freud [1] raconte combien souvent dans les psychanalyses les malades ont l'impression d'avoir déjà raconté ce qu'ils disent. Cette illusion vient simplement du fait que, à plusieurs reprises, ils ont été sur le point de parler de la chose, puis l'ont refoulée. Ils croient dans la suite en avoir déjà fait l'aveu.

Souvenirs écran.

C'est un fait connu que notre mémoire sélectionne les objets. Cette sélection s'opère différemment chez l'enfant et chez l'adulte. Tandis que chez ce dernier, c'est l'intérêt qui guide notre mémoire, chez l'enfant, on est frappé de voir combien de souvenirs importants ont disparu alors qu'il se souvient d'une foule d'événements futiles. Ces souvenirs en apparence superflus persistent jusque dans l'âge adulte. Freud a montré que, le plus souvent, ils étaient associés à des souvenirs beaucoup plus importants, mais devenus inconscients. Si, en partant de ces événements futiles, on laisse aller le jeu des libres associations, on se remémore le fait lié au souvenir-écran (Deckerinnerungen). Les modalités de ce phénomène sont diverses. Le fait important peut s'associer à un fait banal antérieur (transfert antérograde), synchrone ou postérieur (transfert rétrograde). Exemple [2] : Un jeune homme se souvenait de l'image suivante : Il était dans un jardin, assis sur une petite chaise, à côté de sa tante qui lui apprenait l'alphabet. Il lui demanda comment on différencie le m du n, et celle-ci de répon-

[1] *Neurosenlehre*, tome IV, p. 149.
[2] Freud. *Psychopathol.*, p. 58.

dre : « Dans le m, il y a tout un morceau de plus. » Ce souvenir s'associa plus tard à la différence qui existe entre les garçons et les filles. Tandis que cette scène lui était restée dans l'esprit, celle par laquelle il avait appris à différencier les sexes avait complètement disparu de sa conscience. Il ne la retrouva qu'en faisant des associations sur le souvenir précité de son enfance [1].

Le trait d'esprit.

Le trait d'esprit est formé par les mêmes lois de l'imagination que celles qui créent le lapsus, mais tandis que celles-ci sont inconscientes, celles-là sont voulues. Lorsque Balthasar, le sympathique chroniqueur de la *Gazette de Lausanne* dit, en parlant du soleil : « Qui s'y frotte s'y tropique », il emploie le mécanisme de la condensation pour éveiller chez son lecteur, à la fois, l'idée du proverbe « Qui s'y frotte s'y pique » et l'idée de la chaleur du soleil. Ce double sens, aisé à comprendre, est justement ce qui fait rire. Le « witz », le plus souvent, n'est qu'un lapsus par condensation, contamination ou substitution, fait intentionnellement.

[1] Voir encore l'exemple cité au chapitre VII.

CHAPITRE V

Le symptôme morbide en psychopathologie.

Il y a deux façons de concevoir le symptôme morbide dans les névroses : Ou bien l'on admet qu'il n'est qu'un accident de la maladie, dû au hasard, et qu'il ne revêt aucune signification spéciale, ou bien, et c'est le cas des psychanalystes, on considère que le symptôme est l'expression d'une émotion inconsciente. De même que le geste ou la mimique représentent une idée consciente, la paralysie, le tic, le mutisme, etc., sont des images de nos sentiments inconscients. Il est certain que depuis le geste que nous exécutons parce que nous le voulons jusqu'au symptôme que l'hystérique produit de façon automatique, il y a une foule d'intermédiaires.

Les symptômes, au même titre que les rêves ou les actes de distraction, sont des produits de l'imagination, des représentations déguisées de sentiments refoulés. Voici un exemple tiré de Baudouin [1]. Mme X... se plaint depuis quelque temps de névralgies au bras droit. Elle est très nerveuse et a de grands besoins intellectuels qu'elle ne peut guère satisfaire, étant sans cesse retenue à son foyer par ses devoirs domestiques. Dernièrement, une de ses amies fut atteinte de paralysie au bras ; elle en profita pour beaucoup lire. L'ayant enviée, Mme X... avait

1 « Psa. de quelques troubles nerveux ». *Arch. de Psychol.*, 1916, tome XVI, p. 143.

inconsciemment créé cette douleur qui devait lui permettre d'abandonner son ménage pour cultiver ses goûts littéraires.

Le symptôme morbide revêt un sens, il est une façon de réagir vis-à-vis d'une émotion vive, et peut prendre des formes très diverses. FREUD [1] fait remarquer qu'au début, toutes les névroses emploient les mêmes procédés. Ce n'est que plus tard que s'ajoute l'appoint somatique (das somatische Entgegenkommen) qui donne une issue aux processus psychiques inconscients.

Là où l'appoint somatique n'entre pas en jeu, se produit autre chose qu'un symptôme hystérique, mais cependant un processus parent, tel que la phobie, une idée fixe, un délire, etc.

JONES [2] a analysé un de ces cas. Il s'agit d'un jeune homme qui souffre de vertiges. Dans son passé, une série d'émotions vives expliquent cette peur irraisonnée : A trois ans, comme il criait, un ami de son père le suspendit au-dessus d'une seille d'eau et le menaça de le plonger s'il ne se taisait pas immédiatement. A sept ans il fut suspendu par les chevilles à un mur de cinq mètres de haut qui servait d'enclos au jardin de son école. A neuf ans son père l'obligea de faire le tour du balcon d'une tour très élevée qu'ils visitaient ensemble.

LARGUIER DES BANCELS a montré que PASCAL, qui croyait toujours avoir un abîme à son côté gauche, avait eu dans son enfance des traumatismes analogues [3].

STECKEL [4] a étudié une série de zoophobies. La peur des animaux, selon lui, s'explique par le fait qu'ils symbolisent chez beaucoup de malades telle ou telle tendance, ou tel ou tel objet. En réalité, ce n'est pas l'animal lui-même qui effraye, mais l'idée qui y est inconsciemment liée [5].

[1] « Bruchstück einer Hysterie-Analyse ». *Neurosenlehre*, tome II, p. 35, Deuticke, Vienne 1912.

[2] « A simple phobia ». *Journ. of Norm. and abn. Psychol.*, tome VI, 1913, reprod. dans *Psa. Papers*, 2e éd., p. 508.

[3] Voir *Arch. de Psychol.*, tome XVIII, p. 135 et suiv.

[4] *Zoophobien in Nervöse Angstzustände und ihre Behandlung.* Schwarzenberg, Vienne 1921, p. 456 et suiv.

[5] Voir aussi H. FLOURNOY : « Symbolisme d'un épisode hallucinatoire ». *Arch. de Psychol.*, tome XVII, 1919, p. 192.

Récemment Ferenczi [1] a attiré l'attention sur la valeur symbolique des tics. Il a montré combien souvent ils étaient des équivalents de la masturbation.

L'idée qu'exprime un symptôme n'est pas toujours évidente. Pour le médecin, comme pour le malade, le symptôme paraît d'abord vide de sens, et le premier travail à faire est de retrouver les circonstances dans lesquelles il est apparu au début.

Certains symptômes symbolisent presque toujours les mêmes sentiments, mais il faut se méfier des généralisations, et il est important de toujours s'enquérir des circonstances personnelles du malade. Le symptôme morbide, surtout lorsqu'il est somatique, est généralement dû à une fixation (Fixierung) de l'énergie psychique à un souvenir émotif [2].

Nous subissons par exemple une émotion très violente ; au lieu de réagir normalement (abréagir), c'est-à-dire de devenir maître de celle-ci, nous pouvons la refouler dans notre inconscient. Elle continuera alors à agir avec la même intensité sur notre psychisme, parce que nous n'aurons plus de contrôle sur elle.

Le symptôme morbide représente une réaction inconsciente à l'émotion qui agit à notre insu. J'emprunte à Brill [3] l'exemple suivant : Mme X... est paralysée du bras depuis trois ans. A la suite de divers traumatismes psychiques, elle avait refoulé tout ce qui concernait la sexualité, et devint complètement frigide, au grand désappointement de son mari, lequel fut plus irrité encore quand il découvrit qu'elle se masturbait la nuit. Cependant il put constater qu'elle se livrait à ce vice en étant endormie. Il lui fit alors consulter un médecin qui ordonna du bromure, et conseilla de bander le bras de façon à le tenir complètement plié. La malade fut si émue à l'idée qu'elle se livrait à des actes obscènes pendant son sommeil, qu'elle ne

[1] « Psa. Betrachtungen über den Tic ». *Internat. Zeitschr. für Psa.* 1921, p. 33-62.

[2] On trouvera un développement de ces considérations théoriques dans l'article de Ferenczi : « Allgemeine Neurosenlehre ». *Bericht über die Fortschritte der Psa.*, 1914-1919, Internat. Verlag, Vienne 1921.

[3] Brill : *Psa.*, p. 25 à 27. Saunders and Co., London 1913.

tarda pas à contracter une paralysie hystérique de crainte de poursuivre son vice.

Mais, comme le dit FREUD [1], dès qu'on a pratiqué la méthode psychanalytique, on s'aperçoit qu'un symptôme est rarement conditionné par une seule idée, et qu'il est l'expression synthétique d'un complexe de sentiments. Dans le cas qui nous occupe, la crainte de se masturber ne fut pas le seul motif de la paralysie ; la femme avait appris que son mari la trompait avec la demoiselle de magasin qu'elle avait engagée. Depuis qu'elle était paralysée, elle avait dû fermer boutique, et put, du même coup, renvoyer l'amante de son mari, qui ne lui servait plus à rien. Le symptôme, dans ce cas, représente à la fois la réaction à une crainte, et l'expression d'un désir. La malade, rendue consciente de ses mobiles, fut guérie.

Pourquoi la maladie se sert-elle d'une expression symbolique ? L'expression symbolique qui est toujours approximative, demande un moindre effort que l'expression précise qui exige un choix et un jugement. Chez l'enfant, où le développement est incomplet, et chez le névrosé, où il y a une régression des facultés, la pensée, au lieu d'opérer par une série de sélections jusqu'à ce qu'elle arrive à l'expression parfaite, poursuit sa chaîne d'associations par de simples analogies et se contente d'approximations. Sous l'empire d'une vive émotion, il est compréhensible que la réflexion soit inhibée, et que le mode inférieur de penser devienne prédominant. De plus, l'émotion naît sous l'empire d'un conflit. Les exemples précédents montrent bien l'antagonisme entre les sentiments inconscients et conscients. Les premiers, sans cesse refoulés, finissent par s'extérioriser symboliquement. Il y a là un phénomène analogue à celui qui se passe dans le rêve. Etudions donc de plus près les rapports qui existent entre ce dernier et le symptôme morbide.

Ces deux phénomènes ne sont en somme différenciés que par une question de degré. Tous deux manquent de logique et sont incompréhensibles à leur auteur. Ils sont soumis aux mêmes

[1] *Bruchstück*, p. 39.

lois affectives. Le malade témoigne à l'égard du rêve, comme à l'égard de ses manifestations pathologiques, une indifférence complète. Il les oublie.

L'analogie de ces deux phénomènes vient de ce que leur cause est la même : ils sont des formes d'expression différentes d'un même désir refoulé, si bien que certains auteurs ont pensé que le symptôme pouvait être provoqué par le rêve. Le cas le plus célèbre de ce genre est celui que Féré a publié sous le titre de *Note d'une paralysie hystérique consécutive à un rêve* [1]. Il s'agissait d'une jeune fille de quatorze ans qui avait beaucoup grandi depuis quelque temps. Elle n'avait plus ses règles. Une nuit, elle rêve qu'elle est poursuivie place de l'Odéon. Elle ne peut arriver à se mouvoir pour se sauver. Par un suprême effort, elle y parvient, mais elle se réveille avec une forte sensation de fatigue aux jambes. Le rêve se répéta quelquefois, puis une paraplègie des jambes se déclara.

Féré ne nous renseigne pas sur les causes de ce rêve, mais, selon nous, il est infiniment probable que ce sont ces dites causes, et non le rêve, qui ont provoqué la paralysie.

Meunier et Vaschide [2] ont aussi publié un cas qu'ils ont interprété de la même façon que Féré. Il s'agissait d'une personne qui ne distinguait plus bien si telle ou telle chose était rêve ou réalité ; ses images oniriques l'obsédaient et provoquaient des impulsions. Là encore, ce n'était probablement pas le rêve qui provoquait l'impulsion, mais les deux phénomènes qui avaient une psychogenèse commune.

Autre exemple : Depuis un mois, je me rendais tous les jours à mon bureau par le plus court chemin. Un matin, par distraction, je prends une autre rue, qui me fait faire un détour. Subitement je m'en étonne, et, laissant aller librement mes associations, je repense à une conversation de la veille, où l'on m'avait parlé de Caille, un marchand de livres anciens, qui habitait précisément dans la rue où, par mégarde, je venais de m'engager. Or, j'aime beaucoup les vieux livres. A peine avais-je prononcé en moi le mot Caille, que me revint un rêve

[1] Société de Biologie, 20 novembre 1886.

[2] « Projection du rêve dans l'état de veille ». *Rev. Psychol.*, février 1901.

de la nuit précédente, où je me voyais dans la rue, en face de la dite librairie, me disant : « Tiens ! voici la librairie Caille. »

Là encore, plutôt que de croire à une impulsion provoquée par ce rêve, il me semble plus naturel d'admettre que le désir de trouver cette boutique m'ait dicté à la fois mon rêve et ma distraction. Et ce désir s'est manifesté de manière inconsciente, parce que, pour des scrupules d'économie, je l'avais refoulé.

C'est au Dr Ernest Jones que nous devons un des cas les plus intéressants publiés à ce sujet [1].

Il s'agissait d'une demoiselle américaine âgée de vingt-six ans, fille aînée, des plus dévouée à sa mère. Elle prenait toujours parti pour cette dernière, lorsque ses parents se disputaient. Cette jeune fille vivait, depuis l'âge de quatorze ans, dans le pressentiment perpétuel que sa mère, atteinte d'une cardiopathie, allait mourir. Cette idée la retint dans la demeure paternelle jusqu'à l'âge de vingt ans. Puis, partie pour poursuivre ses études dans une université étrangère, elle se fit des reproches d'avoir abandonné sa mère, et ces remords s'accentuèrent au reçu de mauvaises nouvelles. En ce même temps, son collège organisa un meeting sur la question du divorce. Chaque élève reçut une cocarde indiquant le parti auquel elle se rattachait. La sienne était rouge. La nuit suivante elle rêva qu'elle se voyait entrer dans la chambre à coucher de sa mère. Rien de changé ; tout y est comme à l'ordinaire, si ce n'est que sa mère gît, morte, dans son lit, et qu'en face d'elle, épinglée au mur, se trouve la cocarde rouge. Notre malade se réveille terrifiée, et part pour rentrer chez elle. Sa mère était au lit. En entrant dans la chambre, sans plus penser à son rêve, la fille épingla la cocarde en face du lit, en disant : « Ce sera pour toi un joli souvenir. » Deux jours après la mère mourut, et la fille fut persuadée, en revoyant tout à coup la cocarde qu'elle avait été la cause de cette mort. Depuis, elle fut hantée par l'esprit de sa mère, et fut aussi atteinte d'une phobie du rouge.

Pour bien comprendre ce cas, il importe de savoir que, encore fillette, cette malade s'amusait à s'imaginer qu'elle

[1] *Papers on Psa.*, p. 248 et suiv.

remplaçait sa mère auprès de son père, qu'elle adorait. A cette époque, une de ses tantes qu'elle n'affectionnait guère mourut, et l'enfant s'était dit : « Si cela avait été maman, qui est déjà si impotente, cela eut été compensé par bien des jouissances. » Puis, dégoûtée immédiatement de la bassesse de cette idée qui venait de lui traverser l'esprit, elle la refoula. Mais l'émotion n'en resta pas moins vive et provoqua, par surcompensation, ce dévouement constant à sa mère. C'est ce désir refoulé qui réapparut dans le rêve où deux choses seulement différaient de la réalité : la mère, morte, et la cocarde rouge. Automatiquement, comme pour accomplir un meurtre, elle épingla la cocarde rouge. Ce geste était bien significatif de ses désirs inconscients.

Nous donnons ci-après l'opinion de FREUD [1] lui-même : « Si l'on soumet une hystérique, dont le mal s'exprime en crises, à une cure psychanalytique, on se convaincra rapidement que cette crise représente simplement une fantaisie mise en pantomime, soit une idée traduite en mouvement. Ce sont des fantaisies inconscientes qui, comme des rêves diurnes, ne peuvent être réellement compris sans l'interprétation des rêves de la nuit. Le rêve remplace souvent une crise, et plus souvent encore, il la renforce, en ce sens qu'il exprime la même fantaisie sous des aspects différents. » Le sens de la crise, cependant, n'est pas toujours évident, car la censure y agit comme dans le rêve, et déguise le vœu exprimé. Les mêmes lois qui président à la formation du rêve se retrouvent par conséquent dans la genèse de la crise [2].

[1] « Allgemeines über den hysterischen Anfall ». *Zeitsch. für Psychoterapie und Mediz. Psychologie*, herausg. von Moll, I. Jahrg., 1909, et *Neurosenlehre*, tome II, p. 146 et suiv.

[2] Sur ce sujet voir : MÆDER, *Jahrbuch*, tome IV, p. 697. — BRIÈRE de BOISMONT, « De l'identité du rêve et de la folie ». — DECHAMBRE, « Songe » *Dict. encycl. des Sciences méd.*, 1881, p. 430. — TAINE, « De l'intelligence », tome II, p. 119. — JOURDAN, « De l'influence du rêve sur le délire ». Thèse. Montpellier, p. 63. — FAURE, « Etude sur les rêves morbides ». *Arch. gén. de Méd.*, 1876, vol. I, p. 558. obs. VII-VIII. — MAUDSLEY, « Pathologie de l'esprit ». Trad. Grammont, Paris 1883, p. 44-46. — NAKE, « Die Forensische Bedeutung der Träume ». *Arch. für Kriminal Anthrop.* Bd. V, 4 avril 1900. — CHARCOT et MAGNAN, « Inversion du sens génital ».

Le Dr Odier [1] raconte le cas d'une hystérique qui avait vu venir son ancien fiancé auprès de son frère dont il était l'ami, parce que celui-ci s'était cassé la jambe. Elle tint inconsciemment ce raisonnement : « Si moi, je m'immobilise la jambe, il viendra peut-être aussi me voir. » Depuis ce moment, elle contracta une paralysie hystérique qui céda au traitement psychanalytique.

Henri Flournoy [2] a publié le cas d'une malade atteinte d'un pseudo tremblement de Parkinson. Il s'agissait d'une femme qui voulait s'assurer l'affection de son amant. Or, elle avait observé qu'en face de chez elle, vivait une vieille dame atteinte d'un fort tremblement, ce qui obligeait son mari à l'accompagner partout. Elle tint inconsciemment ce raisonnement : « Si moi aussi je me mets à trembler, mon ami m'accompagnera partout [3]. »

A côté des cas précédents, où le désir est très manifeste, il en est où la crainte semble jouer la part dominante. Reprenons par exemple le cas publié par Breuer et Freud [4]. Il s'agit d'une personne qui avait vu son institutrice donner à boire à son chien dans son verre. Dès lors elle refusa toute boisson. On peut évidemment dire que sa phobie exprimait le *désir* de ne pas boire dans le même verre que le chien. Mais il serait encore plus naturel de penser que cette phobie venait d'une *crainte* ou d'un *dégoût*.

Dans le même volume [5], le cas de Catherine, cité par Freud,

Arch. de Neurol., 1883, p. 53-60. — Chaslin, « Du rôle du rêve dans l'évolution du délire ». Thèse, Paris 1887. — Berillon, « Automutilation survenant sous l'influence du rêve ». *Rev. de l'Hypnotisme*, 1900, p. 278. — Tissié, « Les aliénés voyageurs », Thèse, Bordeaux, 1888, p. 59. — Dulion, « Formes cliniques du rêve en psychiatrie ». Thèse. Paris 1908. — Frenaunay, « Recherches sur le rêve ». Thèse. Paris 1900. — Sauvet, « Rêves ». *Ann. médico-psychol.*, mars 1844. — Lopez, « Du rêve et du délire qui lui fait suite ». Thèse. Paris 1900.

[1] *Arch. de Psychol.*, 1914, p. 158-201.

[2] *Arch. de Psychol.*, tome XVII, p. 208, 1919.

[3] Les cas où l'hystérique imite un tremblement de Parkinson sont assez nombreux. Valentin en a rassemblé un grand nombre dans sa thèse : *Paralysie agitante à forme hystérique.* Montpellier 1908.

[4] *Studien über Hysterie*, Deuticke, 1916, p. 27.

[5] Page 107.

semble aussi avoir comme pathogénie une crainte, plus qu'un désir. Il s'agit de vomissements chez une jeune fille que son oncle avait tenté de séduire. C'est un de ces cas typiques où l'hystérique souffre de réminiscences ; le souvenir d'une crainte provoque à chaque instant la réapparition du symptôme.

Nous avons eu pour but dans ce chapitre de montrer que le symptôme, — qu'il ait été provoqué par une crainte ou par un désir, — exprimait toujours une pensée plus ou moins inconsciente du malade. Je dis : plus ou moins, car il est certain que nous manquons de critères pour en affirmer le degré.

L'hystérique est menteur. L'est-il toujours volontairement ? Nous ne le croyons pas. Il semble dans bien des cas se jouer la comédie à lui-même. Pourquoi la malade de Flournoy, par exemple, lorsqu'elle voit que son tremblement l'amène à l'hôpital, au lieu de la rapprocher de son ami, persévère-t-elle dans ce symptôme morbide ? Si la malade était consciente de son raisonnement, il semble qu'elle adapterait mieux ses actes à ses fins. D'autre part le fait de rendre le psychopathe attentif à son jeu, a pour résultat fréquent de le guérir. Si son raisonnement était conscient, on ne voit pas pourquoi cette révélation amènerait dans tant de cas la disparition des symptômes [1].

[1] Voir à ce sujet le cas du Dr Naville, *Rev. Méd. de Suisse romande*, janvier 1919.

CHAPITRE VI

« Un rêve ».

Nous devons à l'obligeance du Dr Charles Odier, de Genève, le rêve que nous publions ici. Nous le faisons précéder d'une courte notice qui renseignera le lecteur sur l'auteur du rêve.

Résumé d'anamnèse.

Nous pensons que les détails suivants seront utiles à la compréhension de l'analyse qu'on va lire.

Mme B..., née en 1885. Bonne santé jusqu'en 1904, année où elle se fiance. Elle s'aperçoit assez vite de son erreur, mais ses parents s'opposent à une rupture. Devient nerveuse et maigrit de trois kg. Se marie 3 à 4 mois après. Au cours d'un long voyage de noce, éclatent entr'autres les symptômes suivants : dépression, vaginisme, frigidité absolue ; à Corfou, première crise d'entérite ; à Salonique, deuxième crise plus violente avec état aigu, douleurs, sorte d'ileus avec tympanisme prononcé. Un médecin hésite entre un typhus et une appendicite. Les douleurs abdominales sont si fortes qu'on doit la ramener d'urgence à Lyon, en brancards et lit-couchette. De retour chez ses parents, tout s'amende assez vite. En 1905, installation du jeune ménage. Le mari exige une opération gynécologique correctrice, mais la frigidité persiste. Devient enceinte néanmoins « par miracle ». En 1906, naissance d'un garçon ; délivrance ardue, rétention placentaire, hémorragie très abondante, narcose, etc. Tombée dans un état alarmant, on l'envoie en Suisse, où elle se

rétablit rapidement. De retour chez elle, les douleurs entéritiques et la frigidité reparaissent par phases. En 1909, deuxième grossesse ; nouvel état nerveux dû au fait que le mari exige des rapports ; ceux-ci sont si douloureux qu'on impose à la malade, pour cela, l'usage d'une pommade noire. Naissance mouvementée d'un second fils.

En 1910, dépérissement, neurasthénie et reproduction d'un syndrôme gastro-intestinal alarmant. On l'envoie alors à Paris, dans une clinique dirigée par un spécialiste des voies digestives. Là, analyses diverses, sondages, transit intestinal aux rayons X, etc., tout s'accorde à démontrer l'absence totale de lésions. Séjour dans les Pyrénées, où elle se remonte. A partir de cette date, fait plusieurs fausses-couches, avec hémorragies En 1912, bonne période. Abortus suivi toutefois d'une nouvelle et forte « craquée » nerveuse. Crises, phobies diverses, syncopes, dissociation psychique. Renvoyée dans une clinique spéciale. Réapparition de troubles intestinaux. En 1916, son cadet se fracture le crâne. Cet accident la remet d'aplomb. Celui-ci guéri, elle se met à la « danse artistique ». Divers incidents. En 1917, nouvelle crise abdominale. On appelle un célèbre chirurgien, qui diagnostique une appendicite et propose l'opération. Mais le mari s'y refuse et on la remet à plus tard. En 1918, c'est l'aîné des garçons, à son tour, qui contracte une appendicite.

En 1919, la malade fait une fracture de la colonne. Au sortir du plâtre, scènes terribles avec le mari. Elle obtient alors la séparation, et en profite pour conduire ses enfants à Leysin, l'un d'eux étant devenu suspect d'une lésion du sommet gauche, l'autre étant anémique et chétif.

En mars 1919, au moment où elle s'apprêtait à les quitter pour aller faire de la gymnastique rythmique à Paris, elle est prise soudain d'un violent accès d'entérite. Un médecin de Leysin rediagnostique une appendicite et repropose une opération immédiate. La malade s'y refuse et la chose s'arrange peu à peu, en six semaines.

L'été 1919 se passe à Paris, assez heureusement. En septembre, elle se décide à retourner voir ses enfants à Leysin, et son mari lui donne rendez-vous à Genève, où ils passent ensemble quinze jours. Après cette visite, dernière « craquée » qui l'oblige à renoncer au voyage de Leysin. Elle souffre alors d'insomnies, de céphalées, d'anorexie complète, de palpitations et d'entérite avec fortes douleurs adbominales. Lit, maillots, opium, Vichy. Forte asthénie avec amaigrissement. A demi convalescente, va consulter un spécialiste, le Dr Besse, lequel se montre assez perspicace pour diagnostiquer

enfin une affection d'origine purement psychogène. Il se refuse à prescrire tout traitement avant qu'une psychanalyse soit faite, et m'adresse la malade pour cela. La première séance fut consacrée à l'examen organique; les suivantes, à l'analyse du petit rêve qu'elle m'apporta le lendemain.

C'est le résumé de cette analyse, si bien fait par le Dr de Saussure, qu'on va lire maintenant.

Dr Charles Odier.

Texte du rêve.

« Dans un jardin près d'une haie. Ma sœur est là. Nous ramassons des pommes rouges. Il fait un soleil magnifique et resplendissant. Chaque fois que je me baisse pour ramasser une pomme, c'est un crabe énorme. Cela m'est indifférent ; je trouve naturel. J'en trouve deux fois de suite, et deux fois la patte gauche manque. Mère est là, et je lui dis : Pourvu que je n'aie pas à déménager. Je ne serais plus capable de faire une valise. Pas de réponse. »

Odier n'a pas poursuivi une psychanalyse dans toutes les règles de l'art, en ce sens qu'il a montré à sa malade, au fur et à mesure qu'elle donnait ses associations, la signification de ses symboles. De plus, au lieu de laisser la malade associer librement sur chaque élément du rêve, il a simplement donné, comme inducteur, un certain nombre d'images de celui-ci.

Malgré cela, il a obtenu un brillant résultat thérapeutique, grâce à son sens psychologique très avisé.

Nous n'avons pas donné ces associations dans leur ordre chronologique mais nous les avons groupées autour de l'image onirique à laquelle elles se rapportaient. Nous les avons séparées de l'interprétation du rêve. La plus grande partie de ces interprétations sont dues au Dr Odier lui-même.

Associations.

Soleil (mot inducteur). « Impossible de s'en passer. Il n'y en a jamais eu trop. Je les aime tous. J'en ai vu de merveilleux. Soleil couchant sur l'Acropole (voyage de noce, septembre

1902). Coucher de soleil splendide, je m'en souviens comme si c'était hier. Quelle tristesse devant ce spectacle si beau ! C'était toute ma jeunesse, toute la mythologie, tous les rêves de beauté classique qui revenaient. Et dire que je ne pouvais même pas assister jusqu'au bout ! Après quelques minutes, cela « rasait » Auguste, et il voulait partir. Si j'avais pu voir cela, au moins avec quelqu'un comme mon père ! Au lieu de cela, j'avais cette espèce de moule à côté de moi, qui répétait tout le temps : Oh ! c'est très bien, mais je t'en prie rentrons, nous serons en retard pour le souper !

Soleil levant sur la côte d'Albanie. Arrivée à Corfou. Trois semaines dans un palais rose[1]. »

Au lieu de se laisser toucher, émouvoir par le paysage splendide et de vivre la beauté du cadre, Auguste s'ingénie à l'initier à toutes les turpitudes de l'amour, de la perversité, de la prostitution. Sur la terrasse merveilleuse du palais, il lui apprend à « faire la grue », il lui montre les trucs, la pratique du métier. Il lui fait visiter une « boîte », et la force à assister à un rapport sexuel entre deux femmes. Il lui propose de passer une nuit à trois, et tout cela pour l'exciter, mais en vain.

« Soleil de midi dans les foins... Mais le soleil sur le lit est si rare... Mon Père pardonnez-moi parce que j'ai péché. »

Le Dr Odier lui demande d'où provient cette brusque exclamation. Elle répond : « Si je n'avais péché, je dormirais sans rêves, vous le savez bien, et je travaillerais allègrement, sans fièvre... Mais ne me donnez pas ce mot de péché pour tâche... J'associerai pêcher, si vous voulez. J'adore les pêches. C'est un fruit qu'on baise doucement en le mangeant... c'est un fruit qu'on savoure... un fruit charmant au toucher et qui, comme la fraise, parfume l'haleine. »

Dr Odier : Est-ce que votre mari les aime ?

« Non, il aime mieux les pommes. »

Pomme. « Les premières à Courteville (maison de famille des parents), mangées dans le matin, sous l'arbre... vertes ou

[1] Le Dr Odier n'a pas transcrit toutes les paroles d'Emilie à la première personne. Nous reproduisons ici, presque textuellement, ses notes.

véreuses... coliques... appendicite, on me les a défendues [1]. »

« Pommes à Rocroy... exquise odeur de pomme... délicieuse, mais indiscrète. Inutile de cacher une pomme dans son lit, on la découvre. » « C'était une manie de composer pour le dessert, chez nous, autrefois, pour les dîners et réceptions, des coupes de pommes habilement mélangées à du raisin noir, pour l'esthétique, pour le plaisir des yeux devant le contraste des couleurs riches et sombres. C'était le beau temps des grandes réceptions chez mes parents. Toutes les personnalités et les gens distingués de Paris défilaient chez nous. Mon père les attirait et les charmait. Tous les hommes de cette génération étaient « épatants ». A cette époque je faisais la petite maîtresse de maison, j'arrangeais la table, le menu, les fleurs, les places, les coupes de fruits, de bonbons, etc. Depuis mon mariage, plus rien. A peine un ou deux dîners par an avec des amis d'Auguste, des hommes d'affaires ennuyeux. Et puis, Auguste n'aimait pas les recherches, les raffinements. Il s'est moqué de moi, et ma coquetterie de jeune femme qui aimait à recevoir, l'agaçait. Il n'a jamais pu comprendre ce qu'il y a de joli dans une coupe de pommes rouges et de raisins noirs... »

[1] En septembre et octobre 1918, après une grippe et une crise de dépression, la malade fit une crise abdominale. Un médecin de Paris, une autorité, lui dit : « Vous avez une appendicite qui doit remonter très loin, vous l'avez toujours eue, et c'est une crise aiguë. » Sur quoi diète, maillots, immobilité, opium.

En novembre, presqu'en même temps, Alfred, son fils aîné, tombe gravement malade. C'est l'époque de l'armistice, toute la famille est en fête, et Auguste est très agacé de ces malades. L'état général du fils devient alarmant, mais le père prend la chose à la légère. Emilie fait appeler en secret une doctoresse qui diagnostique une appendicite. Son aîné opéré ,c'est sous prétexte de convalescence qu'elle l'emmène en Suisse. Après une consultation à Genève, elle le conduit à Leysin (mars 1919). Elle comptait y passer une nuit et revenir à Paris, pour reprendre au plus vite sa gymnastique rythmique. C'était calculer sans ses complexes. Le lendemain, elle eut une crise hystérique d'appendicite, avec diarrhées, douleurs, etc. Début brusque au moment de quitter ses enfants. « Pour moi aussi, dit la malade, la question de l'opération s'est posée deux fois, et les deux fois Auguste s'est opposé. C'était pour lui une question d'économie. Cela s'usera tout seul ! disait-il. » Et l'appendicite est devenue comme le symbole du désaccord conjugal et en même temps un moyen de défense contre le mari.

« Pommes Caville... Bon papa... rainettes... vieille marchande de légumes de ma rue démolie, à qui l'on achetait une pomme, en passant, pour les dix heures. Habituellement c'était ma gouvernante qui me l'achetait, et la pomme était mauvaise, et passait mal. Mais, quelquefois, c'était ma mère, et alors la pomme était exquise, et ne me donnait jamais la colique. »

« Pommiers en fleurs... émerveillement... petites pommes rouges, jolies, près des raisins noirs... Pommes du Canada, trop belles... Cidre exquis chez bon-papa... coliques... Puis, en Normandie, pommes dans des bols en bois... »

Raisin noir. « Raisin noir : nombril. Mon père m'avait dit, quand j'étais petite, qu'il y avait un petit animal noir au fond du nombril. Avec ma mère, et mes frères et sœurs, nous appelions le nombril le petit raisin noir... »

« Pommes... tisane de pommes, ni mauvaise, ni bonne, très saine, mais comme la compôte de pommes, me fait mal au ventre... Maintenant, il ne me viendra plus à l'idée de manger une pomme, d'acheter des pommes... pommes finies. Je n'aime même plus la tarte aux pommes, en tranches, glacées de jus d'abricots, que j'aimais tant à Courteville... Je regrette encore ces pommes, spécialement celles servies à un dîner chez ma grand-mère, dont je fus privée pour cause d'entérite. »

Jolies pommes rouges... « J'ai toujours vécu sans angoisse aucune devant le problème sexuel, mais aussi dans une grande ignorance des processus physiologiques. J'en ai voulu à ma mère de m'avoir si mal renseignée. J'en ai souffert dans mon voyage de noce, et j'en ai voulu à Auguste, qui s'est moqué de ma naïveté. Cela m'a blessée et il en a abusé [1]. A l'âge de la puberté, cependant, l'apparition et le développement des seins m'a énormément préoccupée. Quand cela commence à venir, et que cela fait si mal. Mon plus grand souci était de savoir comment il fallait faire pour que mes deux seins soient semblables, également conformés, comme chez mère. Je surveillais leurs progrès, en me postant des heures durant devant la glace. Je me souviens nettement qu'à cette époque, ma

[1] Voir plus loin.

mère me mit en garde contre un nouveau danger : celui de recevoir un coup ou une balle de tennis en cet endroit, car cela pouvait amener un cancer. J'en fus très effrayée, mais cet avertissement n'était pas inutile : en vrai garçon manqué que j'étais, j'adorais me battre, lutter, donner des coups et en recevoir. Une fois mon fiancé, par mégarde, me donna un coup sur le sein gauche. Je lui dis : Je vais attraper sûrement un cancer, et cette prédiction affola Auguste. »

« Lorsque j'avais sept ans, mon petit frère encore nourrisson, eut une inflammation à la mamelle qui tourna à l'abcès. On dut opérer, et c'est moi qui tins le bébé pendant l'opération et les pansements. »

Quelques jours après avoir fait ces associations l'image de pomme éveilla encore chez Emilie les souvenirs suivants :

« Sous la lampe dans la chambre d'enfants. J'avais trois ans et demi et ma mère en avait vingt-trois et demi. Je regarde mère emmaillotter ma petite sœur. Elle ouvre son corsage et je reste stupéfaite de cette chose magnifique sur laquelle se précipite le bébé. J'ai dû faire une réflexion car j'entends la voix « mais elle boit au cœur de mère ». Je reste debout fascinée et le nourrisson se détache repus. Alors on m'offre : « Tu veux aussi ? Tu veux goûter ? » et je me jette sur ce sein tendu. Mère rit et dit : « Antoine, viens voir, c'est trop drôle. » Père paraît à la porte et sourit : « C'est charmant. »

« Très nettement je revois ce sein d'une blancheur d'amande de lait et sa pointe rose comme une fraise... Je revois la tresse lâche et si noire de mère sur son cou laiteux. Cette première impression de beauté et de chose *rare à manger et à embrasser* est gâtée par un sentiment de honte provoqué par le récit qu'on fit devant moi de cet incident à ma grand'mère, qui s'est moquée. Elle m'a fait honte, elle m'a fait rougir. Quelle impression atroce, j'étais absolument déconcertée. Il y avait certes en moi de la gourmandise à ce moment. Plus tard l'impression première est toujours revenue et j'ai reconnu le sein de ma maman dans chaque tableau ou sculpture, dans chaque poème. Quel nectar divin avait pour moi le goût de ce lait. L'odeur et le parfum m'étaient restés avec la saveur...

» Boire cette liqueur sucrée et tiède en respirant ce parfum, en suçant cette chair. Boire au cœur de mère. J'en ai eu des nostalgies.

» A sept ans, comme on ne parvenait pas à me faire avaler du lait cru, chaud, cuit, sucré (J'en avais un dégoût affreux, des vomissements de désespoir !) mère eut l'idée de me faire préparer un des biberons de mon frère avec du lait condensé. Je tétais avec joie. Je lui dis : « Ce lait a tout à fait le même goût que celui de ton cœur. Je me souviens très bien que mère m'a demandé : « Comment le sais-tu ? » Je lui ai répondu : « Je me souviens à la naissance de Gustave. »

Ce premier souvenir d'enfance en éveille un second qui date de l'époque où Emilie avait cinq ans et demi.

« Au bord de la mer. Une petite amie, Berthe, a une poupée dont le corps a la forme d'un corps de femme. Vive curiosité, je veux déshabiller immédiatement cette poupée. On me fait honte. Alors je n'ai de cesse que lorsque je suis invitée chez cette amie que je détestais. J'y arrive. Je me souviens des ruses employées pour tenir, palper cette poupée et enfin la voir nue. Je me représentais le corps féminin comme un globe, une sorte de vase ceintré. J'avais tout à fait oublié la forme et l'existence des deux boucles (seins). (Refoulement.)

» Ceci me déçoit sans que je sache pourquoi. Je me demande comment mon petit corps si mince et si plat se creusera et rebondira comme celui-là, semblable à toutes les dames. Une ou deux fois encore, je désire revoir cette poupée et la remettre nue, puis je ne m'en occupe plus et je recommence à détester Berthe. »

Dans un troisième épisode, Emilie va nous raconter comment elle a retrouvé la scène d'enfance où elle avait tété sa mère. Elle avait alors six ans et demi.

« Au bord de la mer. En août. Ma sœur et moi dormions avec une gouvernante allemande dans une même chambre. Le store est baissé. Grand soleil. Je m'éveille. Fraülein et la petite dorment encore, mais Fraülein a sa chemise ouverte et je vois une chose épatante... une boule molle ! (pomme). J'étais restée sur la forme figée et schématisée de la poupée. J'avais oublié

la première révélation. Alors dégoût et fou-rire. J'arrive à réveiller ma sœur et à lui montrer. Fraülein se réveille presqu'aussitôt et nous gronde. Elle me punit. Elle me fait rester au lit.

» A partir de ce moment, j'essayais toujours de la surprendre quand elle faisait sa toilette et pourtant cela me dégoûtait, surtout la pointe brune que je croyais sale, d'autant plus que cette fille était d'un blond admirable. A la suite de cela, je l'ai prise en grippe. J'étais méchante et agacée. Quand elle était habillée, elle avait un corps comme toutes les autres, mais je ne pouvais oublier ces boules molles (pommes) et ce rond brun (crabe).

Durant toute sa vie, Emilie devait porter un intérêt tout particulier aux seins. Voici un autre souvenir qui date de l'âge de sept ans et demi.

« Naissance de mon frère. Je revois le cœur de mère, toujours aussi beau. Je demande à y boire. On me refuse avec indignation. Je n'ai pas compris pourquoi. Cette demande était, de ma part, un hommage...

» Pendant quelque temps, je cherche à voir les seins des nourrices ou des pauvresses. Mais je cesse parce que c'est trop laid ou sale... déconcertant de longueur ou de volume.

» Un de mes seins se gonfle. Je suis ravie, j'espère qu'il deviendra joli, mais l'autre restant plat, je me crois estropiée et puis ce pauvre petit gonflé me fait mal. Je le montre à mère qui rit, appelle père et me rassure... L'autre se développe. Mère essaye si maladroitement de m'expliquer ce qui va se passer que je suis certaine que le sang va me sortir par là !

» A quinze ans, j'ai une poitrine toute épanouie et délicieusement douce mais je la serre dans un petit corsage de toile par pudeur. J'en ai honte. Et quand je prends un bébé sur mon bras, je pense toujours que je pourrais lui donner à boire à mon cœur. Mais tout le temps j'avais honte de cette gorge trop développée, surtout à cause des taquineries incessantes de père qui était odieux à ce moment et qui, en artiste, trouvait cela admirable.

» Un ami de ma mère, que j'ai beaucop aimé (voir

plus loin), reste celui qui m'a révélé la beauté de mes seins et de mon cœur. C'était un esthète littérateur.

» La dernière fois que j'ai vu mère, c'était au bain turc, trois ans après mon mariage. J'étais sur la table de massage quand elle est entrée. Je la regardais avec admiration. J'ai détourné les yeux parce qu'elle était intimidée, mais je lui ai dit : « Tu as tort d'être gênée. Tu es belle, comme peu de femmes. » Elle semblait ne pas s'en rendre compte.

» L'été dernier, je suis entrée dans sa chambre, comme elle se coiffait. Ses bras étaient vieux, finis. J'ai été sangloter dans le jardin, absolument navrée. »

Emilie ne s'est formée qu'à seize ans et demi, et elle a attendu ce phénomène avec une curiosité impatiente.

« J'avais appris que le sang devait couler, mais j'ignorais par où, ma mère ayant été complètement muette sur ce point. Je voulus plusieurs fois lui demander des éclaircissements, sans oser le faire. Je pensai longtemps que le sang se mettrait à couler par les seins. Devant la glace, je cherchais à savoir si un de mes seins, ou les deux à la fois, n'allaient pas se gonfler et devenir rouges. » (Pommes rouges, et même gonflées de suc [1].)

« Je me bourrais de pommes avec mes frères et sœurs. J'en ai caché aussi dans mon lit. J'ai eu une passion pour un Français de trente-cinq ans, un an avant mes fiançailles... Derrière la porte, je mettais mon soulier blanc entre ses deux souliers noirs... Il ne s'occupait jamais de moi... C'était un ami de ma mère... Il m'est très sympathique, mais je n'ai jamais eu le

[1] Dr Odier : Le complexe du sein a d'autres origines encore. Son mari à ce que j'ai appris, a une prédilection marquée pour les seins, une sorte de fétichisme. Leur vue l'excite. Il aime les manier, les palper, les pincer, les mordre, leur faire des marques rouges jusqu'au sang (pommes rouges). La malade en a beaucoup souffert, et ses propres seins avant tout, spécialement pendant son voyage de noce. Ces manières sadiques l'ont exaspérée, révoltée, et cette révolte cache la présence, chez la malade elle-même, de tendances identiques, tendances sadiques refoulées, comme nous le verrons plus loin. Ainsi, 1° elle aimait assister aux expériences de vivisection de son grand-père médecin ; 2° elle appelait les testicules de son frère, les deux petites pommes d'api, elle aimait à les tirailler pour le faire crier. Son frère fut la seule occasion qu'elle eut comme enfant de faire la connaissance des organes génitaux masculins.

moindre flirt avec lui. Quand il est parti, j'ai eu un grand mal sans larmes... très mal... je ne pouvais plus manger... paralysie... dégoût. Le troisième jour, ma mère s'est inquiétée et m'a demandé si je l'aimais... J'ai fait l'aveu, je fus grondée. On me fit valoir qu'il avait trente-cinq ans. Je me guéris, et correspondis avec lui, mais ma famille mit le holà. J'étais vraiment très éprise. Si j'avais pu, je serais partie avec lui. Ceci a « estomaqué » ma mère qui m'a dit : Comment, tu te séparerais de moi ? A ce moment j'eus de nouveau de l'anorexie, des vomissements, une détraque. »

« Pommes du Canada... Fête de campagne en Normandie... Sucre d'orge refusé par mon mari au début de mon voyage de noce où je me désolais déjà tant... La Normandie fut la première étape de notre voyage. En passant dans un village en fête, j'eus une envie irrésistible, folle, enfantine, d'avoir un sucre d'orge. Auguste me le refusa et s'opposa absolument à ce que j'en achète. Ce fut là son premier refus. Là, j'ai appris à le connaître... Quand je suis revenue de mon voyage, un de mes premiers soins fut de me faire donner du sucre d'orge par mon père, qui n'y comprit rien du tout, et me l'accorda tout de suite. »

Ce fut le premier refus, mais non le premier signe de désaccord. Voici ce qu'Emilie, dans une autre séance, a raconté de ses fiançailles :

« Quand Auguste venait, cela me dérangeait toujours. J'aurais toujours voulu faire autre chose... Je demandai un jour à maman : Ne devrait-on pas être plus heureuse que cela, quand on est fiancée ? Ma mère n'y comprenait rien. Elle qui avait eu des fiançailles si merveilleuses. Elle me parlait d'elle : Quand ton père venait, je me faisais belle... Quand ton père venait, je... Quand ton père venait, il... Moi, au contraire, je cherchais à partir ou, si je ne pouvais, je m'habillai le plus mal possible... Je ne me suis décidée à l'épouser que sur les instances de ma mère. Elle me disait : Si tu le fais rompre, tu déshonoreras ton père... Cet argument suprême l'emporta. »

Comme elle était atteinte de frigidité sexuelle, Auguste en vint rapidement à proposer, puis à demander, puis à exiger la

fellation. Mais elle s'y refusa obstinément : « Peut-être que si ce n'avait pas été Auguste qui me le demandait, l'aurais-je fait. » (A rapprocher du refus du mari au sujet du sucre d'orge.) « Mais papa ne l'aurait jamais fait... Dès les premiers jours du mariage, Auguste voulut aussi ouvrir mes lettres, mais je m'y opposai, car cela aussi, papa ne l'aurait jamais fait. »

Au reste, Auguste ne s'en tint pas à cette tentative de fellation. Il initia sa femme à toutes les pratiques perverses : coït animal, coït à trois, flagellation. Il alla jusqu'aux gifles et aux coups de pieds, et chercha tous les moyens licites et illicites pour l'exciter. Il la fit traiter avec des pénis artificiels, séances de suggestion, etc., mais en vain. Cette frigidité d'ailleurs était spécifique et n'existait qu'avec Auguste.

« J'en venais parfois à oublier ce qui se passait pendant les rapports. J'étais alors rappelée à l'ordre, souvent avec brutalité. Pour y échapper, je trouvai finalement un truc. Mon expérience m'apprit qu'il fallait compter jusqu'à quatre-vingts. Je savais alors que c'était fini, et que je pouvais reprendre ma liberté de pensée et de gestes... Mais ce n'est pas ainsi que je m'imaginais le mariage, quand, encore fillette, couchée à côté de mon père, je ne pouvais me tenir d'embrasser ses pommettes » (voir plus loin).

« Ah ! ce voyage de noce !... Notre plan était de gagner Constantinople et de passer jusqu'en Perse et aux Indes. Mais voilà qu'à Salonique je pique une forte crise d'entérite attribuée par un médecin aux aliments [1].

» Je revins d'Orient avec un dégoût profond de l'homme et de l'amour. Maintenant, il ne me viendra jamais à l'idée d'acheter des pommes, de manger des pommes... Ce dégoût de ce que l'amour me promettait de si bon et de si savoureux, c'est à Auguste que je le dois. Il est cause de cette métamorphose.

» Mon père est un excellent avocat. Il est connu pour ses

[1] Il est probable qu'il s'est déjà agi de la première crise de la future appendicite de défense chronique, car, dès l'arrivée à Paris, après un retour précipité et un voyage épouvantable où elle fut tout le temps malade, la crise cessa comme par enchantement. Le retour auprès du père opéra.
Dr Odier.

plaidoiries violentes. C'est un excellent orateur, dont les phrases sont courtes et incisives, mordantes même. Mon mari par contre, — qui est aussi avocat, — et cela a joué un rôle dans mon choix, — n'a jamais su, ni pu plaider. Il parle mal, il est comme le crabe, un animal silencieux. Pour cela il a abandonné le barreau, et s'est lancé dans le contentieux et les affaires... Sa bouche ne lui a jamais servi à autre chose qu'à bien manger ou à mordre.

» Ma sœur est aussi excellente conférencière ; c'est un type de femme très indépendante, elle s'est fait une vie intéressante. Elle a pris sa licence en lettres. Plusieurs fois elle a refusé de se marier... Lorsque j'étais âgée de sept à huit ans, un jour, j'ai subitement attrapé ma sœur, et l'ai mordue au bras avec force. J'ai voulu serrer jusqu'à ce que la petite crie. Quand j'ai relâché, j'ai vu la marque de mes dents, et le sang coulait. Alors j'en ai été réellement malade : crise de nerfs... remords... J'ai fini par demander pardon, mais aujourd'hui encore ce souvenir m'est pénible... La morsure a été faite au bras gauche [1]. »

Ce souvenir ancien lui en rappelle un autre, plus récent :

« Malgré la révolte que provoquait en moi l'acte sexuel, je m'y résignais en faisant le poing dans la poche. Je l'acceptais comme une corvée. Mais, la corvée passée, surtout au cours de mon voyage de noce, j'éprouvais de suite après une sorte de réaction impulsive : j'avais une envie folle de mordiller mon mari à la joue, à cet endroit si joli où elle fait une saillie, et où la peau est rose. Mon mari, comme mon père, a de jolies pommettes... c'est sa seule qualité, avec ses yeux qui sont aussi beaux... J'ai raconté un jour cette impulsion à mon père, en lui disant : Tu ne trouves pas, père, qu'après avoir fait tout ce que je dois, Auguste pourrait bien m'accorder cela ! Papa, à son tour, en parla à Auguste, qui se révolta, et protesta qu'il ne pouvait supporter cela, que cela lui était odieux. Papa, me racontant la chose, me dit : Il n'y a rien à faire, ton mari n'est qu'un imbécile !... Jamais je ne fus si heureuse... Mon père aurait bien aimé qu'on le mordille, lui qui aime autant donner des

[1] Cfd. patte gauche arrachée, souvenir pénible supprimé. Erotique buccale et tendance sadique refoulées.

baisers qu'en recevoir... Lorsque j'avais dix ans, ma mère eut une crise de coliques néphrétiques, à gauche. Mon père l'avait veillée toute la nuit, puis, n'en pouvant plus, et pour ne pas la réveiller ou la déranger, vint s'étendre sur mon lit. Toute joyeuse, je suis restée éveillée, tandis que mon père, tombant de sommeil, s'endormit. Je regardais sa belle tête droite sur l'oreiller, je le trouvais si beau. Deux fois de suite je me suis penchée vers lui pour l'embrasser sur la joue qui était de mon côté (c'est-à-dire la gauche) ; deux fois j'ai eu peur, j'ai renoncé en me disant : Ce sera comme ça quand je serai mariée... Mais les joues paternelles (pommes) se sont transformées en crabes. Au lieu de les embrasser, je voudrais les mordre.

» Arrivée à Salonique, mon mari me fit cadeau d'un petit couteau arabe, sorte de stylet, ouvragé et aiguisé. La nuit suivante je cachai ce poignard sous mon oreiller. Une fois Auguste endormi, je pris cette arme et m'approchai de lui sous la couverture... je voulais le châtrer. En plus des nombreuses initiations auxquelles Auguste m'avait forcée, il m'avait encore expliqué l'état des eunuques, et décrit avec détails l'opération à laquelle on les soumettait dans ces pays d'Orient... Aussitôt germa en moi l'idée de lui faire cette élégante opération. J'hésitai deux fois, et finalement renonçai ; mais cette tentation devint une telle obsession, que je fus obligée de jeter ce poignard pour me défaire de cette idée... »

Crabe. « Je suis le crabe... A la maison, je me débats vainement... Je suis écrasée, taciturne et brusque. Hors de chez moi je retrouve la gaîté, elle vient toute seule... elle est bonne chez mes parents, à Courteville, jardin tout ensoleillé...

» Comme enfant j'étais toute petite, un peu contrefaite, très blonde. J'étais obsédée par ma laideur, j'étais un objet de risée à l'école... au cours de musique... mais ma mère me consolait. Plus tard je me suis arrangée. Aujourd'hui, je suis redevenue le petit animal jaune que j'étais avant l'épanouissement de ma personnalité... j'ai un grand dégoût de moi-même.

» J'ai maigri horriblement, je me dégoûte de moi-même... aujourd'hui mes seins sont deux cadavres, flétris et amaigris,

noircis, mutilés par tant d'agressions... crabe... J'avais l'habitude de dire, chaque fois que mon appendicite recommençait à me faire souffrir : Voilà ma petite bête qui recommence à me grignoter... crabe...

» Quelle nostalgie, depuis que je suis en Suisse, pour protéger mes deux petits !... Ce sont de vrais orphelins... ce sont les fils de leur père auquel ils ressemblent d'ailleurs physiquement... ils sont de sa race répugnante... race de sales petits animaux... Lui-même était orphelin, c'est pour cela que je l'ai accepté (pitié). Sous la pression de mes parents, et particulièrement de ma mère. Je vous lance tout cela pour deux sous... comme une touffe de violettes... mais je n'aime pas votre vilain crabe... ne me demandez plus d'associer mes idées à ce mot... c'était bien plus simple avec pomme ou soleil.»

Associations écrites à l'hôtel: « Ma vie commence avec un crabe... Souvenirs d'enfance précis, lumineux avec toute leur saveur. Odeur de marée (allusion à de nombreux séjours faits en famille au bord de la mer). Eblouissement, féerie. Mes deux enfants, eux, n'ont pas connu cet éblouissement. Leur enfance a été *grise*. Un mot du cadet à sa grand'mère : Oui, il y a du feu chez nous, mais tu sais, ce n'est pas chaud chez nous. Tragique ! Il leur a manqué la chaleur de l'affection, l'essentiel, justement ce qui revenait à la mère... Les crabes sont de petits animaux aquatiques et froids, qui ne vivent qu'en été, qui n'ont pas besoin comme les pommes de la chaleur du soleil.

» Par moments encore, lorsque j'oublie, je suis plus jeune qu'eux... Ce que ces premières années burinent en nous !... On a des remords de n'avoir pas mieux protégé ces cœurs neufs, ces cerveaux vierges. Comment faire pour effacer tant de choses en eux ? Devoir se dire : C'est inutile... Savoir que ces enfants ont déjà souffert, que plus tard ils se souviendront... Détresse muette qu'ils ont commencé à me confier cet automne seulement... Mais je vous dis cela, et je ne vous connais pas... voilà de la confiance ! »

Dans une séance suivante, Emilie dit que ce chagrin est trop lourd à porter seule, puis ne retrouve qu'imparfaitement

les vers suivants, de Victor Hugo (*Contemplations*), qu'elle apporte au Dr Odier quelques jours plus tard :

Le Conquérant, debout dans une aube enflammée,
Penche et voit s'en aller son épée en fumée.
    L'amante avec l'amant
Passent ; le berceau prend une voix sépulcrale.
L'enfant rose devient larve horrible, et le râle
    Sort du vagissement.

« Ces vers m'avaient frappés au cours d'une crise de neurasthénie. Ils me reviennent. Je les associe à la naissance de mon fils aîné. »

Le premier vers la fait penser à l'arrivée de son fiancé dans sa vie à l'époque où, vivant chez ses parents, elle était encore dans un bonheur enflammé. La fin du deuxième vers est d'un symbolisme sexuel éloquent. Le troisième lui rappelle l'amour que ses parents avaient l'un pour l'autre, comme mari et femme : « Non, ils étaient beaucoup plus : comme amant et amante... Mais mon mari n'a jamais été cela pour moi, il n'a pas été le conquérant. » Le cinquième vers traduit le rêve où la pomme devient crabe.

« J'appelle souvent mes enfants, mes « cras ». Auguste, quand il est fâché, les appelle « cratchos » (petite chose mal venue).

» Vers sept-neuf ans, je disséquais toutes espèces d'animaux, sous la direction de mon grand-père. Loin d'avoir peur, j'aimais ça. Cependant les mille-pattes faisaient exception, et me causaient une terreur folle... Le crabe est un animal gris-noir. Il est petit et muet... Quand les enfants, ou moi-même, au bord de la mer, les tourmentions et leurs arrachions des pattes, ils souffraient sans rien dire... Pourquoi ne crient-ils pas ? me suis-je souvent demandée en les disséquant avec mon grand-père... Un jour, j'eus une grande frayeur en voyant un bernard-l'ermite sortir d'un coquillage... j'allais avoir sept ans... je m'en souviens parce qu'alors ma mère allait avoir un bébé. » (Elle a trois sœurs et un frère cadets.)

Réponse à une question du Dr Odier : La terreur devant ce bernard-l'ermite sortant brusquement de son coquillage, n'est

pas associée à une angoisse causée par la prochaine naissance du frère.

« On m'avait dit, ou laissé entendre, qu'à ce moment j'irais avec ma sœur habiter chez mon grand-père... mais dès que j'apprenais que maman allait partir, ou qu'on allait m'expédier, je devenais verte, et je vomissais... cette seule idée de quitter ma mère me plongeait dans une réelle détresse... Une fois que mes parents étaient en voyage, à cause de leur absence, j'avais cessé de manger et je vomissais le peu qu'on m'obligeait à avaler. Au bout de huit jours ma gand'mère consulta un médecin qui demanda, pour que je ne dépérisse pas complètement, qu'on fit revenir mes parents. Au moment de la naissance du petit, quand la domestique est venue nous chercher pour aller chez grand'mère, je suis devenue verte, j'avais les yeux égarés, à tel point que mon père en fut angoissé et monta pleurer dans sa chambre... Il obtint finalement de maman que je pusse rester.

» Cette naissance m'est restée comme un souvenir merveilleux, un conte de fées. Je fus saisie par l'image de ma mère, au lit, quand on me permit d'aller l'embrasser... Elle était toute souriante, parfumée, couverte de dentelles et de jolis rubans, exquise. Mon père, au chevet du lit, en adoration, faisait les honneurs aux visiteurs. Moi, j'étais en extase devant mon petit frère, et me mettais à le soigner, et à m'en occuper tout de suite, comme une petite maman. Depuis le premier jour j'ai adoré ce petit... joie... harmonie... fête... J'étais si maman, si exclusivement maman...

» Ma mère adorait son mari et le rendait le plus heureux des hommes ; ce dernier le lui rendait, et au delà. C'était un amour idéal... Mon idéal, à moi aussi, serait d'avoir un mari qui soit en même temps un amant... Chaque soir, en rentrant, mon père abaissait gentiment le col du corsage de ma mère, et la baisait sur l'épaule... Mon mari n'a jamais su m'embrasser gentiment, malgré mes sollicitations peu déguisées ; malgré que je lui aie dit que mon point sensible était l'épaule, malgré cette demande de mendiante, il n'a pas voulu comprendre ni s'exécuter... Quel goujat !... Quelle moule !... (crabe) Au contraire, c'était

toujours avec son bras, les mêmes façons grossières de m'exciter, de me forcer à l'amour...

» Chaque être a son odeur. Ma mère avait un parfum exquis, que mon père nous faisait toujours sentir avant qu'elle aille au bal... Auguste, au contraire, a une mauvaise odeur...

» J'ai élevé mes trois sœurs et mon frère. Songez donc que depuis que je me souviens, je ne me suis jamais couchée sans border des petits lits, sans caresser un front, redresser un coussin. Toute enfant, si je me réveillais la nuit, j'allais voir si ma sœur cadette n'était pas découverte...

» Quelle image par contre, que ma propre maternité !... un mot : sale et triste... j'ai trouvé ça dégoûtant... A mes premières couches, souffrances horribles, hémorragies, fièvre, curettage... On m'a enlevé mon enfant, j'ai dû partir pour la clinique... mon mari ennuyé, maussade... presque méchant... Deuxièmes couches, un peu mieux... mais de nouveau, curettage, mon mari insupportable, caustique, se plaignant des nouvelles dépenses que cela occasionnerait... Impression de laideur quand, après la narcose, on m'a montré mon bébé, comme un vilain petit animal.

» Mes frère et sœurs, beaux fruits mûris au soleil... (pommes), mes enfants, petits animaux portant déjà la tare originelle (crabes)... Plus tard, je n'ai même pas pu garder mes enfants. Quand l'aîné était malade, et quand j'ai supplié d'avoir son lit à côté du mien (il avait dix-huit mois)... je ne dormais plus d'agitation, de peur de la scène, du : ne fais pas ceci..., du : je ne veux pas que *mes* enfants soient gâtés !... puis, il voulait frapper le bébé... Ah ! j'ai trop, trop mal de tout cela...

» Je souffre de les avoir abandonnés pour faire de la gymnastique, à Paris, occupation artistique, certainement, mais tout de même frivole. Ma mère n'a jamais pu approuver cette occupation, ni le fait que j'aie abandonné mes enfants d'une part, et d'autre part ma ville natale, mon mari, mon foyer... Elle qui n'a jamais quitté son mari d'une semelle !... La seule chose qui pourrait me rejeter vers mon mari, c'est uniquement que je puis le comprendre. Il a eu une enfance triste, mesquine, en province, une adolescence orpheline... et moi, je l'ai fait souf-

frir... Je suis toujours compatissante aux peines des autres, quels qu'ils soient.

» Mon premier enfant m'a été enlevé à sa naissance, et je m'en suis détachée... J'ai toujours beaucoup aimé le second ; c'est une nature délicate. Son éducation fut un sujet de conflit avec son père. Il voulait les diriger et les détourner de l'influence maternelle, jugée frivole et maladive. Moi, je désirais développer le côté tendresse et charme que je ne trouvais pas chez mon mari, le côté littéraire (premier amour), esthétique, le désintéressement et la beauté. Lui, voulait pousser les côtés pratiques, le sens des réalités, l'ambition, l'amour de l'argent, les affaires, la bonne chère et la sensualité. De là, conflits, disputes sans nombre. Tout ce que je faisais était mal fait, tout ce que je disais, mauvais. Finalement, je me suis sentie trop faible, trop malade pour lutter. J'ai laissé faire, je me suis écartée. L'influence paternelle s'est développée, c'est l'origine de la tare indélébile... ils sont marqués. Et pourtant, que de fois mon mari m'a dit : Ah ! ils sont bien *tes* enfants quand ils sont malades... Il m'a reproché mille fois ma nervosité, ma « loufoquerie », mon hystérie... Et moi, chaque fois que mon aîné reproduisait quelque chose d'Auguste (mots, gestes, attitudes), je devais m'efforcer à ne pas entrer dans une colère folle. Cela me mettait de mauvaise humeur pour toute la journée. Tous ces reflets m'agaçaient. Auguste les élève mal, dit des choses vilaines, il est quelquefois grossier et cynique. Il veut les éveiller trop tôt, avec un malin plaisir. Il parle déjà de femmes à l'aîné (treize ans), le pousse à boire du vin et à apprécier la bonne chère... »

Patte gauche. « Mon mari se couche toujours à ma gauche. Il se trouve ainsi sur le côté droit, et son bras gauche est devenu pour moi une vraie phobie. C'est pour moi le bras brutal, indiscret, agressif et tourmenteur ; celui dont il se sert pour me caresser, me pincer, me faire du mal, bref, pour m'exciter. Il a passé sa vie à commettre sur moi des attentats à la pudeur et c'est tout ce que j'ai eu de lui. Il mettait une joie perverse à me faire du mal, pour me préparer non sans peine à l'acte sexuel, et toujours avec ce maudit bras gauche.

» Tandis que mère a de ravissantes mains, mon mari a de grosses pattes. Petite fille, je cherchais toujours, pour me calmer, le contact des mains de ma mère. Dans mon voyage de noce, lorsque je pleurais, je me suis surprise à crier : la main, la main, mais alors s'abattait sur moi la grosse patte de mon mari.

» Le cadet de mes fils a une lésion au poumon gauche, c'est pour cela que j'ai dû le mener à Leysin. C'est encore une trace indélébile qu'il porte, le pauvre petit... Je m'en sens responsable, je l'ai négligé, j'ai été lâche... j'ai été lâche...

» Depuis que j'ai obtenu, avec l'aide pressante d'un médecin, de faire chambre à part... ouf !... (1915), j'ai pris l'habitude de faire venir de temps en temps, soit l'un, soit l'autre de mes garçons. C'était surtout pendant les périodes de mésentente et de haine contre mon mari. J'employais cela comme un truc pour l'empêcher de venir me voir, et me soustraire ainsi à l'obligation du rapport sexuel matinal, dont il raffole, et que j'exècre. L'enfant devenait comme une sorte de protection et de compensation. Mon mari s'en était plaint à ma mère qui me désapprouva et me dit que c'était tout ce qu'il y a de plus dangereux pour mes garçons. (A rapprocher de l'association: on ne peut cacher une pomme dans son lit, on la découvre.) Mais si mes enfants ne peuvent plus venir dans mon lit, mon mari non plus n'y viendra plus. C'est du reste ce qui a eu lieu. »

De là, Emilie passe de nouveau aux remords de ne pas mieux entourer ses enfants, et cette scène de son enfance lui revient en mémoire. Elle appelle ses souvenirs d'enfance : « Mon jardin secret ».

« Au bord de la mer. Mes parents firent un jour un tour en bateau et nous laissèrent sur le rivage. Nous étions les cinq à les regarder s'en aller. Je rassemblai alors ma petite marmaille pour lui faire un long discours sur notre bonheur et sur la perfection de nos parents. Le tableau fut si émouvant et si éloquent que nous nous mîmes les cinq à pleurer, en nous serrant les uns contre les autres. A ce moment nous étions sur la berge et, en attendant le retour de nos parents, je vis des petites bêtes qui étaient des insectes aquatiques. J'en eus une grande pitié et, en même temps, j'eus le pressentiment que, pour moi,

cela se gâterait, que cela ne pourrait pas durer toujours... Mon discours, figurez-vous, a tellement frappé mon frère qu'il s'en est toujours souvenu. Tenez, dans une de ses dernières lettres, il m'en parle encore. C'est que lui aussi va peut-être bientôt se fiancer, et qu'il hésite, parce que lui aussi souffre de nostalgie du passé... J'ai eu un passé de fille ..... fleur... »

Le geste de se baisser pour ramasser des pommes. « Ces derniers temps, juste avant de venir à Genève, mon professeur de rythmique nous avait fait travailler un long exercice de réalisation rythmique et de technique corporelle très difficile, et pour lequel j'ai eu assez de peine. Cela consistait à se baisser lentement, et à se relever pendant un silence du piano, pour se retrouver ensuite debout, juste au moment de l'accord suivant. Mon professeur m'avait dit : « Pensez que vous êtes dans un pré, en plein air, et que vous voulez ramasser des pommes de la façon la plus naturelle. »

Le Dr Odier lui parlant alors du verger de Courteville, elle associe :

« Le verger de Courteville me fait penser au tennis. Un pommier dépassait le grillage du tennis. Des pommes tombaient souvent pendant que nous jouions. J'adorais le tennis, je jouais bien, j'ai gagné tous les matchs. Mon fiancé était anti-sportif, gauche, et maladroit. Comme fiancée j'étais encore très sportive. Mon père et mon frère étaient d'excellents joueurs. Ce fut un premier désaccord entre Auguste et moi. Mon mari, par principe, est opposé à tout ce qui est art et sport... Comme je voudrais voir Auguste, cet être plat et gros, faire de la rythmique, quel bain de ridicule !... »

Le nombre deux. « J'ai deux enfants : tout mon chagrin, c'est qu'ils ne soient pas à moi toute seule... c'est pour moi une idée fixe : je ne peux partager ces enfants avec Auguste ; ils seront à lui ou à moi... Pendant longtemps j'ai supplié mon mari de m'en laisser un, mais je n'ai rien obtenu et j'ai dû m'incliner. » (Se baisser pour ramasser le crabe.) « Auguste me disait : A Leysin, ils ont été à toi toute seule : eh ! bien, regarde ce qu'ils

sont devenus ! Mais cette objection me révolte : Mon frère, que j'ai toujours traité comme mon gosse, a donné quelqu'un... J'adore mon frère, c'est un sportif, quoique maintenant il soit amaigri par la guerre. Il s'est battu... tandis qu'Auguste est gros, gauche et disgracieux, et il a réussi à ne pas aller au front. Tandis que d'autres, à l'arrière, maigrissaient, il a réussi à grossir... Mon frère s'est battu quatre ans, puis a reçu un éclat d'obus à la jambe droite, il a eu la jambe presque complètement écrasée... J'avais eu le pressentiment de la chose, dans un rêve, quelque temps aupravant. » (Jambe droite, symbole d'héroïsme ; jambe gauche, symbole de lâcheté.)

« Deux fois j'ai essayé de faire de la rythmique. A Paris d'abord, et ce ne fut pas sans luttes épiques avec mon mari. Mais je tins bon. Je fus introduite dans un milieu d'artistes, et je finis par me produire en public, où j'obtins vraiment du succès. Tout cela, toutes ces nouvelles relations, toute cette vie et ces habitudes exaspéraient Auguste. La gymnastique, c'était la bête noire de mon mari. (Crabe.) Souvent je me relevais la nuit, pour pouvoir travailler, et que personne ne me voie... Comme à Paris, on ne connaît pas encore beaucoup la rythmique, nombre de mes amis et amies ne me saluaient plus à cause de cela. Mon mari faisait le poing dans sa poche. Il me disait bien : tout le monde reconnaît que tu as du talent, mais rien ne pouvait me faire plus de peine... Mais la question s'est compliquée : Ma famille est restée très catholique, et ma mère à un dîner me dit : « Il faudra que l'un des deux partent de cette maison, choisis ! » Et c'est moi qui suis partie... Ce fut la fin de mon premier élan, puis succéda une crise de découragement, de dégoût, et mon entérite reprit. »

La seconde tentative de gymnastique rythmique fut celle de cet hiver, à Lyon. Elle part, étouffant chez elle, n'y tenant plus, et saisissant le prétexte de mener ses enfants à Leysin.

« Un an de congé conjugal ! ouf ! Mes parents n'approuvèrent guère cette fuite, eux qui ne s'étaient jamais quittés. De plus, c'était le moment où tous les Parisiens dispersés par la guerre, rentraient chez eux et se remettaient au travail. Bref, je sais qu'ils me désapprouvent, et parfois j'ai la nostalgie de mon

pays. La froideur et l'esprit commercial du Lyonnais, la laideur de la ville m'ont aussi déçue.

» Après six mois de séparation, Auguste vient me voir à Lyon... Dès la première entrevue, je suis dégoûtée, la dépression réapparaît... Il arrive à dix heures du matin... Son premier mot est : « Déshabille-toi ! » Toujours brutal, impératif, pas une tendresse, pas un baiser, pas d'affection. Quel goujat ! Non quelle moule !... Au jour de son départ, je n'eus pas moins de sept à huit syncopes...

» Toute ma vie j'ai essayé les choses deux fois, puis j'ai renoncé... Mais il y a plus encore, dans ce chiffre deux : Quand j'étais fiancée, mon fiancé avait une maîtresse, charmante et jeune épouse d'un aliéné. Auguste s'en vanta avec cynisme. D'autre part, depuis que j'ai obtenu de coucher en chambre à part, mon mari vit avec une autre femme. Il vit avec elle à Paris, et vide l'appartement conjugal pour arranger une autre maison au goût de sa nouvelle maîtresse. Dans son nouvel appartement, il ne m'a même pas réservé une chambre. Cette seule idée qu'il me faudrait alors reprendre la chambre commune, me donne la nausée. »

Le Dr Odier, à propos d'une conversation, vint à deviner qu'elle avait eu deux amants, et, comme elle n'en parlait pas, il lui dit un jour : Vous avez eu deux amants. Là-dessus, elle avoua qu'elle en avait eu quatre, mais que deux seulement avaient compté pour elle.

« Mon premier amant fut d'abord délicieux, puis le sentiment devint partagé, mais il m'a aidée à reprendre des forces. C'était six ans après mon mariage. Je fus vite rongée de remords, non vis-à-vis de mon mari, mais vis-à-vis de mes parents qui ne le savaient pas, et qui, aujourd'hui encore, l'ignorent. J'avais une honte terrible et invincible de moi-même. Je n'osais pas retourner chez mes parents. L'aventure finit du reste mal. Cette double vie m'avait épuisée. Je tombai malade, fis une dépression... clinique, etc. J'étais tombée aussi bas que possible. (Se pencher, dans le rêve.) Mais ce fut là que je fis connaissance avec la volupté. Les rapports sexuels m'étaient alors agréables... Cette première aventure se passa ainsi : Invitation

dans un grand château de province. Après le souper, promenade dans le parc. Auguste s'en va avec une femme de réputation très intrigante. Je pars avec un homme qui m'était sympathique. Clair de lune... buissons de roses... ruines... pelouses splendides... Il me dit subitement d'enlever mes souliers : Courez dans ce pré, vous serez belle !... Je fus ravie, il avait touché un point sensible... joie... ivresse, etc. Mais toute cette aventure n'a abouti qu'à une déception (crabe), et plus tard, à une fausse couche. »

Le deuxième amour (amours de la main gauche !) dura plus longuement.

Emilie fut plus heureuse, mais en somme, cela finit aussi par des remords et par les sentiments qu'avait éveillé le premier.

Valise. « J'ai aimé faire les malles. Je sais admirablement les faire, combiner, serrer, arranger... Mettre dessus ce qui doit être dessus, dessous ce qui doit être dessous. C'est d'ailleurs maman qui m'a appris à les faire. Mais quand Auguste est arrivé à Lyon, et que nous avons décidé d'aller voir les enfants à Leysin, j'étais d'une telle maladresse et d'une telle nervosité que j'ai fait nos deux valises tout de travers. C'était le sens dessus-dessous complet. C'est pourtant « rageant », simplement parce qu'Auguste revient, je ne suis plus même fichue de faire une petite valise. »

Le silence maternel. « Par *deux fois*, j'ai tenté d'attirer la pitié de ma mère sur mon chagrin, de lui faire reconnaître les fautes d'Auguste, et les deux fois mère ne voulut pas se prononcer, refusant de se mêler aux histoires du jeune ménage. Mais, si on m'a réduite ainsi à moins que rien, c'est aussi sa faute, et celle de papa. Qui a voulu que j'épouse Auguste ? C'est bien eux ! Eh ! bien, qu'ils paient les pots cassés !... Si je rentre chez eux, il faut qu'ils refassent de moi ce que j'étais. Mais mes parents ne sont pas seuls fautifs ; je suis avilie et dépravée... je ne suis plus rien du tout... Me voici devenue maîtresse, amante, criminelle, hystérique, malade, rythmicienne, déséquilibrée et follâtre, au lieu d'être épouse vertueuse, mère et femme de

devoir, de bonté, d'abnégation... je suis devenue la bête noire de mes parents. » (Crabe.)

Déménager. « Cela me rappelle le déménagement de mon mari. Cela m'a indignée : tout dans cette nouvelle maison est organisé contre mon goût, et pour le goût de sa maîtresse. A cause de cette histoire, Auguste est brouillé avec mes parents. Il n'y va pour ainsi dire plus. Chez eux, je pourrais me développer librement et être à l'abri de mon mari... Cela me rappelle une de ses lettres, où il me dit : Je rentrerai chez moi le 19... Chez moi ! au lieu de chez nous, cela me révolte, et de plus, il écrit : Je te préviens qu'il n'y a plus un clou à bouger. Partout il a mis des gravures, moi qui les déteste, et il a enlevé mon divan! »

CHAPITRE VII

L'interprétation du rêve.

La première chose qui nous frappe lorsque nous comparons le contenu manifeste du rêve précédent, à son contenu latent, c'est qu'il eut été impossible, pour le médecin comme pour la malade, de déceler à première vue toute sa signification.

Ce rêve fait bien ressortir la nécessité de ne pas faire de la psychanalyse, un simple jeu de devinettes. Certains débutants pensent que, connaissant un symbole, il peuvent en déduire la signification. Rien de plus faux. Si un même symbole exprime souvent un même fait, il n'en reste pas moins que chaque vie a son cachet propre, sa réalité individuelle qui s'exprime de façon personnelle.

Une grande partie de la vie d'Emilie se rattache à ce rêve que Freud classerait certainement parmi les rêves autobiographiques. Ceux-ci sont fréquents au début des cures psychanalytiques, lorsque le malade repasse en sa mémoire les grandes lignes de sa vie.

Ce rêve, dans un raccourci saisissant, retrace les contrastes de l'existence d'Emilie : sa jeunesse heureuse, son présent difficile, son avenir incertain. Mais, laissons-en, pour le moment, le sens général pour nous attacher à quelques images particulières.

La malade n'a pas décrit de sensations physiques qui puis-

9

sent éclaircir la genèse du rêve. Par contre, à côté des préoccupations émotives que nous avons signalées, elle nous rappelle quelques souvenirs tout à fait récents qui ont dû jouer un rôle dans la formation de l'image onirique. Les préoccupations récentes, selon Freud, s'associent à des tendances anciennes, elles les réveillent ou les repoussent. Il se fait inconsciemment tout un travail d'organisation dans ce chaos de sentiments que créent sans cesse nos émotions journalières, et le rêve représente une partie de ce travail.

Rappelons que quelque temps auparavant Emilie s'efforça d'exécuter correctement un certain geste, à ses leçons de rythmique. Son professeur lui avait dit : « Pensez que vous êtes dans un pré, et que vous voulez ramasser des pommes de la façon la plus naturelle. »

De plus, une lettre de son frère reçue dernièrement lui rappela une scène de son enfance où elle avait fait un tableau de leur bonheur, en ajoutant : « Il est bien possible que cela ne dure pas. » Cette scène se passait au bord de la mer, et c'est elle qui, peut-être, a suggéré l'idée du crabe. Enfin, son frère avait fait allusion à ce souvenir, à propos de ses fiançailles au sujet desquelles il était hésitant. Cela dut évidemment inciter Emilie à faire une comparaison entre l'époque de son enfance et celle de son mariage, et c'est bien ce que nous retrouvons dans le contenu latent du rêve. Le dernier voyage qu'Emilie fit avec son mari à Leysin semble en avoir déterminé la fin.

Remarquons ensuite que les symboles choisis sont presque tous ambivalents, qu'ils expriment à la fois des tendances affectives contraires.

Le soleil évoque le souvenir de beautés ineffables, de jouissances esthétiques profondes, mais aussi des turpitudes et des perversités de l'amour. Le voyage de noce devait se faire dans un pays de soleil, mais ce soleil sera à jamais voilé par l'image de l'amour déçu.

De même la pomme est le fruit exquis auquel se rattachent les jours heureux de l'enfance, mais c'est le fruit qui a provoqué les entérites. Il y avait la pomme que la mère achetait et qui ne faisait pas mal et celle donnée par l'institutrice, qui provoquait

la colique, l'appendicite, etc. Les pommes lui rappellent encore les beaux seins de sa mère, et les siens qui sont flétris. Elles sont aussi le symbole de son anxiété sexuelle. Qu'on se souvienne comme elle regardait longuement croître sa poitrine. Autrefois Emilie aimait à acheter les pommes de la petite vieille, maintenant cette idée ne lui viendrait plus à l'esprit. C'est le fruit de l'amour qui pour elle n'a plus de saveur.

Le crabe lui-même, sur qui se concentrent tous ses souvenirs pénibles, éveille aussi l'image de ses enfants et de ses amants, ceux qu'elle a à la fois adorés et haïs.

Ce n'est pas par pur hasard que l'activité onirique a recherché de pareils symboles. Elle les a choisis pour exprimer cette déception profonde de la vie. Tout a changé en mal. Les pommes sont devenues des crabes.

Récapitulons ces transformations : Déceptions conjugales ; il y avait chez Emilie une grande admiration du ménage de ses parents : « Ils étaient toujours comme amant et amante. » Elle avait de l'amour une très haute idée ; elle y mettait une passion ardente, comme le montre la crise hystérique qu'elle eut à sa première déception amoureuse (Jeune ami de sa mère). Mais cette ardeur et cette passion se sont évanouies quand Auguste n'a voulu jouir que d'un amour physique et bestial. La pomme est devenue un crabe mutilé [1].

Pomme-crabe. C'est encore le contraste entre la vie de jeune fille d'Emilie et sa vie d'épouse. On voit que le rêve arrive à exprimer des notions aussi abstraites que celle du temps. Il oppose dans ces deux symboles l'époque heureuse où elle vivait entourée d'affection, et l'époque triste où son mari lui était devenu odieux et où ses parents même la blâmaient. Que l'on relise toutes les associations qu'elle a rattachées à ce mot de pomme, et l'on verra qu'elles rappellent presque toutes des

[1] A propos d'amour, rappelons la transgression du paradis : Adam cueillant la pomme ; ramasser la pomme semble avoir ici la même signification. C'est un fait curieux et remarquable, — sur lequel nous ne voulons attirer l'attention qu'en passant, mais que les études psychanalytiques appliquées à l'ethnologie et à l'histoire des religions ont bien mis en valeur, — c'est un fait curieux que les symboles se conservent ainsi inconsciemment de génération en génération.

souvenirs d'enfance. Celles qui se rapportent au crabe, au contraire, évoquent pour la plupart des faits récents.

Pomme crabe. C'est l'idéal, l'âge d'or, opposé à la dure réalité. Ah ! qu'elle avait aimé ses frère et sœurs aux joues toutes roses ! Leur santé éclatait sur leurs pommettes. Quand on lui confiait ses cadets, elle rêvait d'avoir un jour de pareils enfants ; depuis toute petite elle s'en réjouissait. Plus tard, elle n'eut que des enfants chétifs, pâles, et l'un d'eux avait le poumon gauche tuberculeux ; en eux elle retrouvait leur père, et cette vision lui arracha un jour ce cri émouvant : « Ce n'est que depuis que j'ai eu des enfants que je n'ai plus été mère ! » La tendresse maternelle qu'elle avait pour ses frère et sœurs, elle n'a pu la garder pour ses enfants, eux aussi sont devenus des crabes mutilés. Ils ne sont pas deux pommes, deux fruits de l'amour, ils ont poussé loin du soleil, anémiés, tristes et privés d'affection.

Si le désaccord conjugal était sans cesse entretenu par la sensualité d'Auguste, à laquelle Emilie répondait du reste par une frigidité complète, le conflit entre les deux époux s'étendait à bien d'autres questions. On se rappelle des reproches qu'Auguste avait faits à sa femme lorsqu'elle voulut se faire opérer de l'appendicite ; plus tard il s'opposa encore à faire soigner son fils atteint du même mal. En sorte que l'appendicite devint un symbole du conflit conjugal.

Emilie appelait sa douleur « la petite bête qui mord » et le crabe semble bien l'exprimer. Ce crabe, par extension, nous paraît représenter toute maladie (poumon de l'enfant, seins desséchés, testicules que la malade aurait voulu couper, neurasthénie, cancer au sein, etc.) par opposition aux pommes, qui symbolisent la bonne santé. Pomme, crabe = santé devenue maladie.

Cette opposition marque encore la différence qu'il y a entre la nature d'Auguste et celle d'Emilie. Souvenez-vous de la grâce avec laquelle notre malade décrit le soin qu'elle mettait à arranger les coupes de fruits chez elle. Auguste se moquait et essayait sans cesse d'entraver toute tendance artistique chez sa femme. La bonne chère et l'argent étaient ses seules préoccupations. Ce même conflit reparaît lorsqu'ils discutent de

l'éducation de leurs enfants. Pomme = symbole de beauté. Elle appelle l'admiration. Crabe = symbole de dégoût. Il répugne.

Emilie avait de l'amour une conception idéaliste. Auguste, au contraire, est un sensuel, ... un crabe, un animal monstrueux et mutilé, sans cœur ; il lui manque la patte gauche.

Pomme, crabe. C'est encore le contraste entre son père et son mari. Son père était un excellent époux, un avocat de mérite qui avait beaucoup de relations, une vive intelligence et du cœur. Il aimait à se laisser embrasser, c'était un bon père. Son mari, au contraire, était un mauvais époux, un avocat piètre à l'intelligence bornée, ne pensant qu'au plaisir. Il n'aimait pas la tendresse, c'était un mauvais père.

Pomme, crabe. Ce sont les délicieuses pommettes de son père, que dans son enfance elle aurait voulu embrasser, et qui aujourd'hui sont devenues les joues de son mari, auxquelles elle ne peut toucher. Il lui vient l'idée de les mutiler, comme le crabe du rêve. « Au lieu de les embrasser, je voudrais les mordre. »

Pomme, crabe. C'est aussi le contraste qu'il y a entre la naissance de son frère, où tout lui avait paru beau, et celle de son fils qu'elle caractérise par ces mots : « sale et triste ». Son frère était le fruit d'un grand amour, c'était une petite pomme rose ; son fils était le produit d'une sensualité qui lui faisait horreur, c'était pour elle un petit monstre mutilé et pâle auquel le soleil de l'amour avait manqué. Son frère était devenu, comme elle-même et son père, un sportif, un vigoureux, quelqu'un qui respirait la santé, contrairement au fiancé qui était gauche et ne savait pas jouer au tennis. Son mari n'était qu'un être gros et plat, « une moule », un crabe.

Pomme, crabe. Cette antithèse représente encore une contradiction dans la vie d'Emilie ; elle symbolise deux tendances qui existent en elle : son moi idéal et son moi inférieur. Elle-même dit : « Me voici devenue maîtresse, amante, criminelle, hystérique, malade, rythmicienne, déséquilibrée et follâtre, au lieu d'être épouse, mère vertueuse et femme de devoir, de bonté et d'abnégation. »

On se souvient également d'un incident qu'Emilie nous a rapporté : son fiancé lui avait jeté une balle sur le sein et à ce moment elle lui a de suite parlé de cancer. Ce n'est pas par hasard qu'elle s'est souvenue de cet épisode. Il lui est revenu à la mémoire comme pour expliquer qui fut ce magicien qui transforma la pomme en crabe (sein = pomme, cancer évoque crebs, crabe). Au reste ne le dit-elle pas expressément : « Ce dégoût de ce que l'amour me promettait de si bon et de si savoureux, c'est à Auguste que je le dois. »

L'association pomme, crabe, est un type de ce que l'on appelle le symbole surdéterminé. Il est comme le résumé, le raccourci, d'une foule d'expériences et de sentiments d'Emilie, qui se sont exprimés dans cette seule image.

Cet exemple montre l'utilité de l'analyse des rêves. Si notre malade avait été simplement interrogée par son médecin, il est probable que l'anamnèse n'aurait pas amené tant de détails qui, au premier abord, semblent de peu d'importance mais qui pourtant sont révélateurs de tendances et de sentiments très profonds. Le grand avantage de l'analyse, c'est de grouper autour d'un symbole un faisceau d'idées que l'on n'eut peut-être pas songé à rapprocher. Elle montre quels sont les liens affectifs qui réunissent des faits très divers et cherche avant tout à retracer la logique qui a présidé à la formation du caractère.

Le chiffre deux. Dans son rêve, Emilie se penche deux fois. Toute petite, elle s'était penchée deux fois pour embrasser la joue de son père étendu sur son lit. Deux fois elle eut peur, et se retira. C'est-à-dire que deux fois elle crut atteindre un bonheur qu'elle ne réalisa pas. Ce souvenir d'enfance est symbolique, c'est un souvenir écran [1].

Emilie eut deux enfants. Deux fois, elle avait espéré créer un être à son image, un enfant qu'elle pourrait chérir, parce qu'il serait un reflet de sa personne et lui ferait oublier les misères de son conjoint ; deux fois elle fut déçue, la pomme s'est toujours transformée en crabe. Le chiffre deux également

[1] Voir chap. IV.

se rapporte à ses deux tentatives de gymnastique rythmique. Cette gymnastique accaparait tout son être ; elle était comme une porte d'évasion hors de l'enfer qu'était sa vie conjugale. Danser était pour elle comme se pencher sur sa vie de jeunesse, elle retrouvait dans cet art tous ses désirs de jeune fille, que, depuis son mariage, elle ne pouvait plus assouvir. C'était l'épanouissement de toute sa personnalité artistique. Mais, au lieu, que ses efforts fussent couronnés de succès, ils échouèrent lamentablement. La rythmique devait l'amener à choisir entre sa famille et son art. Elle sacrifia sa famille, mais cela lui fût si pénible, qu'elle en fit une dépression nerveuse, et eût une crise d'appendicite. Ce fut la première pomme transformée en crabe. Plus tard, Emilie vint à Paris, où elle fit une nouvelle tentative de rythmique. Son mari survint : nouvelle crise, nouvel abattement. Encore une fois la pomme s'est transformée en un monstre mutilé. L'entérite, les coliques reprennent le dessus.

Emilie elle-même avait conscience de ce que ce chiffre deux représentait pour elle : « Toute ma vie, j'ai essayé les choses deux fois, puis j'y ai renoncé. » Je ne veux pas retracer ici l'histoire de ses deux amants ; mais là encore, ce furent deux tentatives d'évasion qui échouèrent piteusement.

Peut-être que, d'une façon plus générale, ce chiffre deux est l'expression de la double vie sentimentale qu'elle menait, et de l'ambivalence de ses tendances ; rester seule ou reprendre la vie conjugale ; reprendre ses enfants ou les abandonner ; quitter ou reprendre la gymnastique. Cette vie partagée ne l'amène qu'à des déboires. En matière de conclusion, elle sent qu'elle doit faire un nouveau voyage, soit, recommencer une nouvelle vie. Et c'est cela qui peut-être explique ce coq-à-l'âne : « Pourvu que je n'aie pas à déménager. » (Fin du rêve.) Le chiffre deux est-il encore symbolique du premier et du dernier voyage qu'elle fit avec son mari ? Tous deux furent un espoir déçu. Et la double vie de son mari qui, par un divorce, eût pu la libérer, doit-elle aussi trouver place ici ? c'est possible !

Patte gauche. Nous avons fait allusion au sens de la patte gauche en parlant du crabe. Toutefois il importe d'insister

encore sur le rôle que joua dans sa vie la main gauche de son mari ; main cruelle et sadique qu'elle aurait voulu arracher. Le rêve exprime ici, nettement, un désir. Peut-être que cette image symbolise encore le désir d'Emilie de châtrer son mari.

Dans un autre ordre d'idées, la patte gauche absente représente peut-être le manque de cœur de son mari.

Exprime-t-elle encore, cette patte gauche, l'avortement qui suivit les relations d'Emilie avec son premier amant ? Ce fut un amour de la main gauche qui donna naissance à un petit monstre mutilé puisqu'on dût lui enlever la vie.

La patte gauche symbolise toutes les lâchetés de la vie. C'est l'opposé de la jambe droite, symbole de l'héroïsme du frère (allusion à sa blessure de guerre).

En lisant les associations qu'Emilie fit après le récit de son rêve, on a vu s'enrichir chaque symbole d'une foule de souvenirs et de sentiments. Chaque épisode du rêve s'est coloré d'un sens personnel. Il est devenu quelque chose de concret. Cependant, certaines images demandent encore à être précisées. Pourquoi par exemple, cette indifférence devant la pomme qui se transforme en crabe ? Elle exprime probablement, comme l'a compris le Dr Odier, l'ambivalence de la malade. Si les deux enfants sont devenus l'image de leur père, ils sont pourtant ses enfants. Si elle est heureuse de les avoir laissés à la montagne pour pouvoir s'adonner entièrement à son art, cet abandon la torture de remords [1].

Emilie se reproche d'avoir des amants, mais elle sent aussi qu'eux seuls lui ont fait goûter les voluptés de l'amour. C'est bien parce que ces êtres (enfants et amants) sont pour elle à la fois aimés et haïs, qu'ils lui sont indifférents. Elle s'en détache. L'essentiel pour elle, c'est que sa mère est là. Cette indifférence est une façon d'oublier tout le passé, et de recommencer une vie, seule avec sa mère. C'est peut-être aussi une sorte d'autojustification, de détachement de ce qui s'est passé. On se sou-

[1] Bleuler, dans plusieurs articles, a fait observer que l'indifférence des déments précoces débutait généralement par une forte ambivalence. Il est intéressant de remarquer que, dans ce rêve, les pôles des conflits se neutralisent et s'expriment aussi par l'indifférence.

vient que les parents d'Emilie s'étaient opposés à ce qu'elle rompît ses fiançailles, de même que maintenant, ils s'opposent à son divorce. La malade semble dire à sa mère : Tu es la cause de mon malheur : à toi de me sauver.

L'indifférence veut dire ici : Je n'y suis pour rien. C'est une façon de se libérer de ses remords. Peu importe si elle quitte ses enfants, ils sont devenus des crabes, des tarés. Peu importe si elle quitte ses amants, ce sont des aventures qui ont mal fini. Emilie se détache même de la gymnastique rythmique, les deux tentatives qu'elle fit dans cet art ayant échoué.

Se pencher pour ramasser des pommes, et trouver à la place des crabes, cela symbolise un échec. L'indifférence peut encore représenter ici un renoncement à la vie : La vie m'a toujours déçue, je ne souhaite plus rien. Ma mère elle-même, qui a causé le bonheur de mon enfance, a été plus tard la cause de ma détresse. Elle ne peut plus me donner de réponse, il n'y a donc plus d'espoir pour moi dans la vie.

L'affect exprimé dans le rêve semble être le nœud même de l'énigme. Il semble donner la solution du problème.

Les images oniriques sont toujours complexes : Si la mère est là pour être accusée, il semble aussi qu'elle soit là pour consoler, et son silence est une sorte de déception. Autour de sa mère, Emilie groupe non seulement des idées de rancune, mais aussi des sentiments de remords : Emilie n'a pas été la mère qui prodigue de l'amour, elle n'a pas été la femme aimante. Au lieu de rester auprès de ses enfants, elle les a abandonnés, et elle en souffre ; elle a aussi quitté sa famille pour se donner à son art, et maintenant il ne lui reste plus rien. Sa rythmique même a échoué par deux crises de neurasthénie et d'entérite qui l'ont effondrée et l'empêchent de continuer.

Il vaut la peine d'étudier de plus près ce symptôme de l'entérite. Il jettera un jour nouveau sur ce lambeau de phrase qu'elle prononce dans son rêve : « Pourvu que je n'aie pas à déménager ! »

On se souvient que, petite fille, au moment de la naissance de son frère, lorsqu'elle dut quitter sa mère, Emilie eut des vomissements et de l'anorexie. La même réaction se produisit

lorsqu'elle dut se séparer du jeune homme en séjour chez ses parents. Le vomissement était sa façon inconsciente et infantile de manifester sa révolte contre une situation qui lui était pénible.

Aujourd'hui ses procédés ont changé, et ce n'est plus par des vomissements, mais par de l'entérite et des coliques qu'elle réagit. La situation est renversée, elle n'est plus la fille, elle est la mère. Il ne s'agit plus d'attirer à soi un être aimé, mais de repousser un être haï. Emilie aussi renverse la situation : ce n'est plus par en haut, mais par en bas qu'elle évacue. Je rappelle que ces diarrhées surviennent au moment où, à Leysin, elle va abandonner ses enfants pour s'adonner à son art, et l'on comprend quelle lutte se passait dans le for intérieur d'Emilie au moment de cette séparation. Elle dut certainement se souvenir de la peine qu'elle avait eue autrefois à quitter ses propres parents, et c'est pourtant cette absence cruelle qu'elle va infliger à ses enfants. Mais la vie auprès de ces petits êtres chétifs qui lui rappellent sans cesse leur père lui est odieuse, elle a besoin de se sortir de cette atmosphère. Il faut qu'elle trouve un art où tout son être puisse se donner, et échapper ainsi à la réalité. Elle cherche à rester indifférente vis-à-vis de ses enfants, mais dans ce conflit entre l'instinct maternel et l'élan artistique, — ce dernier ne représentant probablement qu'une sublimation de l'instinct sexuel qu'elle a refoulé au contact d'Auguste, — aucune des tendances n'a été assez forte pour permettre à Emilie une décision prise de sang-froid. Elle décide de partir, mais le remords la ronge, et bientôt c'est la douleur qui l'étreint et l'oblige à rester. Le docteur va-t-il ordonner un transfert d'urgence à Lyon, afin d'opérer ? Va-t-il au contraire demander à Emilie de se reposer ici ? Il semble que, par cette réaction bizarre, notre malade remette à d'autres le soin de trancher son conflit. Sa crise est une sorte d'appel au secours, et nous verrons que, à notre sens, son rêve semble avoir la même signification. C'est une façon de dire : Je suis indifférente quant à la solution ; ce n'est pas moi qui décide ; je me libère donc de tous reproches que pourraient m'adresser mes enfants ou mes parents. L'entérite semble être

à la fois un désir de se soustraire à une décision, et un désir refoulé de son intérêt maternel. On se souvient que cet instinct était très développé chez Emilie ; elle faisait même coucher ses enfants dans son lit.

Revenons à ce renversement des situations : L'entérite, non seulement est l'inverse du vomissement, et symbolise ce changement de la fille devenue mère, mais encore elle semble marquer une opposition entre elle et sa mère. Cette dernière souffrait toujours de constipation.

Le symptôme hystérique de l'entérite peut aussi symboliser par là un désir d'abandon des enfants. C'est une nouvelle façon d'exprimer l'ambivalence du symptôme entérite, et nous arrivons à cette double opposition : 1° L'appendicite m'obligera soit à rester à Leysin, soit à partir. 2° Quand j'étais enfant et qu'on voulait me séparer de ma mère, je protestais par des vomissements. Maintenant que je suis mère et qu'il faut que je me sépare de mes enfants, je proteste par une entérite.

Ce renversement de haut en bas peut s'expliquer en partie par le fait que, dans son enfance, la sexualité d'Emilie se manifestait surtout par le grand intérêt qu'elle portait aux seins des gens et au développement de ses propres seins, intérêt qui fut refoulé plus tard à la suite des diverses scènes qu'elle a racontées plus haut. De même, on peut noter chez elle une érotique buccale assez nette. Elle adorait têter, embrasser, mordiller, et, plus tard, devint une fumeuse enragée. Elle admirait le langage incisif de son père, méprisait son mari, avocat sans talent oratoire [1].

A sa puberté, Emilie s'est rendue compte que le phénomène principal de la sexualité n'était plus en haut, mais en bas.

Plusieurs auteurs ont décrit ce cas de renversement des valeurs. Brill [2] raconte l'histoire d'une dame obsédée par

[1] Cette admiration, comme le suppose le Dr Odier, pourrait être une sublimation de son érotique buccale.

[2] *Psychanalysis*, 1913, p. 56 et « Psychanalytic fragments from a day-work ». *Journ. of Abn. Psychol.*, tome VII, p. 312.

l'idée d'avoir un cancer au sein. Plusieurs rêves rapportés au cours de l'analyse montrent une étroite association entre cette phobie et un attentat sexuel dont elle avait été la victime à l'âge de neuf ans. Elle avait refoulé cet événement infantile qui s'était déguisé en une blessure au sein (renversement de bas en haut, cette fois). Il est intéressant de noter qu'elle aussi symbolise une violence sexuelle par un crabe (cancer = crabe).

L'entérite d'Emilie est plus complexe encore : Auguste, en effet, ne voulait pas qu'elle exerçât son influence sur les enfants. Si elle était restée auprès d'eux, son mari n'aurait pas manqué de venir la rejoindre et ceci, elle voulait l'éviter à tout prix. Là encore, il y a ambivalence : Si elle reste, elle fait revenir son mari, ce qu'elle ne veut pas ; si elle part, elle satisfait son mari, ce qu'elle ne veut pas plus. Ses enfants sont devenus un fruit défendu (pomme) qui se transforme en un crabe, et cela la laisse indifférente.

Autrefois, quand elle avait de l'entérite on lui défendait les pommes, et elle guérissait. Aujourd'hui, on lui défend ses enfants (pommes), et cela lui provoque de l'entérite. C'est qu'autrefois, c'était sa mère qui désignait le fruit défendu, alors qu'aujourd'hui c'est Auguste. L'autre crise d'appendicite s'est déclanchée lors de la visite du mari. C'est une façon de rester auprès des enfants, quand celui-ci les quitte. C'est aussi une manière de dire : Tu ne veux pas que je me fasse opérer : eh bien ! voilà les tours que cela te jouera. Mais, d'autre part, sa crise l'empêche de se donner à sa rythmique.

Ces images exprimant à la fois des tendances contraires et diverses choquent notre raison. Cependant il importe, lorsqu'on travaille sur les matériaux de l'inconscient, de quitter nos préjugés et nos modes de penser logiques. Ce serait un à priori que de vouloir admettre une même loi pour nos états conscients et nos états inconscients. L'observation nous permet de constater une foule d'intermédiaires entre la pensée logique et la pensée affective inconsciente.

On retrouve au reste nombre d'images ambivalentes dans les langues primitives. C'est ainsi qu'en chinois le mot *Yih* était employé comme symbole de tous les contrastes, particulière-

ment pour désigner à la fois les deux sexes. Ce n'est que plus tardivement que les Chinois introduisirent les mots de *yin* et *yeu*, signifiant le mâle et la femelle [1]. De même dans la vieille langue égyptienne, *Keu* voulait dire à la fois fort et faible. On ajoutait un homme debout, ou un homme accroupi, pour préciser le sens du mot. Le mot latin *altus* désigne aussi bien la hauteur que la profondeur. Le mot *sacré* en français, comme en latin, a une double signification.

Cette ambivalence des symboles permet de mieux comprendre pourquoi l'activité inconsciente retourne si souvent les situations [2].

Revenons maintenant à cette phrase du rêve : « Pourvu que je n'aie pas à déménager, je ne serais plus capable de faire une valise. »

Lorsque, dans un rêve, nous entendons des paroles au lieu de voir des images, c'est qu'elles ont été prononcées par nous, ou entendues quelque temps auparavant. Le rêve d'ailleurs, ne les reproduit pas toujours textuellement. Ici, c'est le cas. Nous avons vu qu'Emilie, — qui aimait à faire les malles, — lorsqu'il s'est agi de partir avec son mari pour aller à Leysin, en a été incapable, et, comme elle le dit elle-même, sa valise était un sens dessus-dessous complet. Là encore, la situation a été renversée.

La valise est un nouveau symbole. « Je ne serais plus capable de faire une valise », signifie : Toute ma vie est bouleversée, toutes mes valeurs sont renversées. Je ne suis plus capable d'y mettre de l'ordre, de remettre les choses à leur place. Cela signifie aussi : Je ne puis pas, dans ces conditions, repartir avec mon mari. Ce seul symbole, par le rappel d'une situation antérieure, semble exprimer tout ce raisonnement : C'est la faute de mon mari si ma vie est sens dessus dessous ; je ne puis donc repartir avec lui. Il y a là un désir de divorce très évident. Ce désir est exprimé à la mère qui, dans la réalité, ne veut pas y consentir. Dans le rêve, la mère ne répond pas, or : qui ne dit mot consent. C'est également une réalisation d'un désir.

[1] Voir Paul Carus : *Chinese Thought*, Chicago 1907.
[2] *Traumdeutung*, 1914, p. 243 et 244.

Autrefois Emilie aimait à faire les valises, à organiser un voyage, à voir du nouveau, à se lancer en avant. Aujourd'hui elle ne peut plus. Là encore, le désir de renoncer à la vie semble apparaître. Voyez combien cette phrase est significative « Simplement parce qu'Auguste revient, je ne suis plus fichue de faire une valise ! » C'est dire que la présence de son mari l'empêche de faire la moindre chose, par conséquent que le divorce s'impose. Le vœu du rêve est d'effacer le passé, l'aventure du mariage avec Auguste. Une fois redevenue jeune fille auprès de sa mère, ne plus bouger. C'est un retour vers l'âge d'or, un retour dans le jardin de ses souvenirs, où le soleil brillait. Et maintenant que sa mère est brouillée avec Auguste, à cause de sa maîtresse, le sûr moyen de ne pas le revoir, serait de retourner chez elle.

En abordant la signification des dernières phrases du rêve, nous avons vu en même temps quelques-unes des conclusions qui pouvaient s'offrir à nous. Il ne faut pas s'étonner de cette multitude de solutions. Le rêve est riche de réalités diverses, il peut donc être riche de vœux différents ; vœux de plus ou moins d'importance, plus ou moins explicitement exprimés, et qui cependant paraissent être tous présents.

Récapitulons les solutions générales :

1. Tendances au renoncement, au suicide peut-être.

2. Régression vers une époque enfantine. Le rêve cherche à replacer Emilie dans une situation antérieure à son mariage.

3. Le rêve exprime le désir du divorce, le retour chez les parents, l'accaparement des enfants.

Le rêve est une sorte d'auto-justification pour Emilie qui se libère de ses remords. Il accuse le mari et les parents. Le silence de la mère doit être alors interprété ainsi : « Tu n'as rien à répondre à ce que je te dis, c'est donc bien parce que c'est ta faute. »

Au reste, il n'est pas certain que nous ayons suffisamment

d'associations pour trouver la vraie signification du rêve. Dans les solutions que nous avons proposées, d'aucuns s'étonneront peut-être qu'il ne soit pas question d'un vœu infantile refoulé, et de nature sexuelle. C'est peut-être que nous n'avons pas encore tous les éléments qui permettraient une interprétation définitive.

En effet, lorsqu'on fait une psychanalyse, on est souvent obligé de laisser de côté un rêve qui n'est pas encore expliqué, et ceci pour les raisons suivantes :

1. Le malade présente une résistance très grande.

2. Le malade apporte un second rêve avant que l'explication du premier soit achevée. Nous reverrons cette question plus loin.

Au reste, sommes-nous bien sûrs qu'il n'y ait pas là un désir qui puise ses racines dans l'enfance ? Toutes les associations de la malade nous parlent de son désir d'enfance d'avoir une vie conjugale et une maternité aussi belles que celles de sa mère. Ces vœux, sous la pression des désillusions de l'existence, n'ont évidemment fait que de s'accroître. Et je ne serais pas éloigné de penser que le silence de la fin du rêve ne soit qu'un appel au secours. Le rêve est autobiographique, nous l'avons dit au début ; il montre les déceptions d'Emilie ; il semble dire : mon mari ne peut plus rien pour moi ; mes enfants, je m'en suis détachée ; ma mère me repousse ; elle qui voudrait que je reprenne ma vie avec Auguste, et qui reste silencieuse à mes appels.

Mais, par son caractère autobiographique, ce rêve semble aussi s'adresser au Dr Odier. La veille encore Emilie disait à celui-ci : « Je ne rêve jamais. » Le fait donc qu'elle ait rêvé semble indiquer qu'elle s'adresse à son médecin. Et je penserais volontiers que le sens général de ce rêve doive être : Je suis dans une détresse profonde, vous seul pouvez me sauver et me rendre l'espoir de ma jeunesse ; mais comment ? A vous de le décider. — Il y a peut-être même un début de transfert affectif sur le Dr Odier. Au chapitre suivant, nous verrons qu'au cours de l'analyse, le patient revit toutes ses émotions, et les reporte

parfois sur son médecin. L'immense confiance qu'Emilie témoigne dès le premier jour à son docteur nous permet de croire que très vite elle a transféré sur lui ses sentiments affectifs. Mais elle n'en est pas encore consciente, et surtout elle s'interdit de le faire. Elle refoule cette idée si violemment qu'elle n'apparait même pas dans le rêve, et cependant il semble qu on puisse lire entre les lignes cette pensée : « Tout le monde m'a déçue, tout mon espoir est en vous, et j'ai besoin de toute votre affection. »

La nature passionnée d'Emilie ne lui permettait pas de rester seule.

Tout ce qui précède est naturellement hypothétique, et la psychanalyse ne doit pas procéder ainsi. Le psychanalyste peut faire ses suppositions, et voir si dans la suite elles se confirment par d'autres rêves et par les aveux de la malade, mais il ne doit pas chercher à suggérer ses solutions.

Ce n'est qu'en 1918, par la publication du tome IV des *Neurosenlehre*, que le monde scientifique a été mis au courant du détail de la technique de Freud, aussi le Dr Odier, qui dans ce temps n'était pas un psychanalyste de profession, est-il tout excusé de n'avoir pas suivi toutes les règles de l'art. Mais il est certain qu'il eût été intéressant de mettre plus de temps à l'étude de ce rêve, et de voir la malade elle-même en donner la signification.

Quoiqu'il en soit, ce document est si riche d'enseignements psychologiques que nous avons voulu le publier, et nous tenons à remercier ici, très vivement, le Dr Odier, de nous l'avoir confié.

Nous le remercions aussi de ses conseils et de toute la peine qu'il s'est donnée pour nous.

— N'oublions pas que ce rêve ne constitue qu'une partie de l'analyse. Le Dr Odier a bien voulu nous écrire la note suivante qui résume les principaux résultats de son traitement.

Catamnèse.

Il va de soi qu'on ne saurait se baser sur l'analyse résumée de ce seul rêve inaugural pour se faire une idée juste de la valeur des

matériaux psychiques qui viennent d'être décrits et que révéla, d'une manière explosive, ce premier coup de sonde jeté dans l'inconscient de la malade. On ne saurait pas davantage, par là, saisir ce que fut l'évolution générale et complète de l'analyse du cas, de même qu'en apprécier l'ensemble et les résultats cliniques. Aussi estimons-nous que, sur ce point, quelques renseignements complémentaires pourront intéresser le lecteur.

Toute la cure analytique peut être divisée en deux phases principales, que séparent un voyage à Leysin que la malade désira faire absolument. La première, qui comporta quinze séances, eut pour effet important de déterminer une rapide amélioration au double point de vue physique et moral. Mme B..., en effet, put reprendre assez vite ses multiples occupations. Elle retrouva le sommeil et, sans l'aide d'aucun médicament, gagna 500 grammes, au lieu de continuer à maigrir. D'autre part, et j'insiste sur ce fait, elle éprouva un énorme *soulagement* moral provenant de ce que l'analyse me permit de lui démontrer facilement, avec preuves à l'appui, que tout au fond d'elle-même un amour maternel instinctif, normal et puissant, était demeuré intact et vivace malgré tout. Les nombreux rêves qui suivirent le premier vinrent en effet le confirmer et le compléter très heureusement sur ce point capital. Tous, ils nous ramenaient sans cesse au complexe maternel, les autres complexes paraissant alors passer au deuxième plan. Je m'appliquai donc à suivre la malade dans cette voie, et même à l'y entraîner ; et bientôt, de rêve en rêve, je constatai l'abréaction progressive et impressionnante de la terrible ambivalence affective dont la malade, depuis leur naissance, avait souffert vis-à-vis de ses enfants. Cette ambivalence profonde faisait place, peu à peu, à une attitude univoque normale, d'essence très personnelle, et s'essayant à reproduire les caractères bien familiaux de celle des parents. On sait de quelle tendresse calme et charmante ceux-ci avaient su entourer la jeunesse de leur fille, notre malade ! C'était alors le beau verger ensoleillé de Lyon avec ses pommes permises et succulentes. Elle avait donc là, au fond d'elle-même, un modèle tout trouvé d'univalence maternelle, bien fait pour être copié. Et, au cours de cette première phase analytique, l'on éprouvait, devant cette patiente, l'impression nette d'une vraie âme de mère ravagée de remords, beaucoup plus que d'une âme de fausse épouse gonflée de haine sadique. Dégagée, par le traitement, de ces terribles et anciens remords, elle n'eut, lors des dernières séances, plus qu'une idée, idée réactionnelle, et troublant à ce point de vue la marche de l'analyse : celle de retourner à Leysin vers ses enfants, « pour pouvoir enfin les voir autrement » !

Cela voulait dire : autrement que jadis, autrement surtout qu'en mars dernier où elle n'avait su leur offrir qu'une grave crise d'appendicite et les entourer d'angoisse, du fait du refoulement de ses instincts primitifs.

C'est en fin de compte ce qu'elle fit du 22 au 26 novembre, en allant passer là-haut quatre jours auprès d'eux. Ce séjour fut l'occasion d'une « résurrection ». Tout s'y passa à merveille. Les saines traditions familiales, un temps renversées par Auguste, étaient définitivement renouées. Et, en repartant de Leysin, elle n'eut plus cette fois-ci, la moindre velléité d'accès d'appendicite ni d'entérite. Le complexe « séparation » était corrigé !

Au point de vue clinique, cet heureux résultat sera sans doute pour intéresser les médecins, et cela d'autant plus qu'il s'est, dans la suite, révélé durable. D'après de toutes récentes nouvelles, en effet, Mme B... n'a plus jamais souffert de son abdomen.

Quant à la deuxième phase de la cure, elle consista plus spécialement à liquider le transfert et à mettre au point le complexe conjugal. Elle atteignit son but en délivrant la malade de cette dépendance morbide et totale dans laquelle elle avait toujours vécu vis-à-vis de son mari, ce qui constituait un grave danger pour son équilibre psychique. Le traitement prit fin en janvier 1920. Se portant beaucoup mieux, elle ne se souciait plus, en effet, de le prolonger.

En résumé on peut dire que le résultat le plus efficace et immédiat fut de rattacher Emilie à ses enfants. Ce point acquis, la chaîne des complexes sembla presque se délier d'elle-même. Il ne conviendrait pas néanmoins, de parler de guérison absolue. Je me rends compte, par exemple, que le complexe d'Electre, pour ne parler que de lui, n'avait pas, au moment où la malade me quitta, reçu de solution satisfaisante. Mais le chapitre suivant révélera au lecteur la longueur que comporte une psychanalyse vraie et complète ; et, dans nos pays, il est souvent impossible aux simples médecins, de l'imposer à leurs clients, et de leur appliquer intégralement les préceptes classiques de Freud. A ce point de vue, j'ai l'impression toutefois que ce que j'appellerais des « analyses raccourcies » pourront rendre souvent de grands services aux neurologues praticiens ayant à traiter des sujets de race latine, et dont l'ambition doit savoir, par la force même des choses, renoncer à une synthèse totale de la personnalité pour viser plus pratiquement à guérir les symptômes dont le malade souffre ou pour lesquels un confrère le leur adresse.

Dr Charles Odier.

CHAPITRE VIII

La technique de la psychanalyse.

On peut diviser toutes les méthodes de psychothérapie en trois grands groupes: *Les psychothérapies éducatives, les psychothérapies analytiques et les méthodes mixtes.*

La psychanalyse, telle que FREUD l'entend, est par excellence la psychothérapie analytique.

FERENCZI [1] insiste sur l'attitude passive que doit prendre le médecin. Son rôle doit être celui d'un confesseur, et non celui d'un directeur de conscience.

A la base de toute névrose se trouve une amnésie : Retrouver par l'analyse, les pensées et les sentiments refoulés, c'est recréer du même coup l'intégrité de la conscience. Si vraiment l'analyse a pour but de rétablir l'unité, c'est-à-dire la synthèse entre les éléments conscients et inconscients de l'individu, on ne voit plus la nécessité d'un travail synthétique et éducatif.

Cependant JUNG, MAEDER, NICOLL et leurs adhérents considèrent que la méthode purement analytique n'est pas suffisante. Voici par exemple ce qu'écrit JUNG [2]:

Les deux théories dont je viens de parler, à savoir celles de FREUD et d'ADLER, sur l'étiologie des névroses, ne sont pas générales. On

[1] « Zur psychanalytischen Technik », *Zeitschr. für Psa.*, tome V, p. 181, 1919.

[2] *Psychologie der unbewussten Prozesse*, Rascher, Zurich 1917, p. 62 et suiv.

pourrait les appeler partielles. Elles sont des moyens thérapeutiques indirects ; leur action est avant tout de détruire et de réduire. A chaque chose elles disent : Tu n'es rien d'autre que... Elles expliquent au malade que ses symptômes proviennent de ceci ou de cela, et qu'ils représentent telle ou telle tendance. Il serait injustifié de prétendre que cette méthode purement réductive ne puisse réussir dans des cas particuliers ; mais, en général, elle serait à elle seule impossible à appliquer à un esprit malade ou même sain. Ceci, parce que l'âme humaine, qu'elle soit en bonne santé ou non, ne peut être expliquée par une pure dissociation analytique (bloss reduktiv). Il est certain que la sexualité est toujours présente, et que le vouloir vivre et l'instinct de domination pénètrent dans ce qu'il y a de plus profond et de plus élevé de notre être, mais l'âme n'est pas que l'un ou que l'autre, pas même les deux, elle est encore tout ce qu'elle a fait de la synthèse de ces deux éléments, et tout ce qu'elle en fera. Quand nous savons d'où proviennent les éléments d'une vie, nous n'en avons expliqué que la moitié... car, par là, elle n'est pas encore définie en tant qu'être vivant. Réduire le présent au passé n'explique pas tout l'être, car l'homme n'a pas qu'un passé ; il a aussi un avenir. Le présent ne peut être compris que si nous ajoutons à nos connaissances du passé ce que comporte l'avenir. Cela est vrai de toutes les manifestations de la vie psychique, même des symptômes... Ceux-ci sont aussi des essais d'une nouvelle synthèse, synthèse avortée, il est vrai, mais qui n'en n'est pas moins une tentative qui a sa valeur et son sens.

J'ai fait cette longue citation, car elle indique bien le point de vue de l'auteur et de son école. C'est le point de vue téléologique, qui cherche à expliquer le présent en fonction de l'avenir plutôt qu'en fonction du passé. Maeder a basé toute une psychothérapie sur cette conception. Chez lui, le présent ne sert qu'à édifier une morale pour l'avenir ; son but est de canaliser les tendances que la psychanalyse a mises au jour. En un mot Maeder, Jung, Nicoll, Keller pratiquent une psychanalyse à la fois analytique et éducative [1].

C'est le type de la méthode mixte. Ils ont certainement

[1] On a souvent désigné par le terme « Ecole de Zurich » l'école de Jung, C'est à dessein que je n'ai pas employé ce terme qui prête à confusion. En effet, on a parfois englobé dans l'école de Jung les Drs Rorschach' Oberholzer, le pasteur Pfister, etc., qui, tout en habitant Zurich, se rattachent aux idées de Freud.

obtenu de bons résultats thérapeutiques, et leurs idées ne manquent pas d'intérêt. Cependant, en concentrant l'énergie du malade sur l'avenir, on ne fait qu'augmenter la résistance qu'il oppose déjà de façon naturelle à retrouver son passé refoulé. L'intérêt est porté dès le début sur la synthèse, et non sur l'analyse, et les motifs latents de la névrose subsistent. Le conflit n'est résolu que partiellement par l'analyse qui accompagne la psychothérapie éducative.

Tandis que celle-ci est toujours employée par JUNG et MAEDER, l'école classique ne s'en sert qu'à titre d'exception : Quelques personnes sont si désemparées et si incapables de vivre qu'on est obligé d'unir à l'analyse quelques principes de rééducation. Chez certains autres malades, cela peut aussi être nécessaire de-ci de-là, mais ce sont des interventions qui nécessitent beaucoup de prudence : il ne faut pas vouloir éduquer les gens à notre image, mais simplement rendre leur personnalité plus libre et plus complète.

FREUD demande à ses patients de ne prendre aucune décision importante (choix de carrière, fiançailles, etc.) au cours de l'analyse. Celles-ci, excellentes lorsque la cure est terminée puisqu'elles portent notre intérêt vers l'avenir, sont inopportunes au moment où tout l'effort doit se concentrer sur le passé [1].

En résumé, la méthode de JUNG offre certains dangers, mais elle a cependant de grands avantages sur une méthode purement éducative, en ce sens qu'elle tient compte des éléments thérapeutiques que peut donner l'analyse. Dans des névroses légères, et chez des gens qui ne peuvent faire une longue cure, elle trouvera une application utile. Le traitement purement analytique est le principe fondamental sur lequel repose la psychothérapie de FREUD, et c'est un fait qui a échappé à nombre de critiques. En France particulièrement, aucun médecin n'a souligné l'importance de ce principe, et la plupart des psychiatres qui ont essayé d'appliquer la psychanalyse, ont sans cesse dérogé à cette règle. Par les questions directes qu'ils posaient

[1] Un médecin, analysé successivement par JUNG, puis par FREUD, a confirmé la justesse de ce dernier point de vue. Voir *Neurosenlehre*, tome IV, p. 73.

à leurs malades pour essayer de retrouver des traumatismes sexuels, ils ont fait des fautes de technique souvent grossières.

Les gens qui ont été traités par FREUD ou un de ses disciples authentiques, ont été frappés de leur attitude silencieuse. L'analyse évite la suggestion : ce n'est pas à dire qu'elle y parvienne totalement ; mais du moins ne cherche-t-elle pas à appliquer ce phénomène en tant qu'agent thérapeutique.

Si l'on veut comparer les résultats d'une méthode, il faut avant tout s'entendre à son sujet. En histologie, beaucoup de controverses ont surgi parce que les procédés de coloration étaient divers. En psychologie aussi, si nous voulons comparer les résultats, il importe que les méthodes employées le soient de façon identique par tous les expérimentateurs.

Au lieu de contester la valeur de la psychanalyse, il eut mieux valu souligner son intérêt et son originalité. L'expérience dira bien si les conclusions sont justes ou fausses.

Mais le rôle important que FREUD fait jouer à la sexualité dans l'étiologie des névroses a d'emblée créé une résistance chez la plupart des psychiatres. Ceux-ci, ne se basant que sur des à priori, ont cherché à démontrer le mal fondé de cette conception, mais ils n'ont pas essayé, — et cela eût été plus intéressant, — d'appliquer selon les règles, la méthode nouvelle qui leur était proposée. Dans ce domaine, certaines fautes de logique étonnent. Un exemple : le Dr FRANÇOIS NAVILLE [1] nous dit que, par aucune question directe, ni même par un interrogatoire serré, il n'était arrivé à trouver le traumatisme qui avait pu déclancher les accidents hystériques de sa malade. Seuls, les rêves lui permirent de le déceler. Cela n'empêche pas M. NAVILLE de dire quelques pages plus loin . « Ce traumatisme infantile n'avait rien de sexuel comme ses circonstances et un interrogatoire attentif ont permis de l'établir avec certitude. » On s'étonne vraiment qu'au moment où l'auteur vient de constater l'insuccès d'un interrogatoire attentif pour retrouver un événement refoulé, il puisse affirmer « avec certitude », au nom

[1] *Rev. Méd. Suisse romande*, janvier 1919.

de ce même « interrogatoire attentif », qu'il n'y ait pas eu une part de sexualité dans l'étiologie de cette névrose. Qui sait ce qu'aurait démontré une psychanalyse poursuivie dans toutes les règles de l'art ? Elle n'a pas été faite, et nous nous gardons de conclure qu'elle eût donné tort au Dr Naville. Mais du moins cette erreur nous donne-t-elle le droit de rester sceptiques quant aux conclusions de l'auteur. La probité de ce dernier ne fait aucun doute, et ce défaut de raisonnement lui a échappé. Mais combien d'autres personnes, n'ayant pas les mêmes scrupules scientifiques que le Dr Naville, ont procédé de façon bien plus légère encore, pour critiquer la pensée de Freud.

Ceci dit, jetons un coup d'œil sur l'historique de la méthode psychanalytique. Comment s'est-elle développée [1] ?

Freud suivit les cours de Charcot, en 1885 et il subit, de la part du maître français, une grande et forte influence. « C'est M. Charcot qui nous a enseigné le premier, dit-il, qu'il faut s'adresser à la psychologie pour l'explication de la névrose hystérique [2]. »

Breuer, médecin à Vienne, avait de son côté rassemblé plusieurs observations d'hystériques, dans lesquelles le mécanisme psychogène semblait assez clair. Il les communiqua à son jeune confrère, le Dr Freud, et ce dernier l'incita fortement à les publier. De là est né ce premier ouvrage sur les études hystériques, qui devait faire la réputation de Freud, et donner les bases d'une nouvelle méthode de psychothérapie.

Tandis que l'hypnose, à cette époque, était surtout employée pour suggérer au malade sa guérison, Breuer et Freud s'en servirent pour essayer de trouver dans l'inconscient du patient, des événements qui semblaient avoir un rapport direct avec la névrose. Ce fut le premier stade de la psychanalyse.

[1] On trouvera un excellent exposé sur les deux courants d'analyse psychologique (Janet et Freud) qui émanèrent de l'enseignement de Charcot, dans le livre de M. Morel, Dr en Philosophie, *L'Introversion Mystique*. Genève, Kündig, 1918.

[2] Freud : « Charcot », *Wiener med. Wochenschrift*, N° 37, 1893.

Mais, déjà dans ce même volume, les auteurs insistent sur le fait que l'hypnose n'est pas nécessaire. L'important est seulement de laisser causer librement le malade. Il faut que celui-ci perde le souci de coordonner logiquement son récit. Il doit dire ce qui lui passe par la tête, laisser aller ses associations d'idées. En un mot il doit « phonographier » le flux de sa conscience. En ce faisant, le malade apporte une série d'images, d'idées abstraites et symboliques, que le médecin interprète pour essayer de retrouver toutes les tendances et les sentiments que le malade a refoulés. Telle fut la seconde phase de développement de la méthode, phase cathartique, où l'hypnose ne joue plus aucun rôle.

Aujourd'hui, l'effort principal du psychanalyste porte sur la recherche des idées et des sentiments qui empêchent le rappel des souvenirs refoulés. Dans la seconde phase, l'analyse cherchait surtout à découvrir le matériel refoulé, tandis que maintenant, la principale tâche consiste à vaincre la résistance qui s'oppose à ce que les traumatismes inconscients reviennent au jour. De plus, dans la deuxième phase, le médecin cherchait à interpréter le rêve et les associations du malade, alors qu'aujourd'hui, ce soin revient presque exclusivement au patient[1].

Passons maintenant aux règles qui président à la méthode psychanalytique.

Tout d'abord, à qui convient ce traitement ?

Il est évident qu'il peut être appliqué à tout le monde. L'homme sain lui-même a bien des choses enfouies dans son inconscient, et en retirera, à côté de l'intérêt théorique, une libération, un épanouissement. Les déments précoces, les maniaques dépressifs, les hypocondres ont aussi leurs conflits, et l'analyse pourra les soulager parfois temporairement, mais ce ne sont pas là les malades auxquels s'adresse vraiment la psychanalyse. La méthode de FREUD est faite avant tout pour les

[1] Pour toute cette question de l'évolution de la méthode psychanalytique on consultera avec fruit l'article du Dr OPHUYSEN (La Haye) : *Psychanalytische Therapie, Bericht über die Fortschritte der Psa*, 1914-1919. Vienne 1921, p. 124-140.

hystériques, les anxieux[1], les obsédés, les psychopathes qui ont un tic, une phobie ou une manie. Ici seulement, on peut s'attendre à une guérison.

Certains disciples de FREUD, dont le zèle a nui à la cause de leur maître plus qu'il ne l'a servie, ont prétendu guérir des déments précoces ou des maniaques, ou encore d'autres psychoses de ce genre, mais FREUD n'est pas dupe des résultats auxquels ils affirment être arrivés.

Il est certain qu'en libérant un conflit qui a provoqué une poussée d'agitation chez l'un de ces malades, on l'améliore ; mais, de là à prétendre qu'on a arrêté un processus morbide dont la cause, jusqu'à preuve du contraire, semble avant tout organique, il y a un pas que tous les psychiatres ne se sentent pas prêts à franchir. Pour l'hystérie même, FREUD s'est exprimé avec une prudence que bien des médecins n'ont pas sû lui reconnaître. « Il est évident, dit-il, que nous ne guérissons pas l'hystérie pour autant qu'elle est constitutionnelle. Nous ne pouvons rien faire pour empêcher le retour d'états hypnoïdes. De même nous ne pouvons empêcher une hystérie, en pleine période de développement, de remplacer par des phénomènes nouveaux, les symptômes déjà écartés laborieusement. Mais, si le stade actif de la maladie est terminé, et qu'il reste des symptômes chroniques, notre méthode arrive, le plus souvent, à les supprimer, et même, pour toujours. C'est une méthode radicale qui nous semble dépasser de beaucoup la méthode de la plupart des thérapeutes contemporains, laquelle consiste à faire de la suggestion directe [2]. »

Tant de médecins s'en vont répétant que FREUD prétend guérir la constitution hystérique, qu'il était bon de rappeler cette citation. Certes, la psychanalyse, en ne s'en tenant pas au conflit présent, mais en cherchant à libérer toutes les émotions qui ont tracassé un hystérique depuis sa tendre enfance,

[1] Nous donnons à ce terme la signification que FREUD lui a donnée dans son article « Zur Kritik der Angstneurose », 1895, *Neurosenlehre*, tome I, p. 93-110.

[2] *Studien über Hysterie*, 3e éd., p. 14.

a obtenu des guérisons définitives. Mais, de ce fait, Freud n'a pas tiré des conclusions exagérées.

Nous avons vu à quel genre de maladie la psychanalyse pouvait être appliquée, notons certaines conditions nécessaires pour le succès de la méthode.

Il faut que le malade ait un certain niveau de culture, qu'il comprenne ce qu'on réclame de lui. Il faut aussi qu'il ait le désir de guérir, et qu'il ne soit pas trop âgé : Passé cinquante ans, le succès d'une analyse est assez problématique, car les complexes sont alors trop profondément enracinés dans l'individu. Il faut si possible que l'analyste et l'analysé parlent la même langue maternelle [1].

L'analyse, lorsqu'elle est appliquée à des enfants, doit subir des transformations qui varient suivant chaque cas [2].

Avant de commencer une cure, il est important de s'assurer que le malade sera disposé à se faire traiter au moins pendant trois ou quatre mois. (Pour une névrose légère, il suffira qu'il vienne trois fois par semaine, mais s'il s'agit d'un cas grave, il faudra lui consacrer une heure par jour.) Cette précaution est utile à prendre, car, si le patient se retire au cours du traitement, non seulement il ne sera pas guéri, mais encore son cas aura pu s'aggraver. En effet, il aura revécu certaines émotions, sans toutefois avoir eu le temps de retrouver le fond du conflit. Un grand nombre des insuccès de la psychanalyse sont dûs à une interruption du traitement à cette période. Cette longue durée de la cure est évidemment un gros inconvénient, mais elle est une condition indispensable, si l'on veut couper le mal à sa racine. Au reste, lorsque Freud parle d'un ou deux ans de traitement pour certaines personnes, il ne faut pas oublier qu'il a parmi ses clients quantité de gens qui, avant de s'adresser à lui,

[1] On a vu qu'en effet les processus psychiques se servaient souvent d'expressions familières, et que le déguisement se sert de jeux de mots.

[2] On en trouvera des exemples dans Freud : « Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben », *Neurosenlehre*, 3e éd., p. 1 et suiv. ; « Aus der Geschichte einer infantiler Neurose », *Neurosenlehre*, tome IV, p. 578, etc. — Hug-Hellmuth : « Zur Technik der Kinder-Analyse », *Internat. Zeitschr. für Psa.*, tome VII, p. 179-197. — Baudouin : *Etudes de Psychanalyse*, Neuchâtel 1921.

ont fait en vain des années de clinique. Il s'agit par conséquent de cas très graves et difficiles.

Le malade est placé sur une chaise-longue, et le médecin s'assied derrière lui, de façon à n'en être pas vu. Plusieurs psychanalystes n'observent pas cette pratique, parce que le malade ne s'y soumet pas volontiers. Elle a cependant certains avantages. En effet, il est beaucoup plus difficile, lorsqu'on est en face de son client, de rester impassible en l'écoutant. Même si nous ne l'exprimons pas verbalement, notre sympathie, notre étonnement, notre intérêt ou notre indifférence se trahissent sur notre visage, et déroutent la spontanéité du malade. Il est difficile de rester sans réagir vis-à-vis de quelqu'un qui fait des aveux pénibles et semble attendre un encouragement. Au contraire, le malade, ne voyant pas son médecin, est impressionné par son silence et cherche à le faire réagir pour savoir ce qu'il pense. Dans ce but il se livre toujours davantage.

Après avoir installé confortablement le patient, on le prie de dire tout ce qui lui vient à l'esprit, sans aucun souci de vouloir ordonner logiquement ou chronologiquement les faits, pensées et sentiments qui se pressent en lui. Il faut qu'il laisse aller librement le cours de ses idées, sans critiquer ni repousser aucune d'elles, si saugrenue ou déplacée qu'elle puisse paraître. On avertit le malade que des paroles scabreuses, des reproches à l'égard du médecin, des intimités peuvent surgir dans son esprit, mais qu'il importe, s'il veut guérir, qu'il ne se fasse aucun scrupule de les dire. Ce qu'il faut exiger de lui, c'est la conversation à bâtons rompus. On explique encore au malade : « au cours de l'analyse, vous serez tenté de vous dire : cela n'a pas d'importance, cela n'a rien à faire ici, cela n'est pas convenable..., je le dirai une autre fois, etc. ; mais il faut que vous ne prêtiez aucune attention à ces réticences. Dites tout de même tout ce qui vous passe par la tête, c'est le seul moyen de vous guérir. »

Après s'être donné beaucoup de peine pour expliquer ceci au malade, et que ce dernier aura répondu qu'il a bien compris, il demandera encore, la plupart du temps : « Faut-il que je vous

raconte ma vie ? » On lui répondra : « Dites ce qui vous vient à l'esprit, comme je vous ai demandé de le faire. »

Si l'on cherche ainsi à éduquer le malade à abandonner sa pensée logique, c'est parce que, de cette façon, on le fait entrer dans une sorte d'état hypnagogique, qui facilite l'hypermnésie. C'est dans des états de relâchement de notre tension psychologique que nous retrouvons le plus facilement les mots, les événements, les sentiments qui nous ont échappé [1].

Les malades n'arrivent pas tous, du premier coup, à se laisser aller ainsi au flux de leur conscience. Les habitudes de logique, les réticences innées, la timidité et bien d'autres facteurs l'emportent. D'autres, au contraire, dès la première séance, suivent ces indications avec une aisance étonnante. Mais il n'est guère possible de baser un pronostic sur ces modes de réaction. Les premiers s'éduquent parfois fort bien, tandis que les seconds, au moment où les complexes vont surgir, se retirent, et ne trouvent plus qu'une pensée logique pour exprimer leurs idées.

Beaucoup de malades commencent par prétendre qu'ils n'ont rien à dire, qu'il ne leur vient absolument rien à l'esprit. D'autres, par contre, se plaignent de ce qu'ils ont trop d'idées en tête, et de ne savoir par où commencer. Aux premiers, il convient de ne rien répondre. Ils font alors de timides essais, disent une chose, puis répètent qu'ils n'ont rien à raconter, puis passent à un autre sujet, et finissent bien par « s'embrayer ». S'ils se taisent pendant cinq ou dix minutes, même plus, il n'est pas nécessaire de s'en inquiéter. Cependant, les premières fois, on peut leur venir en aide dans une certaine mesure, en leur disant : « Je ne connais rien de votre vie ; tout ce qui vous touche m'intéresse. Racontez-moi n'importe quel épisode de votre existence. »

A ceux qui prétendent avoir trop d'idées, il suffit de demander qu'ils en choisissent une pour la raconter, sans s'occuper des autres.

Les personnes qui refusent de se soumettre aux indications qu'on leur donne font preuve de *résistance*. On dési-

[1] Voir chapitre sur la psychologie du rêve.

gne sous ce terme la force qu'oppose le malade au rappel des souvenirs et des sentiments refoulés. C'est une sorte de réaction de défense inconsciente. Pour être sûrs de ne pas retomber sur des émotions pénibles, nous coupons les ponts et ne pensons plus à rien. Lorsque la résistance est très forte, elle peut s'accompagner d'angoisse. Dans le cas décrit par le Dr Naville auquel nous avons fait allusion à plusieurs reprises, nous trouvons une bonne description de cet état de résistance[1]:

Elle se trouvait constamment sous une impression pénible et douloureuse ; il lui semblait qu'elle devait faire un continuel effort sur elle-même pour écarter ou éloigner d'elle une sensation de terreur qui cherchait à l'envahir et dont elle ignorait totalement la cause et le contenu. Quand on lui parlait soudainement et qu'on la sortait ainsi brusquement de sa demi-rêverie, elle avait une peur instinctive qu'on lui en parlât et qu'on l'interrogeât sur sa distraction et sur ses pensées, et elle ressentait alors un serrement de gorge qui l'empêchait de s'exprimer librement pendant un moment. Elle sentait même souvent un raidissement de ses lèvres et de tout son corps, comme pour ne pas laisser un libre cours à ses impressions pénibles et à ce que sa parole risquerait d'exprimer. Ces états lui étaient si douloureux qu'elle n'avait pas l'idée d'en parler, si pénible était la seule pensée de fixer son attention sur eux. Des tremblements survenaient parfois, surtout lors de la visite des médecins, parce qu'elle craignait qu'ils ne l'interrogent.

Cette résistance est d'autant plus forte que le malade, lorsqu'il est soumis à une analyse, ne fait pas que de se remémorer ses souvenirs anciens, mais qu'il les revit vraiment. Les états émotifs précèdent même les souvenirs, et le médecin devient alors souvent l'objet sur lequel se portent les sentiments. C'est le phénomène du transfert[2].

En revivant ce qu'il raconte, le malade reproduit ses symptômes morbides, tous ses traits pathologiques et les passions qu'il avait refoulées.

[1] Op. cit., p. 37.
[2] Voir plus bas.
Voir à ce sujet l'article de Freud : « Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten », *Neurosenlehre*, tome IV, p. 441 et suiv.

Ferenczi [1] a bien décrit ce phénomène. « Le malade se lève brusquement, se livre à un tic, ressent une douleur, prend des attitudes passionnelles. » L'intensité de cette affectivité s'explique par le fait qu'elle n'est pas due à des conflits passés, mais à des conflits latents. Ceux-ci remontent parfois à des années en arrière, mais ils n'en restent pas moins tout à fait présents parce qu'ils n'ont jamais été résolus. Qu'on se rappelle le rêve d'Emilie. L'image onirique synthétise des conflits qui historiquement se placent à des années d'intervalle. Une des tâches du psychanalyste consiste à libérer le présent de tout ce passé. Les événements anciens doivent perdre leur caractère émotionnel, pour ne devenir plus que de simples souvenirs.

Les personnes qui ont été analysées se rendent facilement compte de l'existence de cet état émotif qui enveloppe nos souvenirs refoulés [2]. Le malade, au cours de cet état, extériorise parfois des symptômes dont le symbolisme est très clair, et qui permettent au médecin de comprendre l'origine du conflit avant même que le malade la découvre. Ce serait cependant une grosse faute de technique que de la lui révéler prématurément, et c'est l'erreur que font bien des psychanalystes débutants. Il ne suffit pas de rappeler l'émotion-choc : c'est en revivant, non en remémorant les traumatismes que le malade se libère de leur pouvoir obsédant. Il faut laisser le temps au patient, de travailler dans sa résistance, d'en approfondir les motifs ; il faut lui laisser le loisir de surmonter cet obstacle. Un chimiste ne pourrait analyser un corps, sans attendre que certains liquides soient arrivés à l'ébullition, ou que certains corps soient entièrement calcinés. Le succès de l'analyste dépend de sa patience et de sa ténacité.

Un des moments les plus délicats de la cure, est celui où la résistance arrive à son paroxysme. A ce moment, il y a toujours le danger que le malade quitte son médecin, et qu'il s'en aille plus aggravé que guéri. Pour éviter ceci, il importe d'abord

[1] « Zur Psychanalytischen Technik », *Internat. Zeitschr. für Psa.*, 1919, p. 181, etc.

[2] Cfd. Ferenczi : « Technische Schwierigkeiten einer Hy. Analyse », *Internat. Zeitschr. für Psa*, tome II, p. 514.

de s'assurer qu'il y ait un transfert positif du malade sur son médecin. Nous verrons tout à l'heure ce que nous entendons par ce terme de transfert. De plus, il importe, à mesure que la résistance s'accroît, d'expliquer au malade le mécanisme par lequel la psychanalyse guérit, la nécessité qu'il y a pour lui de revivre ses états passionnels, et de lui répéter que seules les associations libres le ramèneront au centre de son conflit, et lui donneront l'explication qui le soulagera.

Nous avons vu que le silence et le discours logique sont les deux formes d'expression les plus communes de la résistance. Mais celle-ci peut s'extérioriser autrement encore [1].

Il arrive que le sujet ne porte plus aucun intérêt à sa maladie et concentre toute son attention sur le côté scientifique de la méthode. Parfois aussi, il commence à critiquer cette méthode et ne veut plus s'y soumettre [2].

Abraham a trouvé chez certains littérateurs une forme de résistance toute spéciale. Elle consistait à n'envisager leur cure que comme un lieu où puiser un beau sujet de roman, et ils perdaient entièrement de vue le but de se guérir.

D'autres gens prétendent n'avoir que des mélodies en tête, et échappent ainsi à la nécessité de parler.

Toutes ces formes de résistance sont le plus souvent symboliques d'autres résistances plus profondes.

La haine que le malade porte à son médecin précède souvent l'aveu de l'aversion qu'il ressent pour telle ou telle personne. Le dégoût qu'il témoigne à la méthode psychanalityque cache souvent celui qu'il porte à tel ou tel acte de sa vie, et qu'il

[1] Voir à ce sujet Reik : « Einige Bemerkungen zur Lehre vom Widerstand », *Internat. Zeitschr. für Psa.*, 1915, p. 12-24. — Abraham : « Ueber eine besondere Form des neurotischen Widerstandes gegen die Psa. Methodik », *Internat. Zeitschr. für Psa.*, 1919, p. 173-180. — Lang : « Zur Bestimmung des Psa. Widerstandes », *Psychologische Abhandlungen herg.*, von Jung, Tome I, p. 1. — Steckel : « Die verschiedenen Formen des Widerstandes in der Psa. », *Zentralblatt für Psa.*, tome IV, p. 160, etc.

[2] Il est bon de recommander à son malade de ne pas discuter de son traitement avec son entourage. Les symboles étant éminemment personnels, ils sont souvent accueillis avec scepticisme par d'autres, et ce scepticisme d'autrui peut influencer le malade et recréer en lui de nouveaux centres de résistance.

avouera plus tard, etc. Pour bien comprendre le mécanisme de la méthode psychanalytique, il faut étudier le phénomène du transfert, à côté de celui de la résistance. Nous avons vu que, chez l'individu, l'émotion renaît avant son contenu ; C'est-à-dire que le malade en a conscience avant de savoir ce qui la provoque. Instinctivement, il cherche alors un objet sur lequel porter son affectivité. Il choisira de préférence son médecin et sa cure qui le préoccupent à ce moment. C'est pourquoi, au cours d'une psychanalyse, le docteur peut devenir alternativement l'objet de la haine et de l'amour de son client. C'est ce qu'on appelle le transfert.

Il importe d'expliquer la chose au patient et de lui dire que tous les malades passent par là. Mais cette explication ne doit se faire qu'au moment où on a la pleine confiance du sujet.

Au reste, le transfert lui-même crée des résistances nouvelles, car à côté des sentiments de sympathie, de confiance, etc., dont le malade est parfaitement conscient, se forment parfois des sentiments amoureux à l'égard du médecin qui sont de suite refoulés et qui créent une résistance inconsciente. Ce n'est que vers la fin de la cure que ces sentiments doivent être expliqués au malade [1].

Ces sentiments paraissent au premier abord singuliers et invraisemblables. Peut-être n'ont-ils pas toute la portée que Freud et ses élèves sont tentés de leur attribuer, cependant il faut reconnaître qu'au cours d'une psychanalyse apparaissent presque toujours des rêves et des réactions qui donnent une grande vraisemblance au mécanisme supposé par Freud.

Th. Flournoy qui fut un des premiers à propager les idées de Vienne en France, mais qui resta toujours très prudent dans ce qu'il avançait, a bien décrit le rôle qu'a joué le transfert chez Cécile Vé, dans la genèse de ses extases, et plus tard dans sa guérison [2].

[1] Voir à ce sujet Freud : « Ueber Dynamik der Uebertragung » et « Bemerkungen über die Uebertragungsliebe », *Neurosenlehre*, tome IV.

[2] Voir Flournoy : « Une mystique moderne », *Arch. de Psychol*, tome XV, p. 35 et suiv.

Jusqu'ici nous avons vu à qui s'adressait la psychanalyse, et quels étaient les mécanismes psychologiques qui pouvaient entrer en jeu au cours d'une cure. Examinons maintenant quel doit être le rôle du médecin.

Pour ne pas troubler le malade, il vaut mieux ne pas écrire ce qu'il dit. Il suffit d'écouter avec une certaine attention, mais sans se répéter tout le temps : Ceci est important, ceci ne l'est pas. On finit ainsi par retenir assez facilement tout ce qu'un malade raconte, tandis que si l'on opère un choix, et qu'on ne porte son attention que sur certains faits qui, sur le moment, paraissent importants, on oublie une foule d'événements et de sentiments qui, dans la suite, pourraient se montrer très intéressants [1]. Le médecin aura toujours la tendance à ne retenir que ce qui se rapporte à ses propres complexes. Pour éviter ceci, il importe qu'avant d'entreprendre des analyses, il se soit lui-même soumis à une cure psychanalytique pour se libérer de ce qu'il y a de figé dans sa personnalité.

Il faut aussi que le médecin soit averti de certaines questions que les malades ne manquent pas de lui poser. Ainsi ils chercheront à savoir si l'analyse sera encore longue. Il faut répondre que cela dépendra avant tout d'eux-mêmes, et qu'au reste, ce n'est pas une date qu'on puisse fixer d'avance. Il importe de ne pas donner, même approximativement, des précisions à ce sujet, car le malade peut présenter des résistances soudaines que rien ne faisait prévoir, et qui peuvent dérouter complètement les pronostics.

Le patient demandera aussi s'il doit prendre connaissance de la littérature psychanalytique. Il vaut mieux le lui déconseiller, surtout pendant la première moitié de la cure. Ces lectures détourneraient son intérêt de lui-même, pour le porter sur des questions scientifiques. Cela ne pourrait avoir d'autre effet que de prolonger la durée du traitement.

L'attitude du médecin est-elle entièrement expectative ? Non, cela ne serait pas possible. Il ne faut pas pousser la règle à l'absurde. Ainsi, si le malade parle d'un de ses frères, il est

[1] Voir FREUD : « Ratschläge für den Arzt bei der psychanalytischen Behandlung », *Neurosenlehre*, tome IV, p. 399 et suiv.

évident que, dès qu'il se taira, on saisira cette occasion pour lui demander combien il a de frères et sœurs, et quels sont leurs noms, afin d'être orienté une fois pour toutes sur sa famille. Il en sera de même s'il parle par exemple d'un oncle, et l'on s'informera s'il s'agit d'un oncle paternel ou maternel, etc.

Pour éviter ces questions, certains psychanalystes préfèrent prendre, avant l'analyse, une bonne anamnèse du malade. JELIFFE [1] et BRILL [2] recommandent cette façon de procéder. Cependant, les avantages de débuter directement en matière avec les associations libres sont les suivants : 1° On n'habitue pas le malade à faire un récit ordonné. 2° Au début, le patient ne sait pas bien donner ses associations spontanées, et s'entraîne en racontant des épisodes de sa vie, avant d'entamer des sujets intimes.

Lorsqu'un malade parle d'un ami, d'une amie ou d'un parent, il importe qu'il en dise le nom, et il ne faut pas lui permettre de l'appeler par un pseudonyme. Le rêve, en effet, peut se servir de ce nom, peut le déguiser, et une foule de choses deviendront incompréhensibles si l'on a affaire à des termes d'emprunt.

Il y a des questions indispensables, mais il importe d'être très prudent dès qu'on interroge un malade sur la signification d'un événement ou d'une image onirique. Plutôt que de proposer une interprétation, il faut demander au malade d'associer ses idées à cet événement ou à cette image.

Parmi les associations qu'Emilie nous a données à propos de son rêve, elle nous a parlé d'un bernard l'ermite qui, en sortant de sa coquille, lui avait fait peur. Ceci se passait au moment de la naissance de son frère. Le Dr ODIER supposa, non sans raison, qu'il pouvait y avoir un rapport entre l'idée d'accouchement dont Emilie eût pu entendre parler, et la peur provoquée chez elle par un événement tout à fait insignifiant. Voyant la grande confiance qu'Emilie avait en lui, le Dr ODIER n'hésita pas à lui demander directement s'il y avait

[1] *The Technik of Psa.*, Nervous and mental Disease publishing Co., Washington 1921, 2e éd.

[2] Psa., 1914, op. cit.

un lien entre ces deux faits. C'était là une erreur de technique. Si la malade avait associé librement elle-même, elle aurait peut-être apporté tout un matériel intéressant à ce sujet qui maintenant reste inexpliqué. C'est que, par une question directe, on risque toujours de provoquer un refoulement. Qu'on se souvienne de la crainte qu'avait la malade du Dr Naville lorsqu'on l'interrogeait sur ses distractions.

Cette méthode expectative dont Freud, le premier, a souligné l'importance, montre bien comme la psychanalyse diffère de la plupart des autres thérapeutiques analytiques qui cherchent à presser le patient de questions, justement à l'endroit qui semble éveiller chez lui le plus d'affectivité et de résistance.

Si le médecin a besoin de beaucoup de patience, il doit faire comprendre à son malade que lui aussi doit en avoir. Il ne faut pas qu'au sortir de chaque séance, il cherche à constater les résultats obtenus. Certaines d'entr'elles rendent beaucoup, d'autres, fort peu. Il est bon que le patient en soit averti.

Au début d'un entretien, il n'est pas nécessaire de reprendre le sujet interrompu la veille. Il y a au contraire avantage à ne pas le faire. Le malade apporte ses préoccupations présentes, et, au cours de l'heure, celles-ci se rencontrent le plus souvent avec celles du jour précédent.

Le silence du médecin n'est pas sans impressionner le malade. Il finit même par l'irriter. Le sujet s'impatiente de se livrer toujours à un individu qui ne bronche pas. Souvent il fait part de ce malaise à son médecin. Il faut alors en expliquer la raison et tâcher de la faire admettre au malade. Pour éviter que le silence ne devienne une cause de résistance trop grande, il sera bon qu'après quelques séances le psychanalyste donne certains résultats à son malade, qu'il lui fasse part des tendances générales et des centres de résistances qu'il a observés chez lui, peut-être même, qu'il lui dévoile quelques-unes des causes de sa névrose. Tout ceci doit naturellement être fait avec beaucoup de tact et demande une grande finesse d'observation psychologique. Ceux qui ont vu Freud dépeindre un caractère restent émerveillés de son talent, mais il est certain que si l'on tombe à faux, le malade perd confiance. Il importe aussi de ne

pas révéler au patient des tendances dont il n'a pas encore pu se rendre compte. Il faut simplement faire une synthèse des éléments apportés dans les entretiens précédents. Freud évite de la faire à la fin de la séance, pour ne pas la donner comme conclusion, et ne pas suggestionner le malade, ni éveiller chez lui une résistance trop grande qu'il ne pourrait pas de suite apaiser.

Le malade peut réagir de plusieurs façons aux explications de son médecin. Il peut acquiescer, « se regimber », ou encore ne prêter aucune attention, et partir à nouveau dans son cycle d'associations comme si on ne lui avait rien dit. Cette attitude d'indifférence est celle que le malade prend lorsque le discours de son médecin est tombé à faux. Cela ne l'a pas touché, il ne s'en occupe pas. S'il acquiesce, il ne le fera généralement pas sans autre, mais apportera tout un matériel intéressant qui confirmera les déductions du médecin, et, à ce point de vue, les interventions de celui-ci sont utiles, mais elles ne doivent pas être trop fréquentes.

Si le malade se regimbe, la question devient plus délicate. Il peut, en ce faisant, donner des motifs qui sont vraiment plausibles et qui entraînent la conviction, mais il peut aussi n'être pas préparé aux révélations qu'on lui a faites, et son opposition n'est qu'un signe de résistance. Le malade est alors dans un état affectif assez surexcité, et cherche à prouver le contraire de ce que le médecin lui a dit par un raisonnement qui ne tient pas debout, par une simple rationalisation. Au lieu d'apporter des faits, il se sert d'arguments généralement pauvres.

Sans acquiescer, on se garde cependant de le contredire, et l'on essaie de ramener sa confiance en lui disant : Je ne demande qu'à être convaincu, donnez-moi encore du matériel, non des raisonnements, et nous verrons bien ce qui en est. Puis, quelques séances plus tard, lorsque les faits auront donné raison au docteur, celui-ci pourra revenir sur le sujet ; le malade ne fera plus d'opposition.

En tous cas, il faut rester très souple, et ne pas se fier aux apparences ni s'entêter dans une interprétation qui peut être erronée. Rien n'est plus funeste pour le malade que de sentir

que son médecin est figé dans sa manière de voir. Toute déduction doit être proposée avec un certain scepticisme.

Il importe que le médecin soit un observateur très attentif, qu'il remarque chaque bégaiement, chaque hésitation et chaque attitude du malade. Il doit aussi prêter une attention toute particulière à tous les coq-à-l'âne. Si, par exemple, après avoir parlé de sujets pénibles, le malade se tait pendant quelques instants, et reprend sa conversation en disant : « Je pense au ciel bleu que je vois par la fenêtre, et à un projet de course », et qu'après un moment de silence, il réclame quelques paroles de son docteur, prétextant qu'il n'a rien à dire, on peut parfaitement intervenir en disant · « Vous étiez sur un sujet pénible, vous désiriez l'abandonner, vous trouvez cette séance trop longue, aussi avez-vous cherché à vous évader de cette chambre en regardant le ciel bleu, en réalisant dès à présent votre désir de promenade. C'est là une forme inconsciente de résistance. Cette idée vous est venue à l'esprit pour vous permettre de vous libérer de souvenirs que vous désiriez refouler, mais je vous rappelle que la méthode psychanalytique est sévère, et qu'elle veut que l'individu repasse par ses émotions, les revive, pour pouvoir s'en affranchir. Il faut que vous-même arriviez à dépister ces modes inconscients de résistance. » Quelques paroles dans ce sens peuvent être utiles de temps à autre, mais elles ne doivent pas être trop fréquentes. L'habileté du médecin consiste justement à saisir le sens de certains coq-à-l'âne. Tous ne sont pas signe de résistance, beaucoup d'entre eux expriment un rapprochement affectif entre deux idées qui, logiquement, n'ont rien à faire ensemble. Des associations ultérieures permettront alors d'en découvrir la valeur.

Les premiers temps où l'on pratique la psychanalyse, on a de la peine à se faire à ces brusques changements d'idées. On croit être sur une piste heureuse, lorsque tout à coup le malade part dans une autre direction qui semble stérile. Mais il ne faut pas intervenir ; les idées qui d'abord semblent insignifiantes prendront un sens plus tard, et seront souvent en rapport avec les conversations précédentes.

Qu'on relise les associations d'Emilie, on verra combien

toutes sont utiles, malgré le peu de liens qui semblent exister entre elles.

C'est également une faute de technique de dire à la fin d'une séance : « Pensez à telle période de votre vie, peut-être trouverez-vous quelque chose d'intéressant. » Nous avons vu dans le chapitre consacré aux rêves, que c'est dans un état de relâchement, et non dans un état d'attention, qu'apparaissent les événements refoulés, et les phénomènes d'hypermnésie. L'analyse réveille certains événements qui parfois surgissent subitement, quelques heures après la séance, au moment où l'individu est distrait et ne pense à rien.

Tout l'art de la psychanalyse est de savoir quand il faut se taire et quand il faut parler, quand il faut diriger l'entretien, et quand il faut le laisser aller. En somme, il importe de diriger la conversation du malade, lorsque celui-ci nous apporte un produit symbolique de son inconscient, c'est-à-dire, lorsqu'il raconte un rêve, fait un lapsus linguae, lorsqu'il a un « blanc », ou qu'il extériorise un symptôme. Et encore cette direction ne consiste-t-elle qu'à demander au malade d'associer librement sur ce phénomène. Nous en avons donné un exemple dans un chapitre précédent, à propos du cas « aliquis ».

Nous nous bornerons à préciser encore la technique qu'il convient d'appliquer *à l'analyse du rêve.*

Il n'est pas nécessaire, au début de la cure, de réclamer des rêves au malade. Celui-ci y vient spontanément. Cependant, si une analyse va mal, si l'individu, pendant les premières séances, n'a presque pas apporté de matériel, on peut lui demander ses rêves. On les lui fait alors raconter en détail, puis on le prie de les répéter phrase par phrase, et de dire, à la suite de chacune d'elles, tout ce qui lui vient à l'esprit. Il importe de retenir très exactement en mémoire le premier récit du rêve, car, lorsque le malade le raconte à nouveau, il lui arrive de l'altérer, d'ajouter un fragment, ou d'en omettre un. Ce sont ces faits oubliés ou ajoutés qui souvent sont les plus importants, leur omission momentanée étant déjà un premier pas vers le refoulement.

Le Dr Odier, dans le rêve d'Emilie, avait demandé à sa malade d'associer les idées qui lui venaient à propos du mot

soleil, puis du mot crabe, etc. C'est une erreur de technique qui n'a pas toujours une grande importance, mais qui peut avoir des inconvénients. Le médecin choisit l'image qui lui paraît intéressante, alors qu'il vaut mieux que ce soit le malade qui fasse ce choix. Au reste, il est bon que ce dernier s'habitue à donner ses associations sur tous les éléments du rêve. Dans le cas d'Emilie, par exemple, nous ignorons presque tout de la signification du début du rêve : la haie, la sœur, etc.

Comme je l'ai déjà dit, il arrive souvent qu'on soit obligé de passer à un second rêve, avant que le premier soit expliqué. Après une première série d'associations sur chaque élément du rêve, celui-ci n'est généralement pas éclairci. On demande alors au malade de le raconter à nouveau, et de donner une nouvelle série d'associations, pour qu'on puisse aller plus profond dans l'interprétation des symboles. Il faut souvent recommencer plusieurs fois avant d'arriver à une solution satisfaisante. Mais on ne doit pas lasser le malade, et même si celui-ci n'a pas apporté un second rêve, il faut parfois abandonner le premier, et prier le patient de reprendre tout simplement sa conversation à bâtons rompus. Au moment où il ne se concentre plus sur l'image onirique, apparaissent souvent des éléments qui permettent de l'expliquer. Freud a constaté que certaines images oniriques jettent souvent un jour nouveau sur des rêves que le malade avait fait antérieurement.

Il vaut mieux que le patient n'écrive pas ses rêves, car, le plus souvent, il les transcrit dans un état encore somnolent et les altère. Abraham a publié quelques exemples de ce genre [1].

Le rêve a cet avantage de nous amener directement aux problèmes les plus intimes de l'individu. Pour cette raison, certains auteurs, tels que Brill, par exemple, [2] ne les analysent pas avant de bien connaître leur patient. Ils ont peur qu'en réclamant de suite au malade une confiance trop grande, celui-ci ne s'effraie et les quitte.

[1] Voir *Klinische Beiträge zur Psa.*, Internat. psa.-Verlag, Vienne et Zurich 1921.

[2] Op. cit., p. 123.

Lorsque l'analysé a trouvé une signification à son rêve et l'a rapprochée d'un conflit, et croit en avoir épuisé le sens, le médecin peut se risquer à proposer quelques solutions nouvelles. Il ne les imposera jamais, et pour reconnaître leur justesse, se servira du même critère que nous avons exposé plus haut au sujet du portrait psychologique que le médecin doit faire de son malade. Mais, plutôt que d'accumuler les significations possibles de chaque image onirique, le médecin cherchera à dégager quelques traits de caractère de l'ensemble des associations que le malade lui a livrées.

Ainsi, dans l'exemple d'Emilie, il importe de lui montrer combien elle est restée attachée à « l'Imago Paternelle [1]. »

Chez Emilie, on soulignerait encore une tendance sadique exprimée par le plaisir qu'elle avait de faire souffrir son frère, en lui tirant les testicules, par le goût de la vivisection, par le besoin de mordre les pommettes de son mari, par la tentation de le châtrer, et enfin par son ardeur dans la lutte physique (tennis, rythmique, etc.).

L'érotique buccale semble aussi jouer un rôle énorme chez elle [2] et avoir créé cette curiosité qu'Emilie porte aux seins. Attachement au père, tendances sadiques et persistance de l'érotique buccale, voilà trois déformations de l'instinct sexuel qui ont certainement joué un rôle dans l'antipathie d'Emilie vis-à-vis de son mari. Celui-ci en effet, était un perverti à tendances sexuelles aggressives, qui aurait dû rechercher l'amour d'une femme masochiste. Aggressive, elle-même, Emilie n'éprouvait aucun plaisir aux brutalités de son mari, et réagissait par une frigidité absolue. Ce mécanisme inconscient qui devait évidemment avoir pour but de décourager Auguste, eut un effet contraire ; le conflit ne fit que s'aggraver, et la névrose s'installa.

[1] Rappelons qu'il s'agit ici de ce qu'en psychanalyse on appelle le complexe d'Electre ; c'est une inclination incestueuse de la fille pour son père, laquelle est généralement refoulée, mais dont il peut subsister quelques vestiges plus ou moins déguisés, et qui, dans certains caractères anormaux, peut avoir gardé toute son acuité.

[2] Chap. VII.

Nous n'avons indiqué que trois traits du caractère d'Emilie. Il est évident qu'il y en a bien d'autres sur lesquels il faudrait insister ; mais ceux-ci suffisent à montrer le genre de rapprochements et d'explications auxquels le médecin doit se tenir. Il ne doit rien inventer, mais mettre en lumière les traits psychologiques que le malade exprime par des actes qu'il revit, et non par des indications abstraites. L'analyse doit encore éclairer l'origine de toutes les déviations d'instinct, et de tout ce qu'il y a de pathologique chez un individu. Pour cela, il est évident qu'un seul document, même lorsqu'il revêt une forme autobiographique comme celui d'Emilie, ne saurait suffire. Ce n'est qu'une longue série d'analyses de rêves, de fantaisies et de souvenirs d'enfance, qui permettent de déceler la pathogénie d'une névrose.

Chaque analyse revêt un caractère tellement individuel qu'il est difficile de préciser davantage la tâche du médecin. L'important est de lui conseiller une très grande prudence et beaucoup de réserve. De même que l'accoucheur ne fait que recevoir l'enfant, et le détacher de sa mère, l'analyste ne doit que rassembler les produits de l'inconscient et en libérer le malade.

Bien mieux que toute explication, le fait de se soumettre à une analyse entre les mains d'un expert, apprendra au médecin les détails de cette technique si délicate que Freud a créée.

Le médecin doit être avant tout un excellent observateur et un homme curieux. Il doit par exemple se demander pourquoi son malade lui parlera de tel ami en le nommant, et de tel autre anonymement. Pourquoi, de tout un séjour à l'étranger ne rapporte-t-il qu'un fait insignifiant ?... Il y a là une foule de problèmes fort intéressants au point de vue psychologique, et qui souvent donnent des indications précieuses sur les complexes affectifs du malade. Cette curiosité sans cesse en éveil doit être, à côté de la patience, une des principales qualités du médecin.

L'analyse peut être considérée comme achevée lorsque les symptômes morbides ont disparu, lorsque le malade se sent

libéré, qu'il n'est plus réticent, qu'il comprend de lui-même le sens de ses rêves, et qu'il a repris de l'entrain à la vie [1].

Telle est la technique de FREUD. Certains psychanalystes emploient encore un autre procédé, celui des associations provoquées.

ASSOCIATIONS PROVOQUÉES.

Cette méthode consiste à donner au malade une série de mots inducteurs auxquels il doit associer immédiatement la première idée qui lui vient à l'esprit. On mesure le temps de réaction qu'il a fallu à l'individu pour associer une idée au mot qui lui a été proposé.

Depuis une haute antiquité on s'est occupé des associations d'idées. Mais ce n'est que depuis le travail de WUNDT (1880), que le sujet fut étudié vraiment scientifiquement.

Depuis, les ouvrages de MÜNSTERBERG (1889), de KRÆPELIN (1896) et de CLAPARÈDE (1903), ont considérablement enrichi le sujet.

KRÆPELIN [2] fut le premier qui appliqua l'étude des associations d'idées aux cas pathologiques. RIBOT, de son côté, chercha à déterminer des caractères au moyen d'associations.

Aux environs de 1904, JUNG, BINSWANGER et RIKLIN ont renouvelé le problème en montrant les émotions que pouvait déclancher un mot inducteur et l'utilité qu'il y avait pour un psychiatre à se servir de ce moyen d'investigation [3].

[1] Nous n'avons donné qu'une description classique de la technique psychanalytique, mais, en plus du cours naturel de nos pensées, et en plus de nos rêves, nous pouvons encore analyser tous les produits de l'imagination. Les dessins des malades, ou autres créations artistiques, nous donnent souvent des indications précieuses. Voir BAUDOUIN : *Etudes de psychanalyse*, 1921.

[2] *Psychol. Arbeiten*, tome I, p. 209-299 ; tome II, p. 1-83 ; tome IV, p. 235-273, etc.

[3] Pour l'historique de l'étude des associations provoquées, on trouvera de bons renseignements dans l'ouvrage de CLAPARÈDE : *Les associations d'idées*. Paris 1903, Doin. — Dans l'article de KOHN : « The association

Nous renvoyons, pour les détails de cette technique, aux ouvrages précités.

Le médecin a devant lui une liste de 50 à 100 mots.

On a discuté théoriquement le nombre d'associations qu'il fallait faire faire [1]. Il vaut mieux ne pas fixer ce chiffre à l'avance et, comme l'indique Jung, s'arrêter quand le malade semble fatigué.

Si l'on choisit soi-même la liste des mots, il faut faire attention de ne pas les prendre tous autour d'une même idée, ou autour d'un ensemble d'idées qu'on sait être pathogènes chez le malade. Il faut avoir des réactions-types, pour pouvoir mesurer l'écart du temps, etc.

On recommande au malade de dire la première idée qui lui passe par la tête. Pour s'assurer qu'il a bien compris, on le fait réagir sur quelques mots qui servent d'exemple.

On a donc devant soi une liste de mots, et un chronographe. On note l'intervalle exact qui sépare l'instant où l'on s'arrête de parler du moment où l'interlocuteur commence à répondre. Le temps moyen est de 1,8 seconde, selon Jung ; 0,83 seconde selon Féré [2] ; 1,3 seconde selon Galton [3]. Le temps varie du reste selon le degré de culture des individus.

Pour ne pas influencer le malade par le ton sur lequel on parle, certains médecins préfèrent présenter les mots par écrit. Cette méthode donne de plus des indications précieuses lorsque le malade fait une erreur de lecture [4]. D'autres auteurs ont préconisé le phonographe pour donner les mots inducteurs. Enfin, on a proposé de montrer simplement des objets.

method in its relation to complex and complex indications ». *A. J. O. P.* tome XXV, p. 544 et suiv. — Ley et Menzerath : *Etude expérimentale de l'association des idées dans les maladies mentales*, Gand 1911, van der Häghen, p. 199. — Kent and Rosanoff : A study in association insanity » *A. J. O. P.*, 1910, p. 371 et suiv. — On trouvera dans ces ouvrages une bibliographie très complète que nous nous dispensons de reproduire ici.

[1] Voir Aschaffenbourg : *Experimentelle Studien über Assoziationen* ; voir Kramer, Kent et Rosanoff.

[2] *Pathologie des émotions*. Alcan.

[3] *Psychometric experiments*.

[4] Voit notre chapitre sur les actes de distraction.

La vitesse de réaction dépend en partie de la forme grammaticale du mot inducteur et du mot induit. Les adverbes et les adjectifs ont un temps de réaction plus court que les substantifs, surtout lorsqu'il s'agit de substantifs abstraits.

Jung [1] a montré que le temps de réaction était beaucoup plus long si derrière le mot inducteur se cachait un complexe.

Voici un exemple que je lui emprunte : Le mot inducteur « wählen » (choisir), donne, au bout de 2,2 secondes le mot : maire (mot induit). Le mot inducteur a éveillé chez le patient l'ambition de devenir directeur d'un certain établissement. Par modestie, l'auteur ne formula pas son vœu, qui se manifesta alors sous une forme déguisée : maire est non seulement un poste avancé dans l'administration, mais ce terme a encore le même son que le mot allemand « mehr » qui signifie : davantage. Lorsqu'un mot a un temps de réaction plus long que les autres, on demande au malade de se laisser aller à ses associations libres pour lui faire trouver le motif de son inhibition. On voit par cet exemple l'utilité que peut présenter ce genre d'expérimentation, et l'on remarque aussi les mécanismes inconscients qui sans cesse opèrent en nous. Comme le dit Bleuler : « Il y a en nous des processus multiples et actifs. qui se comportent en tous points comme les processus conscients ; la seule différence est qu'il leur manque la qualité de conscience. Une psychologie qui prétend être explicative ne peut les ignorer, parce qu'ils agissent sur notre psychisme, aussi bien que nos impressions, nos pensées et nos efforts [2]. »

Riklin, chez une hystérique qui avait refusé en mariage un jeune homme qui se suicida peu de temps après, a noté quelques résistances typiques. Toutes les associations qui avaient trait à ce drame d'amour, ont eu un temps de réaction plus long que la moyenne.

Ainsi *table* donne *livre*, au bout de 7,2 secondes (la malade avait pensé à la table de son prétendant).

[1] *Diagnostische Assoziationsstudien*, tome I, Bach, Leipzig 1906 ; tome II, 1910.

[2] « Bewusstein und Assoziation ». *Jungs Assoz. Studien*, tome I, p. 229-257.

Battre donne : *avec violence*, en 3,4 secondes (la malade se souvient d'avoir vu son prétendant battu par des cosaques).

Intention donne : *sans intention*, après 14,0 secondes. (En le refusant, la malade n'a pas eu l'idée de provoquer son suicide [1].)

JUNG voit dans le mot inducteur une excitation et dans la réaction « le symptôme d'un processus psychique sur la nature duquel nous ne pouvons préjuger [2]. » Il classe les associations suivant un certain nombre de types.

1. *Associations par coordination* (ressemblances, subordinations, contraires. Ex. : lac, mer ; chat, animal ; blanc, noir).
2. *Prédicats* (jugements, qualités, actions).
3. *Associations par causalité* (douleurs, larmes).
4. *Associations par coexistence* (continuité, simultanéité). Ex. : dimanche, Sonntag ; table, chaise.
5. *Associations par assonnances*. Ex. : Jehova, je vais haut. Moraine, haine de la mort. La mer, l'eau est amère. Paris, qui ne rit pas. Médecine, mets de Chine. République, arrêts publics, W. C., ou encore république, re-roi, pu-puer, blique-obliquer : On oblique pour s'écarter du roi qui pue [3].
6. *Associations par persévération* (le malade répète un mot dit précédemment, ou un mot analogue).
7. *Associations par répétition* (du mot inducteur).

Les principaux signes qui permettent de supposer un complexe sont .

1. Augmentation du temps de réaction.
2. Réaction se laissant difficilement expliquer par le mot inducteur, et qui probablement provient d'un mot intermé-

[1] Voir RIKLIN : « Kasuistische Beiträge zur Kenntniss, Hy. Assoziat. Phänomene », *Jungs Assoz. Studien*, tome II, p. 1-30.

[2] *Assoz. Studien*, tome I, p. 12.

[3] Je dois ces quelques associations par assonnances à l'obligeance du professeur Weber. Elles ont été prises sur un malade de Bel-Air, en janvier 1921. Elles marquent bien ce processus du renversement que nous retrouvons si souvent dans les rêves, le processus de dissociation des mots que nous avons trouvé dans l'exemple « aliquis », et le processus du jeu de mot que l'inconscient emploie si souvent.

diaire qui n'a pas été livré. Ces réactions s'expriment souvent par une phrase entière.

3. Une persévération du complexe dans les associations qui suivent.

4. Une mimique très prononcée.

5. Une réponse chuchotée, embrouillée, bégayée, hésitante, incomplète.

6. Le malade ne comprend pas le mot inducteur (parfois).

7. Symbolisme.

8. Reflexe psychogalvanique.

Riklin[1] a fait remarquer que parmi les associations ou le temps de réaction est allongé, il y avait souvent des réactions-écrans (Deckreaktion). Voici un exemple qu'il en donne : *Fidèle* provoque cette réponse : les domestiques devraient être fidèles. La réponse adéquate au complexe sous-jacent aurait dû être : Les hommes doivent être fidèles à leur femme. Mais, par un mécanisme plus ou moins conscient, le malade opère une substitution. Cette réaction jette un jour intéressant sur le processus des souvenirs-écran dont nous avons parlé plus haut. Riklin remarque avec raison la parenté qu'il y a entre ce phénomène et le symptôme de Ganser qui est une réponse-écran. L'individu répond à côté de ce qu'on lui demande pour laisser imprécise l'idée désagréable qu'il ne veut pas réveiller en lui.

Si le temps de réaction de chaque association particulière à une valeur pour déceler un complexe, l'étude de la moyenne des temps de réaction a aussi son intérêt. Comme l'a montré Jung, elle permet de calculer approximativement la résistance du malade, et les progrès qui ont été réalisés par la cure[2]. Supposons qu'au début du traitement le temps de réaction moyen soit de 3,11 secondes, s'il n'est plus que de 1,9 seconde au bout d'un certain temps, on pourra en déduire qu'un grand nombre de complexes auront disparu.

Il est intéressant de porter son attention sur la nature des

[1] Op. cit.

[2] Voir « Assoz. Traum und Hy. Symptom ». *Jungs Assoz. Studien*, tome II, p. 31-66.

réactions. JUNG a souligné l'importance des rapports entre le nombre des associations extrinsèques et des associations intrinsèques. Le nombre des associations sans rapport avec le mot inducteur est aussi un indice intéressant. Il importe de savoir que les enfants, de même que les malades, ont des réactions qui correspondent à leur imagination. Dans le 80 % des cas, ils citent des choses, des circonstances, des objets particuliers. (Ex. : *Chaise*, donne le fauteuil de grand-papa. *Fruit*, la pomme que j'ai mangée à midi, etc.)

Nous avons dit un peu plus haut qu'un des facteurs qui permettait de déceler un complexe affectif, était *le phénomène psycho-galvanique*.

BINSWANGER en a décrit toute l'importance au point de vue psychanalytique [1].

VIGOUROUX père a été le premier à noter l'influence des processus psychiques sur la résistance électrique [2]. Son fils devait reprendre ce sujet dans sa thèse, en 1896 [3]. De son côté, FÉRÉ avait attiré l'attention des médecins sur ces phénomènes [4].

L'idée d'associer le phénomène psycho-galvanique à la méthode des associations provoquées date de beaucoup plus tard. C'est à VERAGUTH qu'en revient l'honneur [5].

Les procédés techniques pour l'application du galvanomètre sont multiples [6]. Nous ne pouvons pas les citer ici et nous renvoyons aux articles originaux.

Les savants ne sont pas encore d'accord sur le mécanisme qui crée la résistance électrique. Il est certain que l'augmen-

[1] « Verhalten des Psychogalv. Phænomens beim Assoz. Experiment », *Jungs Diagn. Assoc. Studien*, p. 113-195.

[2] « La résistance électrique comme signe clinique », *Progrès médical*, 1888, p. 45 et 86.

[3] *Etude sur la résistance électrique chez les mélancoliques.*

[4] Notes sur les modifications de la résistance électrique sous l'influence des excitations sensorielles et des émotions. Comptes rendus hebdomadaires des séances et mémoires de la Société de Biologie, 1888, p. 217.

[5] « Das Psychogalvanische Reflexphaenomen », *Monatschr. für Psychol. und Neurol.*, tome XXI, N° 5, et, du même : 2e *Kongress für Experimentelle Psychologie*. Barth, Leipzig 1907, p. 219-224.

[6] Voir FÉRÉ, op. cit. — PARCHANOFF dans les *Pflugers Archiv*, tome XLVI, 1890. — SOMMER : *Die elektrische Vorgänge an der menschlischen Haut. Klinik für psychische und Nervöse Krankheiten*, tome I, N° 3, 1906.

tation de la sécrétion sudative provoquée par l'émotion joue un rôle indirect. Mais ce facteur est-il toujours présent ? La question n'est pas résolue. Quoiqu'il en soit, l'intérêt des travaux de VERAGUTH et surtout de BINSWANGER réside dans cette observation que le phénomène psychogalvanique ne se montre actif que dans les cas où il y a un complexe. Il en résulte que dans l'association purement intellectuelle il n'y a pas d'écart du galvanomètre. On observe de façon générale que celui-ci est en rapport direct avec l'augmentation du temps de réaction.

Ces expériences de la résistance électrique nous sont précieuses, car elles sont un moyen de mettre en lumière la difficulté que le malade éprouve à réintégrer dans sa pleine conscience un phénomène qui lui est pénible.

Nous avons eu ici particulièrement en vue les associations provoquées par des mots, mais ce procédé peut être varié à l'infini. On peut présenter au malade des objets, des images, ou même des histoires. Les mots sont plus précis et sont le procédé de choix pour l'expérimentation scientifique, mais ils ont un inconvénient au point de vue thérapeutique. En obligeant le malade à se concentrer brusquement sur un événement pénible, ils augmentent encore sa résistance. Le médecin est alors averti qu'à cet endroit se trouve un complexe, mais il a plus de peine à le déceler, qu'au moyen des associations libres. Pour parer à cet inconvénient, RORSCHACH, le distingué psychiatre de Hérisau, a récemment imaginé de présenter au malade de simples taches multicolores, dont le contour n'indique rien de spécial. Il lui demande alors d'associer librement les idées que lui suggèrent ces dessins. Cette méthode qui jusqu'ici n'a été employée pour ainsi dire que par lui, s'est cependant montrée très fructueuse surtout au point de vue caractérologique [1].

[1] Pour le détail de la méthode et ses résultats, voir RORSCHACH : *Psychodiagnostik*. Bircher, Berne 1921, 174 pages.

CONCLUSION

Le point de vue scientifique et le point de vue thérapeutique.

Si l'on veut pouvoir critiquer les résultats de la psychanalyse, il importe que les différents médecins qui la pratiquent, le fassent selon les mêmes règles techniques. Pour avoir méconnu ce principe évident, bien des gens ont jugé cette méthode de façon parfaitement fausse.

Cornélius [1], par exemple, après avoir exposé avec assez d'objectivité les doctrines de Freud, d'Adler et Jung, cite un seul cas sur lequel il s'appuie pour montrer le peu de résultats pratiques auxquels la psychanalyse l'a amené. Notons qu'il s'agit d'une patiente de plus de 50 ans (première erreur) ; qu'il ne la voyait pas tous les jours (deuxième erreur) ; qu'il lui posa des questions directes au sujet de plusieurs de ses préoccupations intimes (troisième erreur), et enfin, qu'il ne vit sa malade que cinq fois ! Comment comparer une telle méthode avec celle qu'emploie Freud ?

De même, Heckel écrit [2] : « Je ne pense pas que jamais Freud, ni ses disciples, puissent montrer à des confrères compétents et ayant conservé leur lucidité critique, un seul cas

[1] « Le mécanisme des émotions ». *Archiv. Internat. de Neurol.*, 1920, Nos 1, 2 et 3.

[2] « *La névrose d'angoisse* ». Paris, Masson, 1917.

de guérison authentique obtenu par ce procédé. » FREUD en a publié beaucoup, mais si cela ne suffit pas au Dr HECKEL, celui-ci aurait pu faire un voyage à Vienne, pour constater de visu ce qui en était. Il a préféré critiquer du fond de son cabinet de travail, et c'est avec cette compétence qu'il déclare : « En règle générale, l'investigation psychanalytique est aussi inopérante au point de vue thérapeutique, qu'elle est mal établie, d'emploi peu pratique, et dangereuse. » Et deux pages plus haut, il dit encore : « C'est la méthode idéo-génétique classique. Il n'est pas besoin d'insister longuement pour remarquer qu'il n'y a rien de nouveau dans la méthode de FREUD, sinon l'amplification, sans solide étayage, d'un petit point de technique, d'une forme d'anamnèse qu'il eut été préférable de laisser à une place plus modeste. »

Ceux qui ont pris connaissance de l'ensemble de l'œuvre de FREUD, tant de ses travaux de neurologie que de ses travaux de psychiatrie, de littérature, de critique d'art ou d'ethnographie, sont émerveillés de l'envergure de ses connaissances. Mais M. HECKEL, qui aime à parler de ce qu'il ne connaît pas, voit en FREUD « un exemple de cette myopie ordinaire aux spécialistes d'éducation germanique [1] dont la culture médicale générale est aussi faible que le goût de l'obscurité et de la rumination spéculative est développé. » Et il ajoute : « Son erreur peut aussi s'expliquer par la méconnaissance de quelques phénomènes que je crois utile de rappeler. » Or, le premier de ces phénomènes cités par HECKEL est le rôle compensateur de la détente émotive, qui est justement le facteur sur lequel FREUD a insisté pour expliquer l'effet thérapeutique de l'abréaction. Notre critique lucide ne s'en était probablement pas douté !

Dans un échange de lettres avec le professeur CLAPARÈDE [2], HECKEL déclare avoir pratiqué la psychanalyse durant de longues années et sans succès. A en juger par son livre, *La Névrose d'Angoisse,* cet insuccès ne nous étonne pas. Il est dû bien plus aux erreurs de technique de cet auteur, qu'à l'inef-

[1] FREUD a fait sa neurologie en France, chez CHARCOT.

[2] *Revue de Genève,* février 1921, p. 317.

ficacité de la méthode. Nous avons insisté sur l'illogisme et l'imprécision de cet ouvrage, car il est écrit avec un parti-pris qui n'est pas commun au corps des savants français dont HECKEL aime à se réclamer.

Beaucoup d'auteurs se contentent de dire : Pour le moment, le succès de la cure psychanalytique n'est pas prouvé, et, se basant sur cette remarque, ils déconseillent cette méthode. Ce sont surtout des auteurs américains ou anglais, CRAIGS [1], FOX [2] et d'autres, qui ont fait cette critique. On ne saurait agir de façon moins scientifique, car si l'efficacité et la vérité de la psychanalyse ne sont pas prouvées, son inefficacité et son erreur ne le sont pas plus. De plus, quelle est la méthode de psychothérapie qui n'ait eu que de brillants résultats ? Il n'y en a pas. Nombreux sont aujourd'hui les psychiatres qui ont eu des résultats satisfaisants avec la psychanalyse, et, du fait que celle-ci, comme d'autres, a subi des échecs, on ne saurait conclure qu'elle doive être abandonnée.

Si nous voulons porter un jugement sur la méthode psychanalytique, nous sommes obligé de distinguer deux points de vue : l'un, scientifique, l'autre, thérapeutique. Avant de les envisager, il importe de noter que Freud n'a jamais cherché à décrire un principe dernier de l'âme, qui aurait été l'inconscient, ou l'instinct sexuel. Il s'en est toujours défendu. Il a simplement constaté que nous prenions conscience de certains souvenirs avec beaucoup de facilité, tandis qu'il semblait que, pour d'autres, la prise de conscience s'accompagnait d'un effort spécial, ou au contraire d'un relâchement de la tension psychologique. C'est pour distinguer ces deux sortes de souvenirs que FREUD s'est servi des termes de conscient et inconscient. Il y a là un fait d'observation, non un principe de métaphysique. De même, il ne s'est pas prononcé sur la priorité des instincts, et s'il a plus particulièrement étudié la sexualité, il n'a jamais nié le rôle que jouent les autres instincts. « On me reproche », dit-il, « d'être trop partial (einseitig) en accordant une telle valeur à

[1] *The fabric of dreams*, London 1920.
[2] *The psychopathology of hysteria*. Badger, Boston 1919, 437 pages.

la sexualité. Je ne l'ai jamais oublié, ni nié. Ma partialité est analogue à celle du chimiste qui reporte la composition de tous les corps aux forces d'attraction chimique. Il ne nie pas pour cela la force d'attraction de la terre. Il en laisse l'étude au physicien [1]. »

Le point de vue scientifique.

Freud a expliqué les faits psychologiques par une série d'hypothèses dynamiques telles que le refoulement, la dérivation, le déguisement, la sublimation, etc. Ces hypothèses ne sont pas faites à la légère. Elles permettent de grouper sous une même rubrique une foule de phénomènes jusque là considérés comme disparates.

Flournoy écrivait à propos des premiers principes indispensables à une science : « Les grandes idées ne jouent pas d'emblée le rôle de piliers inébranlables de la connaissance positive. Elles n'arrivent que peu à peu à cette dignité, et c'est tout prosaïquement le succès qui la leur confère. D'abord simples conjectures, elles gagnent la confiance des savants par la clarté dont elles illuminent le chaos des phénomènes, la simplicité qu'elles introduisent dans la coordination des faits [2]. » Par leur double caractère de clarté et de commodité, les hypothèses de Freud méritent le titre de lois scientifiques. Elles ont droit de cité pour aussi longtemps que d'autres conceptions plus simples et plus générales ne les auront pas remplacées. La science n'arrive pas à une vérité absolue, elle est un système de relations pratiques pour grouper les faits de la façon la plus simple. La psychanalyse répond à cette définition à l'égard des phénomènes affectifs. Elle y répond, en tous cas, bien davantage que les hypothèses de la psychologie classique.

Si les principes généraux de la méthode de Freud sont conformes à l'esprit scientifique, en est-il de même pour chaque

[1] Freud : « Eine Schwierigkeit der Psa. *Neurosenlehre*, tome IV p. 555.

[2] Th. Flournoy : *Métaphysique et psychologie*. Kundig, Genève 1920, p. 18.

interprétation de symboles ? Avons-nous un critère rigoureux qui nous permette de dire avec certitude la signification de chaque image ? Non. Aussi, une première interprétation dans un sens donné ne nous convaincra-t-elle pas beaucoup. Ce ne sera que lorsqu'une série de symboles sembleront traduire une même préoccupation, ou que nous verrons plusieurs personnes représenter les mêmes conflits par de mêmes images, que nous nous demanderons s'il n'y a pas là une loi.

Cette méthode d'interprétation a évidemment un facteur subjectif assez considérable, mais, faute d'en avoir une plus précise, nous sommes obligés de l'appliquer. C'est celle qui, jusqu'ici, nous a donné les plus brillants résultats dans l'analyse des phénomènes affectifs et imaginatifs.

L'étude des processus inconscients se heurtera toujours à une grosse difficulté. En effet, le caractère essentiel de ces processus est d'être illogiques. Produits de l'imagination, leur interprétation ne peut être qu'irrationnelle, et par suite, elle choque notre entendement. Mais, si approximative qu'elle soit, cette méthode qui procède par analogies est encore celle qui nous renseigne le mieux.

L'exemple suivant montre bien la nécessité qu'il y a à tenir compte de l'imprécision avec laquelle travaille notre inconscient : Un malade de l'asile d'aliénés de Cery (Lausanne), me dit sur un ton de reproche, lorsque je lui fis une prise de sang : « Souviens-toi le sang der Bund. » Il y a là une déformation du mot « Sonderbund »[1] Il est possible que notre malade (paranoïde) se soit servi autrefois de ce jeu de mot, pour retenir le mot « Sonderbund ». La prise du sang a réveillé chez lui cette ancienne association, mais aujourd'hui, dans son esprit dissocié, l'image est prise pour la réalité, et le raisonnement se poursuit par analogie. « Der Bund », veut dire en allemand le lien. Prendre du sang, c'est délier le corps, mais en même temps, le Sonderbund ayant été une catastrophe nationale, « Souviens-toi du sang der Bund », veut dire dans l'esprit de notre

[1] Guerre religieuse qui eut lieu en Suisse au cours du 19me siècle, et fut désastreuse pour le pays.

paranoïde : « Si tu me délies le corps, il arrivera un malheur [1]. »

On le voit, c'est la nature même des phénomènes inconscients qui nous oblige à prendre une méthode approximative, mais légitime pourtant, puisque c'est elle qui serre de plus près la réalité. Comme le disait le Dr Henri Flournoy [2] : « Sans doute, il vaudrait mieux s'abstenir d'hypothèses et n'employer que des méthodes infaillibles. Qu'on en découvre ! en se souvenant que celles qui permettent d'explorer un domaine ne sont pas toujours applicables dans un autre. Où en seraient les sciences médicales si on exigeait d'elles des précisions et des preuves semblables à celles dont les physiciens ne peuvent se passer dans leurs observations ? »

Au reste, la science cherche des généralités, elle ne s'occupe pas de savoir si telle interprétation, dans tel cas particulier, est juste ; il lui suffit de connaître cette loi générale que l'image du rêve est un symbole, et de préciser la méthode qui pourra le plus sûrement arriver à trouver la signification individuelle de ce symbole. C'est la thérapeutique qui est intéressée à savoir la justesse de chaque interprétation particulière.

Le point de vue thérapeutique.

Parce qu'elle procède par analogie, on s'imagine trop souvent que l'interprétation des rêves repose sur un critère tout-à-fait arbitraire. Remarquons cependant que le médecin est toujours guidé et limité par les associations du malade. Si, par exemple, nous reprenons dans le rêve d'Emilie l'antithèse pomme-crabe, nous pensons immédiatement à une opposition de quelque chose de beau et de quelque chose de laid. Mais ce ne sont

[1] Chez notre malade, la prise de sang est liée à l'idée de ponction lombaire. Le malade souffre d'une lordose, suite de mal de Pott. La première fois qu'il a vu faire une ponction lombaire, il a appelé cela « faire la fonte de la colonne vertébrale » et croyait que c'était un moyen artificiel pour provoquer une lordose chez son camarade. De même, il interprète la prise de sang comme le début d'une catastrophe qui doit lui arriver.

[2] « Symbolisme en psychopathologie ». *Archives de Psychol.*, tome XVII, 1919, p. 188.

que les associations de la malade qui nous premettent de faire de cette abstraction une réalité concrète. Et même, jusqu'où avons-nous le droit de rattacher à cette image les événements de la vie d'Emilie ? Il semble bien que ce symbole marque le contraste entre son enfance et sa vie de femme mariée, entre ses petits frères et sœurs et ses enfants à elle, entre la vie conjugale de ses parents et la sienne. Mais, peut-on par exemple pousser la comparaison au père et au mari ? La pomme serait-elle vraiment le symbole du père ? Peut-être. Nous sommes si habitués à considérer la pomme comme l'attribut de la femme que nous hésitons, et cependant il n'y a rien là d'impossible. Citons encore à ce propos le Dr FLOURNOY : « C'est à chacun de décider au delà de quelles limites les interprétations deviennent par trop aventureuses, et par conséquent nuisibles... Le bon sens doit intervenir ici pour établir si les suppositions sont conformes à la réalité. »

La méthode des associations peut encore être critiquée au point de vue scientifique, en ce sens qu'il n'est pas certain que les associations apportées le lendemain du rêve répètent nécessairement le flux de pensées qui a fait naître l'image onirique [1]. Cet inconvénient est moins grand au point de vue thérapeutique parce que l'analyse oblige le malade à créer un système d'idées et de sentiments qui s'opposent au retour d'accidents pathologiques. Plus ce système emprunte d'éléments à la réalité, — c'est-à-dire de souvenirs et de sentiments réels du malade, — plus il aura de chances d'être efficace. Mais, en somme, au point de vue thérapeutique, ce n'est pas une nécessité absolue que les associations reproduisent forcément le conflit qui a engendré le rêve. Pourvu qu'elles fassent ressortir un conflit quelconque, c'est tout ce qu'on leur demande.

Le problème de l'interprétation des symboles est aussi plus simple au point de vue du traitement qu'au point de vue scientifique. Lorsque l'interprétation n'a pas d'utilité pratique, c'est-à-dire lorsqu'elle n'explique pas au malade un élément nouveau de son fonctionnement psychique, elle est inutile, et il

[1] FREUD lui-même l'a reconnu : *Traumdeutung*, 1914, p. 419

n'est pas nécessaire d'insister pour la faire admettre au malade. Il faut se servir d'un critère tout-à-fait pratique, comme disait Th. Flournoy : « La vérité, en pragmatisme, c'est quand ça joue ! » Le but est donc de trouver une explication qui cadre avec l'ensemble des sentiments du malade. On a souvent dit que l'analyse tue le sentiment, et c'est bien de cela qu'il s'agit en psychanalyse. Il faut substituer au sentiment pathologique, un raisonnement logique.

Nous avons vu que la psychanalyse devait être envisagée sous deux angles différents, et ceci nous oblige aussi à distinguer deux méthodes : *La méthode scientifique*, qui voudra avant tout aller jusqu'au bout dans l'interprétation de chaque rêve, qui cherchera à contrôler les résultats obtenus par l'analyse, en employant la méthode des associations provoquées, et le galvanomètre. Son but sera de prouver qu'à chaque phénomène correspond une seule série de causes déterminantes. *La méthode thérapeutique*, au contraire, visera seulement à établir des rapports de cause à effet utiles au malade, peu importe si ceux-ci ne correspondent pas exactement à la vérité, peu importe si tel rêve n'est pas entièrement expliqué, pourvu que l'interprétation donnée soulage le malade, et lui permette de se défendre contre le retour d'accidents pathologiques. Cette seconde méthode nous amène du reste aussi à des découvertes, puisque c'est avec elle que Freud a fait toutes ses belles études sur l'inconscient. Mais elle provoque une résistance instinctive, car nous avons tous ce parti-pris de considérer la réalité comme étant un phénomène toujours logique. Cependant : « Il importe de ne pas se laisser rebuter à l'avance par tout ce que cette doctrine et cette technique paraissent comporter d'inattendu, de superficiel, et même d'invraisemblable. Il convient d'utiliser ces procédés sans arrière-pensée et sans idée préconçue, pour être à même de les apprécier [1]. »

Nous ne savons pas si un jour nous trouverons pour l'étude des phénomènes inconscients une méthode meilleure. En

[1] Dupré et Trepsat : « Technique de la méthode psychanalytique ». *Encéphale*, mars 1920, p. 184.

tous cas, le caractère relatif de la psychanalyse ne doit pas nous arrêter : elle a déjà fait ses preuves.

Citons pour conclure l'opinion du professeur Bleuler [1] : « Si, à mon avis, certaines conceptions de Freud ne sont pas exactes, il n'en reste pas moins qu'il a dit plus de choses nouvelles et justes que la plupart des hommes qu'on vénère. Il est un des seuls qui aient vraiment créé la psychopathologie, et je dois dire qu'il a apporté dans ce domaine le plus grand progrès que je connaisse. »

[1] *Das autistische undiziplinierte Denken*, p. 53.

BIBLIOGRAPHIE

Pour la bibliographie des travaux concernant la psa. voir :

1. Régis et Hesnard, *La psa* (Alcan, 1914) p. 357 à 379.
2. *Bericht über die Fortschritte der Psa* (Vienne, 1921). (Liste des travaux publiés de 1914 à 1919.)
3. Des comptes-rendus de tous les ouvrages récents ont été publiés dans les derniers numéros de l'*Internationale Zeitschrift für Psa*, de la revue *Imago* et de l'*Internat. Journal of Psa.*

Liste des principales abréviations bibliographiques :

A. J. O. P.	=	American Journal of Psychology.
B. J. O. P.	=	British Journal of Psychology.
Br. J.O.P.M.S.	=	British Journal of Psychology. Medical Section.
Jahrbuch	=	Jahrbuch für psychanalytische und psychopathologische Forschungen. Vienne, Deuticke.
Neurosenlehre	=	Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre. Vienne, Deuticke.
Psa. Papers.	=	Ernest Jones, Papers on Psychanalysis. Tyndall, Londres, 1920.
Psychopathol.	=	Freud, « Zur Psychopathologie des Alltagslebens », Internat. Psa. Verlag. Vienne, 1920, 7e édit.
Rev. Phil.	=	Revue philosophique de France et de l'étranger (dirigée par Ribot, puis par Lévi-Brühl).

TABLE DES MATIÈRES

Lausanne, Imprimerie La Concorde

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

Dr SIGM. FREUD
Professeur à la Faculté de médecine de Vienne

Introduction à la Psychanalyse

Traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur
par le Dr S. JANKÉLÉVITCH

Un vol. in-8 . . . . Fr. **18.**— (français)

L'*Introduction à la psychanalyse*, comble une lacune. Les théories du professeur Freud ne sont encore trop souvent connues que d'après des exposés de seconde main. Désormais on pourra juger ces théories en pleine connaissance de cause, ayant sous les yeux des documents authentiques. La «psychanalyse», on le sait, tire toute son originalité du rôle prépondérant que M. Freud attribue à l'inconscient non seulement dans la genèse et le traitement des névroses, mais aussi dans la vie et dans les relations humaines en général. Etendant peu à peu la portée de ses théories, l'auteur a fait de la «psychanalyse» une méthode d'interprétation applicable aux productions du folklore, à la mythologie, à la création artistique, à la naissance et à l'évolution du langage, aux institutions religieuses et sociales des peuples primitifs. Aussi ses ouvrages sont-ils de nature à intéresser non seulement le médecin et le psychologue, mais aussi le sociologue, le linguiste, l'artiste, l'historien des civilisations primitives, auxquels ils ouvrent des horizons nouveaux.

Dr RAYMOND DE SAUSSURE

LA MÉTHODE PSYCHANALYTIQUE

AVEC UNE PRÉFACE DE

M. LE PROFESSEUR SIGMUND FREUD

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

LAUSANNE | GENÈVE

1, RUE DE BOURG | 2, PLACE DU MOLARD

Dr RAYMOND DE SAUSSURE. — LA MÉTHODE PSYCHANALYTIQUE.